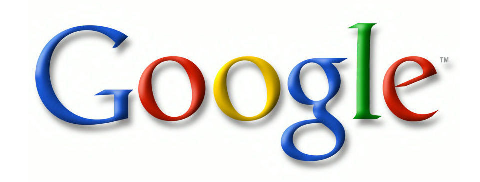
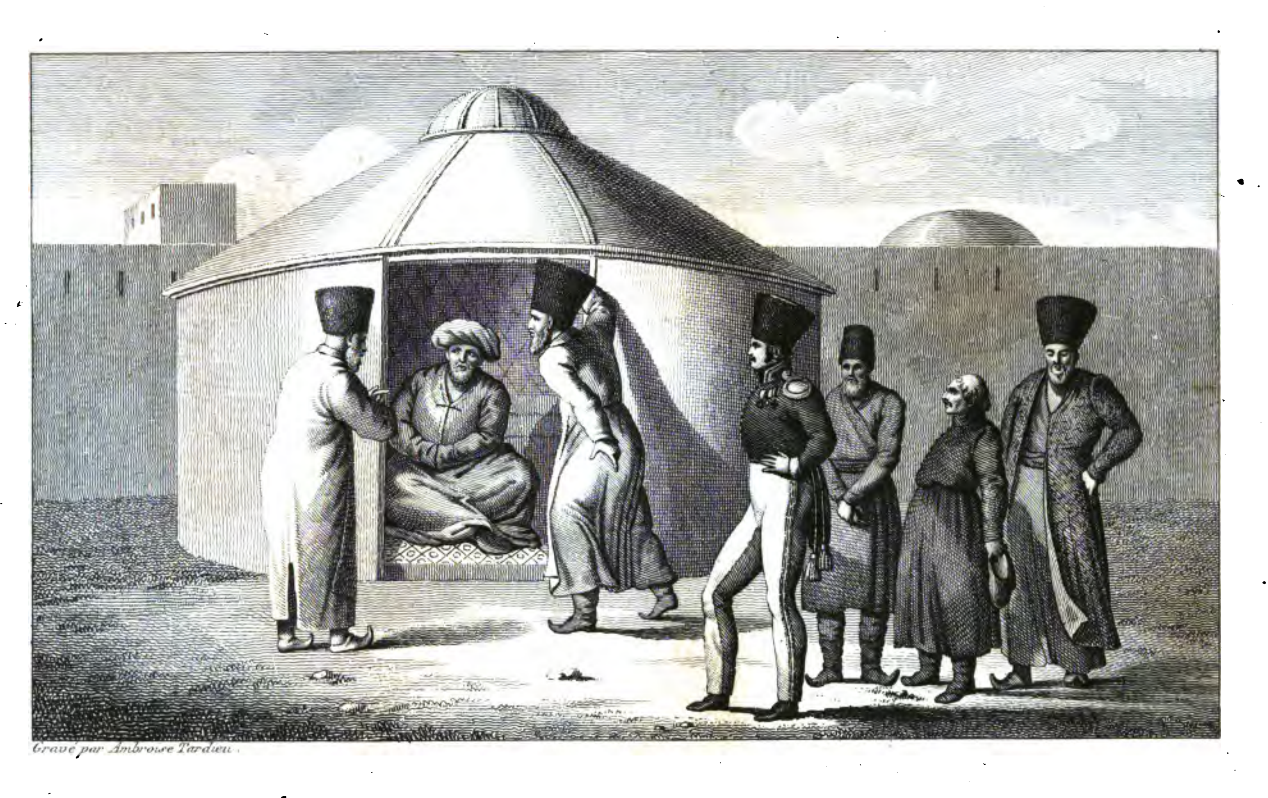



SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS



VOYAGE
EN TURCOMANIE
ET
A KHIVA.

DE L'IMPRIMERIE DE DAVID, RUE DU POT-DE-FER, N° 14.



Gravé par Ambroise Tardieu.

RÉCEPTION DE M. MOURAVIEV PAR LE KHAN DE KHIVA.

VOYAGE EN TURCOMANIE ET A KHIVA,

FAIT EN 1819 ET 1820;

PAR M. N. MOURAVIEV,
Capitaine d'État-Major de la Garde de S. M. l'Empereur de toutes les Russies,

CONTENANT

Le Journal de son Voyage, le Récit de la Mission dont il était chargé, la Relation de sa Captivité dans la Khivie, la Description géographique et historique du pays; traduit du russe par M. G. LECOINTE DE LAVEAU, ex-Interprète du Ministre de la guerre en France, Membre de la Société des Naturalistes de Moscou;

REVU PAR MM. J. B. EYRIÈS ET J. KLAPROTH.

A PARIS,
CHEZ LOUIS TENRÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DU PAON-SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, N° 1.
1823.

A SON

ALTESSE IMPÉRIALE

MONSEIGNEUR

LE GRAND-DUC CONSTANTIN,

Comme un témoignage de la vive reconnaissance et du profond respect de

Son très-humble et très-obéissant serviteur

G. LECOINTE DE LAVEAU.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CET OUVRAGE.

PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

FIN DE LA TABLE.

AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR.

PAR sa position géographique, la Russie est de tous les états du continent celui qui paraît le plus propre à servir d'entrepôt à l'Europe et à l'Asie. D'un côté des fleuves et des canaux unissent la Baltique à la mer Caspienne, et font de Nijneï Novgorod et d'Astrakhan des marchés où le commerce acquerrait une haute importance si la sûreté en était garantie sur les routes qui lui sont tracées; de l'autre la mer Noire offre ses ports aux flottes marchandes qui trafiquent au Levant. Toutefois, quelque favorable que soit cette position, il a été jusqu'à présent impossible de surmonter tous les obstacles qu'oppose aux progrès du commerce l'insociabilité

des peuplades asiatiques qui sont voisines de la Russie. La différence de mœurs, de religion et de civilisation qui existe entre les Européens et les Orientaux, ou les suites d'une politique méfiante et craintive, sont cause que les peuples de l'Asie se sont jusqu'à ce jour maintenus dans un isolement qui, en faisant leur sûreté, laisse les relations commerciales sans garantie suffisante pour pouvoir prendre un cours régulier. Si l'Angleterre est devenue maîtresse du commerce de l'Inde, ce n'est que parce qu'elle a pu soutenir sa politique par une marine formidable et un système d'invasion conduit avec plus de persévérance que de témérité, et plus d'adresse que de violence. Quoique les sources qui alimentent le commerce de la Russie avec l'Asie ne puissent pas se comparer

au torrent qui porte à la Grande-Bretagne toutes les richesses de l'Inde, elles pourront cependant, avec le temps, acquérir assez d'importance pour diminuer le monopole; et la conquête de la Géorgie pourra prêter au commerce les armes qui lui sont indispensables pour assurer et étendre ses relations.

Déjà, depuis long-temps, des caravanes vont de Boukhara à Orenbourg et à Astrakhan, et cette dernière ville entretient des relations commerciales avec les Turcomans; mais les routes que suivent ces caravanes passent à travers des stèpes infestées par les invasions des Kirghis; et les expéditions qui se font de Manghichlak à Astrakhan ne sont ni constantes ni réglées. C'est pour tâcher de donner plus de consistance aux relations que la Russie entretient avec la

Turcomanie, et pour ouvrir une nouvelle route, que le capitaine Mouraviév a été envoyé à Khiva; le lecteur pourra se convaincre que, si cet officier n'a pas entièrement réussi dans ce qui faisait l'objet de sa mission, il est au moins parvenu à rapporter à son gouvernement des notions qui pourront être mises à profit par la suite des temps. La géographie lui devra également beaucoup d'éclaircissemens qui jettent un nouveau jour sur une peuplade que l'on connaissait à peine. Il fallut des circonstances particulières et autant de dévouement que de hardiesse, pour qu'un Européen osât franchir ces stèpes arides, et surmonter les dangers sans cesse renaissans qu'y rencontre le voyageur.

Une autre ambassade a été envoyée à Boukhara sous la conduite de monsieur le

conseiller d'état Négri, et on la protégea d'une escorte suffisante pour qu'elle n'eût rien à redouter de la part des Kirghis. M. le docteur Pander, naturaliste, attaché à cette expédition, nous a permis de joindre à ce voyage, pour le compléter sous le rapport de l'histoire naturelle, quelques matériaux qu'il a recueillis, M. de Mouraviév n'ayant pu s'occuper de cet objet. Comme le climat et le sol de la Boukharie paraissent peu différer de la température et du terrein de Khiva, les productions naturelles de ces deux états doivent être à peu près les mêmes. Le docteur Pander a dressé le catalogue des plantes (1) qu'il a recueillies dans son voyage.

---

(1) Ce sont entre autres, *tamarix polypatrya*, *fritillaria tatarica*, *zygophyllum panderi*, *scorzonera*

En sa qualité de membre de la société des naturalistes de Moscou, ce savant a fait hommage à cette société de plusieurs mammifères, de quelques oiseaux, et d'un assez beau choix d'insectes. Comme parmi ces derniers il se trouve plusieurs nouvelles espèces, M. Fischer, professeur et directeur de la société, en fit la description et les nomma. Le catalogue se trouve à la fin de cet ouvrage.

---

candicans, anabasis sacsaul, panderia fischeri (nouveau genre de la famille des crucifères, avec deux espèces), et plusieurs graminées, liliacées, atriplicées, chicoracées. — En général, la flore de ces contrées ne paraît être que la continuation ou plutôt le centre de celle des stèpes près du Volga et au nord de la mer Caspienne. Il serait bien à désirer qu'un botaniste habile visitât de nouveau ces régions!

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

M. le général Iermolov, gouverneur général de la Géorgie, ayant conçu le projet d'envoyer sur les côtes orientales de la mer Caspienne une expédition pour établir des relations amicales entre les Turcomans et la Russie, voulut placer sur ces côtes une étape où les vaisseaux marchands russes pussent rester à l'ancre et débarquer leurs cargaisons sans courir de dangers. Pour protéger cet établissement, il se proposait aussi d'y construire un fort.

Ce plan semblait remplir en partie les vues de Pierre-le-Grand, qui avait désiré d'ouvrir, à travers les stèpes immenses du Tukestân, un commerce réglé entre la

Russie et les Indes. La tentative faite sous son règne échoua, le prince Bekevitche, envoyé à Khiva avec un détachement de soldats, ayant été assassiné avec toute sa troupe, malgré la foi des traités et des sermens. Le prince étant arrivé au camp des Khiviens fut arrêté; ces perfides prétextant qu'ils ne pouvaient entretenir tout son monde, l'engagèrent à disséminer sa troupe dans la province; et, lorsque ses forces furent divisées, ils massacrèrent les soldats et finirent par égorger le prince, après qu'on lui eût fait souffrir d'horribles tourmens. Une partie de ce corps d'armée qui avait été cantonné sur les bords de la mer Caspienne, nommément à *Manghichlak*, à *Alexandre-Bay* et à *Krasnovodsk*, fut obligé de se rembarquer et de retourner à Astrakhan, en abandonnant les

travaux commencés pour fortifier ces établissemens.

La catastrophe du prince Bekevitche doit être attribuée à la trahison et à la perfidie qui paraissent être l'un des traits caractéristiques des habitans de ces contrées. Quoi qu'il en soit, le gouvernement russe renonça pour un temps à une nouvelle tentative.

Il est évident qu'on ne pouvait se flatter de réussir que dans le cas où l'on parviendrait à établir des relations avec les Turcomans, peuple nomade, sans industrie, et presque sans civilisation, adonné au brigandage, et qui, par la différence de religion, était depuis longtemps l'ennemi irréconciliable des Persans.

En 1813, M. Rtichtchev, général d'in-

fanterie, commandant en chef la Géorgie, envoya en Turcomanie Jean Mouratov, marchand arménien de Derbend, qui, faisant le commerce à Astrabad, avait conservé des relations dans ces contrées. Mouratov fit part des propositions du général Rtichtchev à un certain Sulthan-khan, qui commandait un parti de Turcomans, et avait causé d'assez grands dommages à la Perse. Sulthan-khan, qui espérait devenir avec le temps chef légitime des Turcomans, qui jusqu'alors n'en reconnaissaient aucun, accueillit avec joie la promesse de la protection du général Rtichtchev; il lui envoya une députation composée des gens les plus considérés par leur caractère et leur âge. Ils étaient chargés de demander d'abord que la Russie daignât jeter un regard miséricordieux sur la situation des

Turcomans, que les Perses avaient sévèrement punis de leurs vols et de leurs brigandages.

Ces envoyés, parmi lesquels se trouvait Kiat-aga, dont j'aurai souvent occasion de parler dans ma relation, ne rencontrèrent le général Rtichtchev au camp de Gulistan, dans Karabag, qu'au moment où il venait de conclure la paix avec Aboul-Hhussein-khan, plénipotentiaire de la cour de Perse. Ce dernier sachant combien les Turcomans, soutenus par la Russie, pourraient être dangereux pour son pays, demanda que notre gouvernement n'eût aucune relation avec ce peuple. Le général Rtichtchev y consentit et il renvoya les députés après les avoir comblés de présens. Les Turcomans, très-affligés

de ce contre-temps, et ne se sentant plus la force de résister à la Perse, se soumirent à cette puissance en lui donnant des ôtages. Ceux d'entre eux qui ne le voulurent pas, allèrent s'établir les uns sur la baie de Balkan, où ils étaient à l'abri de la puissance des Persans, les autres à Khiva, où ils furent accueillis par le khan Mohamed-Rahim, ennemi déclaré de la dynastie des Kadjar, qui occupe le trône de Perse. Sulthan-khan se rendit également à Khiva, qu'il a continué d'habiter.

M. le général Iermolov voulant renouveler les tentatives faites pour entrer en relation avec les Turcomans, en chargea M. le major Ponomarev, commandant de l'arrondissement d'Elisabetpole; en ma

qualité d'officier d'état-major, je reçus l'ordre de visiter avec lui les côtes orientales de la mer Caspienne et d'aller à Khiva pour négocier avec le khan, et décrire cette contrée.

Tels furent les motifs de mon voyage sur les côtes de la mer Caspienne et à Khiva. La relation que j'en avais écrite n'était destinée que pour moi, et je la conservais comme un souvenir des dangers auxquels la Providence m'avait fait échapper. Rentré dans ma patrie, plusieurs personnes désirèrent avoir des renseignemens tant sur le pays que j'avais parcouru que sur les circonstances de mon voyage. Mes notes n'étaient pas en ordre, je ne les avais prises que pour les communiquer à mes parens et à un petit nombre d'amis;

mais mon manuscrit m'étant sans cesse demandé, je me décidai à le publier. Je me borne à rendre compte de ce que j'ai pu voir et de ce qui est parvenu à ma connaissance pendant ma captivité au milieu d'un peuple méfiant. Mon désir a été d'être utile. Il était de mon devoir de faire connaître mes travaux à mes compatriotes; c'est à eux à juger de mes actions.

Dans le cours de cet ouvrage, je nomme souvent des personnes qui paraissent bien peu importantes; mais je m'y suis cru obligé pour préparer en quelque sorte à mon gouvernement les voies, dans le cas où il voudrait faire de nouvelles tentatives dans ces contrées. Les individus dont je parle entretiennent des liaisons dans ce pays; la connaissance de leurs noms et de leur

caractère serait utile à la personne que l'on chargerait d'une négociation; car, par là, elle se trouverait déjà en rapport avec des fonctionnaires publics, plusieurs de ces personnages occupant des postes assez marquans.

1822.

VOYAGE

EN TURCOMANIE

ET

A KHIVA.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Voyage aux Côtes de la Turcomanie.

Le 17 juin 1819, M. le général Iermolov, gouverneur général de la Géorgie, nous ayant remis les papiers relatifs à notre mission, partit pour la ligne du Caucase, où l'appelaient des opérations militaires contre les Tchetchentses. On nous avait donné pour interprète l'Arménien Mou-

ratov, qui était allé en Turcomanie, lorsque le général Rtichtchev commandait en Géorgie.

Tout étant prêt pour notre départ, nous assistâmes le même jour au service divin dans l'église métropolitaine de Sion, à Tiflis, afin de demander au tout-puissant l'heureux accomplissement de l'entreprise qui nous était confiée.

Le major Ponomarev avait ses instructions particulières; il était chargé des présens destinés aux Turcomans. Les instructions contenaient, entr'autres, les dispositions suivantes: « De l'a» dresse dans votre conduite pourra faire es» pérer des résultats importans; et sur ce point » la connaissance que vous avez de la langue tar» tare vous sera très-utile. En votre qualité d'Eu» ropéen, ne considérez pas la flatterie comme » un moyen que vous ne puissiez employer; » elle est très-ordinaire parmi les nations asiati» ques, et quoiqu'il puisse vous en coûter, il » vous sera très-avantageux de ne pas craindre » de la prodiguer. Votre séjour chez un peuple » qui nous est presqu'entièrement inconnu, vous » fournira, mieux que ne le feraient mes ins» tructions, des lumières propres à vous guider. » Si j'en crois votre capacité et votre zèle, je me » flatte que cette tentative, de former des liai» sons amicales avec les Turcomans, ne sera pas » sans succès, et que les connaissances que vous

» acquerrez sur ce pays faciliteront les projets
» ultérieurs du gouvernement. »

Le 18, je quittai Tiflis avec le capitaine Rennenkampf. A Soganloughi, nous trouvâmes le major Ponomarev. Le 20 au soir, j'arrivai à Ielisabethopol, jolie ville, sur la Ganjinka. Nous y restâmes jusqu'au 1er juillet.

Le 2, nous passâmes le Kour à Minghitchaour, sur un radeau. Jusqu'alors nous n'avions traversé que des stèpes nues, coupées çà et là de marais salins; le pays prit alors un aspect différent. Les bords du Kour sont ombragés, des deux côtés, par des bois et des jardins; la rive gauche est dominée par des montagnes arides; tandis qu'à la droite la vue s'étendait sur une immense plaine cultivée, dans laquelle on remarquait les ruines d'une ancienne ville nommée Arevcha.

Le 3, nous étions à la Nouvelle-Chamakhi. Le 4, nous commençâmes à gravir des montagnes escarpées qui la séparent de l'ancienne. Du haut des monts, je contemplai la vaste et riche plaine qui s'étendait derrière nous; des villages arméniens étaient groupés sur les cimes et dans les ravins de la chaîne; en ce moment, on faisait la récolte; ce spectacle animait la scène. Cette contrée féconde produit aussi de la soie, à laquelle elle donne son nom, et qui

forme un article d'exportation très-considérable.

La vieille Chamakhi, autrement Kognachar ou (*Kegnecheer*, vieille ville) offre à l'œil du voyageur un aspect magnifique.

Le 5, nous allâmes passer la nuit à *Gloubokoi Balk* (profonde vallée, en russe), poste cosaque placé dans une stèpe stérile et aride; des stèpes, des montagnes, sont parsemées de ruines, de maisons, d'édifices et de villes.

Nous entrâmes le 6 à Bakou (1). Parvenus sur une hauteur en avant de la ville, nous aperçûmes la forteresse, la mer et ses vaisseaux. La ville est entourée d'un double mur, flanqué de tours, garni de créneaux et muni de canons. Ses environs sont montagneux et entièrement nus; on y manque d'eau et de bois; sa position n'est pas avantageuse. Les rues en sont étroites, bordées de bâtimens élevés, mais assez propres. La population est nombreuse, et le bazar en bon état; les karavan-saray sont bien tenus. Bakou fait un commerce considérable avec Astrakhan. On y construit des navires qui, toutefois, ne vont pas au-delà de la côte du Ghilan.

---

(1) Le vrai nom est Badkou; en persan *bad* signifie vent, et *kou* montagne; ainsi Badkou veut dire la montagne du vent (et non *vent de la montagne*).

Les bâtimens sur lesquels nous devions passer, étaient prêts; nous fîmes embarquer trente soldats de la garnison, avec un officier. Le major Ponomarev prit, pour son secrétaire, M. Polétaev.

Les deux bâtimens qui nous attendaient étaient la corvette *le Kazan*, de 18 canons, commandée par le lieutenant G. G. Bassarghin; et *le Saint-Policarpe*, navire marchand, chargé d'une partie de notre escorte et de notre cargaison, et commandé par le lieutenant A. F. Ostolopov.

Le 8 au soir, on s'embarqua et nous partîmes. Bientôt on passa devant les ruines d'un grand karavan-saray, qui est actuellement sous l'eau, à une demi verste du rivage; ses tours s'élèvent encore au-dessus des vagues. On ignore quand et comment cet édifice a été englouti par la mer; c'est probablement par un tremblement de terre. Dans cet endroit, la mer a une profondeur de trois sagènes, et l'on a remarqué que tous les trente ans elle y augmentait ou y diminuait beaucoup (1). Les environs

---

(1) Il est question de ce karavan-saray dans la *Description de la mer Caspienne*, par Soïmonov, lors de l'expédition entreprise par ordre de Pierre-le-Grand.

Note de l'auteur.

sont dignes d'une attention particulière, tant par la qualité inflammable de la terre, qui est imprégnée de naphte, que par le grand nombre de ruines qui offrent un grand intérêt sous le rapport historique.

Le 20 au matin, nous eûmes connaissance de l'île Sara, où nous descendîmes. Elle a la forme d'un croissant, et huit verstes de longueur; le sol ne consiste qu'en une couche de coquillage. Les Russes y ont bâti des maisons, et planté de l'osier; une grande partie de l'île est couverte de roseaux. Autrefois, les puits qu'on y creusait ne donnaient que de l'eau saumâtre; les colons ayant depuis entouré leurs puits de charpente, comme c'est l'usage en Russie, sont parvenus à obtenir de l'eau douce, à force d'y puiser.

Le Saint-Policarpe était arrivé à Sara deux jours avant nous; ayant fait son eau, il partit pour Lenkoran, fort situé à quinze verstes de Sara, afin d'y prendre du bois.

Le 24, nous levâmes l'ancre. Notre intention avait été d'attérer au cap Sérébrénoï; aucun de nos marins ne le connaissait, non plus que le reste des côtes.

Le 28, nous aperçûmes les côtes de la Turcomanie, et un cap que nous prîmes pour le Béloï ou Akh-Tépé; il ést allongé et se dirige au

nord-est, en s'élevant à mesure qu'il s'éloigne de plage. On laissa tomber l'ancre à sept verstes du rivage, par quatre sagènes et demie de profondeur; à l'aide d'un télescope, on apercevait à terre des kibitki (1) de Turcomans; en conséquence on résolut de débarquer le lendemain pour examiner le pays, et de charger l'Arménien Pétrovitch, notre interprète, de communiquer avec les habitans.

Le 29, je m'embarquai avec l'interprète et quatre autres personnes, dans une chaloupe de douze rameurs, armée d'une coronade de 12, de deux fauconneaux, et portant six soldats de marine; nous ne prîmes du biscuit et de l'eau que pour un jour. Dès que nous eûmes mis pied à terre, je grimpai sur une dune couverte de buissons; et au moyen du télescope, je reconnus que le prétendu cap, ou Béloï-Bougor, était une montagne qui se rattache probablement à une chaîne; il me sembla qu'elle était éloignée de dix verstes; que nous en étions séparés par un bras de mer; et qu'ainsi nous nous trouvions dans une île (2).

---

(1) La kibitka est la tente des peuplades nomades. En Russie on donne le nom de kibitka aux charriots ordinaires.

(2) J'ai appris ensuite que ce que nous prenions pour

J'avais d'abord pensé à me diriger au nord pour chercher une anse ou koultouk, où les Turcomans cachent leurs *Kirjims* (1), mais les avis que me donnèrent M. Dobytchev, sous-officier de la marine, et un matelot, me déterminèrent à chercher cette anse au sud, du côté d'Astrabad; je comptais d'ailleurs que je rencontrerais une rivière; je suivis donc le rivage avec quatre matelots et Pétrovitch, tandis que le lieutenant Iouref prenait la même route avec la chaloupe. Nous avions essayé de creuser un puits; l'eau était saumâtre. Après avoir cotoyé le rivage pendant une quinzaine de verstes, en suivant des traces de chameaux, de chevaux et d'hommes, nous aperçûmes au-delà des buissons une longue perche, à laquelle était attaché un pavillon. Ce signal m'ayant fait supposer qu'une kirjim turcomane se trouvait à peu de distance, je me disposais à passer à travers les buissons, lorsque je découvris qu'on avait amoncelé

la mer était une stepe saline, ou un lac salé desséché. Sa surface cristallisée brillait aux rayons du soleil, et l'ondulation de la vapeur atmosphérique produite par la chaleur ou la densité de l'air, pouvait faire croire que c'était une nappe d'eau.

(1) Ce mot vient de *kiridji*, qui, en turc, signifie bateau plat. *Note de l'auteur.*

une grande quantité de branchages sur un tas de sable, et qu'on y avait planté une longue perche avec un pavillon. Ainsi déçu dans mes espérances, après avoir marché pendant toute la journée sur un sable brûlant, je me décidai, à trois heures après-midi, à retourner à bord de la corvette, en laissant Pétrovitch à terre pour qu'il cherchât un camp de Turcomans. Tout-à-coup un violent coup de vent du large nous força de regagner le rivage pour y passer la nuit. Ce gros temps m'inquiétait d'autant plus que je craignais qu'il ne durât plusieurs jours; nous étions sans vivres et sans eau; nous avions en outre à redouter l'attaque imprévue des Turcomans. Pour être au besoin en état de défense, on débarqua les deux fauconneaux, et on campa sur deux monticules. Le sable nous incommodait beaucoup; il nous remplissait les yeux et les oreilles; nous avions allumé un grand feu pour que la corvette connût le lieu où nous étions; on creusa deux puits, l'eau était si salée, qu'il fut impossible de la boire. Le soir Pétrovitch vint nous rejoindre; il n'avait rencontré personne. Malgré notre extrême fatigue et la soif qui nous dévorait, il fallut passer la nuit à faire des rondes chacun à son tour, le lieutenant et moi. Notre situation devenait à chaque instant de plus en plus désagréable;

le mauvais temps continuait, les vivres étaient consommés, le tourment de la soif commençait à être tellement insupportable, que plusieurs de nos gens eurent recours à l'eau de la mer et y trempèrent le reste de leurs biscuits. Pour mettre un terme à notre état déplorable, je résolus de m'avancer dans la stèpe vers une butte qu'on découvrait dans le lointain; j'espérais y trouver un camp ou au moins de l'eau douce. J'allais partir quand nous nous aperçûmes que notre chaloupe allait couler à fond. Aussitôt nous nous précipitons à travers les vagues, nous jetons la caronade par-dessus bord, et nous parvenons avec beaucoup de peine à tirer l'embarcation sur le rivage; ensuite je m'enfonçai dans la stèpe avec un sous-officier d'artillerie, Pétrovitch, quatre soldats de marine et deux hommes portant des bêches; après une marche fatigante de quatre verstes dans un sable profond, nous enfonçâmes tout-à-coup jusqu'aux genoux dans une vase noire au milieu d'un lac salin desséché. Je fus à même de reconnaître en ce moment l'illusion d'optique que cause cette espèce de lacs; combien de fois n'avais-je pas cru distinguer au loin une nappe d'eau et des gens marchant sur ses bords; quand je m'approchai, je ne trouvai que des buissons et je m'embourbai dans l'endroit que

j'avais pris pour un golfe. — Il fallut rebrousser chemin; deux nouvelles tentatives pour nous procurer de l'eau douce en creusant des puits, ayant encore été vaines, je voulus me servir d'un moyen dont j'avais entendu parler en Perse, et qui consistait à tirer un coup de fusil dans la fosse, pour hâter l'apparition de l'eau; elle se montrait effectivement plus rapidement qu'à l'ordinaire, mais elle n'en était pas moins saumâtre. De retour au rivage sans aucun espoir de trouver de l'eau, je me résignai, et je m'assis sur le bord de la mer en attendant qu'elle se calmât. Enfin elle devint moins houleuse, et le soir nous résolûmes d'alléger la chaloupe, et de l'envoyer à la corvette.

Elle partit au lever de la lune; j'avais écrit à M. Ponomarev de nous faire passer des vivres; je lui disais aussi qu'en cas de malheur nous gagnerions Astrabad par terre. La chaloupe qui fut de retour le 31 dans la matinée, ne nous apportait de vivres que pour un seul repas; M. Ponomarev me priait de revenir à bord. La mer nous permit d'y arriver en deux à trois heures. D'après des observations de hauteur méridienne du soleil, nous nous étions trouvés par 37° 24′ 37″ de latitude nord, et selon la carte du comte Voïnovitch annexée à la relation de son voyage sur ces côtes, vis-à-vis le Beloï-

Bougor (monticule blanche), tandis que, d'après la carte marine employée par les navigateurs, nous avions été beaucoup plus au nord; nous conclûmes que nous avions passé devant le Zélénoï-Bougor (la monticule verte.) Ce qui nous confirma dans cette dernière opinion, fut que nous n'avions pas aperçu les monts d'Astrabad. Ainsi, nous nous décidâmes à faire route au sud pour chercher le Béloï-Bougor; mais le vent presque contraire, retarda notre marche.

Le dimanche, 1er août, pendant le service divin, on vint nous dire qu'on avait vu trois kirjims turcomanes près la côte; effectivement nous en découvrîmes dix qui allaient à toutes voiles vers le nord. Nous les hélâmes en tirant un coup de caronade à poudre; mais ne comprenant pas ce signal, ces bâtimens firent forces de voiles; alors on leur envoya deux boulets qui ne les atteignirent pas; il fallut donc mettre à la mer un canot avec quelques hommes armés et Pétrovitch. Il eut beaucoup de peine à les gagner de vitesse; la dernière des kirjims, se voyant sur le point d'être prise fit côte. Il s'y trouvait cinq hommes et trois femmes qui s'enfuirent dans des buissons; nos gens descendirent à terre, et Pétrovitch arrêta un Turcoman en lui disant que nos intentions étaient pacifiques; les autres se décidèrent enfin à sortir de leur cachette et

nous demandèrent grâce. On leur répéta qu'ils n'avaient rien à craindre, et on les laissa aller, excepté Devlet-Ali, patron de la kirjim : c'était un vieillard d'une soixantaine d'années. Malgré toutes nos démonstrations d'amitié il était triste, et se voyant notre prisonnier, manifestait des craintes. Les renseignemens qu'il nous donna, nous prouvèrent que nous nous étions approchés du Béloï-Bougor, et que le Sérébrenoï-Bougor est plus au sud.

Le camp de ces Turcomans placé entre les deux monticules dont j'ai parlé se nommait *Hhassan Kouli* (1); c'était la demeure de Kiat aga qui, en 1813, avait été député au général Rtichtchev. Les troupeaux de ces Turcomans paissent dans les environs du Sérébronoï-Bougor : malgré l'éloignement de ce pâturage, ils ont choisi ce lieu pour y établir leur camp à cause de la facilité d'y avoir leurs kirjims, qui sont la source de leur bien être ; ils s'approvisionnent d'eau douce au Gurghen-Tchaï (2), rivière qui a son embouchure près du Sérébrénoï-Bougor ; elle coule à une demie

---

(1) Serviteurs de Hhassan.

(2) *Tchaï*, en turc, signifie rivière.

Notes de l'auteur.

journée de marche du camp, et à une journée d'Astrabad: dans l'intervalle se trouve le Kodjé Nefès (1), autre petite rivière.

Devlet-Ali me parla de ruines de villes que l'on voit en Turcomanie; entr'autres près du Sérébrénoï-Bougor; on en attribue la fondation à Iskender ou Alexandre, roi de Macédoine (2).

Sulthan khan, surnommé Djadoukiar (3), dont Pétrovitch nous avait souvent entretenu, s'était réfugié à Khiva à la suite de la paix conclue entre la Russie et la Perse en 1813. D'après ce que j'appris de Devlet-Ali, les Turcomans ne reconnaissent pas un chef unique; ils sont divisés en tribus, gouvernées chacune par un ancien. Devlet-Ali n'en nomma que cinq, quoiqu'il assurât qu'il y en avait un plus grand nombre. Il m'assura que les Khiviens vivaient en grande amitié et avaient des relations fréquentes avec sa tribu; il prétendait qu'en quinze

---

(1) Respiration du Kodjé; kodja est l'épithète qu'on donne aux Musulmans qui vont en pélerinage à la Mecque.

(2) Nom ordinairement cité par les Asiatiques qui n'ont aucune donnée sûre pour rendre compte des ruines de leur pays.

Notes de l'auteur.

(3) Devin.

jours on pouvait aller à cheval de leur camp à Khiva. Nous ne pûmes pas tirer d'autres informations de cet homme, qui paraissait fort inquiet de se voir au milieu d'étrangers; il nous priait de le mettre à terre, en promettant de nous envoyer Kiat-aga.

On laissa donc tomber l'ancre vis-à-vis du lieu où il disait que se trouvait son camp, mais les bas-fonds nous forcèrent de nous arrêter si loin de la côte qu'on ne la voyait pas. Le soir, d'après une délibération unanime, M. Ponomarev prit le parti de débarquer Devlet-Ali avec Pétrovitch, et d'attendre vis-à-vis le Sérébrénoï-Bougor leur retour avec Kiat. Nous espérions faire notre provision d'eau à ce cap, et, en nous tenant plus près du rivage, avoir plus de facilité pour entrer en relations avec les Turcomans, et pour chercher le local favorable à l'établissement projeté.

Pendant la nuit, nous vîmes deux fois le ciel coloré de feu; Devlet-Ali nous apprit que cet effet était occasioné par le reflet de l'embrasement de l'herbe desséchée des stépes.

Ayant levé l'ancre le 3 août, nous attérâmes à sept heures du matin au cap Sérébrénoï. *Le Saint-Polycarpe* y était arrivé depuis trois jours. Le lieutenant Ostolopov, qui le commandait, vint à bord de la corvette avec Nazar Mer-

ghen, l'ancien du camp situé près de cette pointe. C'était un homme d'un extérieur agréable : son caractère n'y répondait pas. Nous apprîmes que l'Aoul (1) dont il était le chef contenait jusqu'à deux cents kibitki de Turcomans ayant des demeures fixes. Ils sont agriculteurs, et paraissent jouir d'une certaine aisance. Nous fîmes un bon accueil à Nazar Merghen; il se chargea de conduire Pétrovitch à Kiat-aga, qui était allé à une foire chez les Persans. Kiat joue parmi les Turcomans un rôle très-important : plusieurs chefs ou anciens lui obéissent; bien entendu quand il leur plaît d'obéir, car ils disent que *Dieu seul est leur chef, et qu'ils sont ennemis jurés des Persans.*

Nous reçûmes bientôt la visite de dix Turcomans, que l'on reçut le mieux possible; on les régala de pilau. Quand on parla d'envoyer Pétrovitch chez Kiat-aga, Nazar Merghen, qui avait d'abord promis de l'y mener moyennant trois ducats, en demanda cinq et ensuite dix. M. Ponomarev perdant patience, renvoya tout ce monde, à l'exception de Nazar Merghen, qui n'en fut pas plus traitable. Devlet-Ali consentit à ce que l'on désirait pour un présent de peu de valeur, qui

---

(1) Campement, camp, village.

excita néanmoins l'envie de Nazar, auquel on donna deux pierres à fusil et une livre de poudre; le soir Pétrovitch partit avec son conducteur. La simplicité apparente des Turcomans ne ferait pas supposer qu'ils ont tant d'avidité pour l'argent.

Le cap Sérébrénoï n'est pas très-élevé. Les Turcomans disent que, sur son sommet, on trouve les ruines d'une ville à laquelle ils donnent le nom de *Guchim Tépé*. Suivant mes observations, ce cap est situé par 37° 5′ 22″ de latitude nord.

J'allai le 4 août de grand matin à bord du *Saint-Polycarpe*, où je m'embarquai dans un canot avec M. Ostolopov, pour remonter et examiner le Gurghen-Tchaï, dont l'embouchure est à trois verstes au sud du cap Sérébrénoï. La chaloupe du *Saint-Polycarpe* me suivait avec dix soldats, deux pierriers et un canon. A une verste ou deux du rivage, elle fut obligée de s'arrêter à cause des bas-fonds; quant au canot, les matelots le halèrent le long de la côte, jusqu'auprès du rivage, où nous prîmes un koulas ou bateau du pays; c'est une espèce de pirogue creusée dans un tronc d'arbre; nos gens la remorquèrent également jusqu'à l'embouchure de la rivière.

Le Gurghen est entouré de marais; son fond

est vaseux; sa largeur est de trois à six sagènes, ses rives sont basses et inondées à une distance considérable; son cours est embarrassé d'herbes qui ont une archine et demie de hauteur; son eau a un goût vaseux et légèrement salé; elle coule avec beaucoup de lenteur; en été elle est très-basse : cependant elle n'est jamais entièrement à sec. Lorsque nous l'eûmes remontée à environ deux verstes, je me trouvai près d'un baktcha ou champ turcoman; dans cet endroit, le Gurghen a plus d'une sagène de profondeur, ses bords sont élevés et à sec; mais à moins de deux cents sagènes plus loin, on retrouve des marais, et il y a là un gué que les habitans traversent pour aller à Astrabad, ou pour mener leurs troupeaux au pâturage. De ce point on apercevait très-bien le cap Sénébrénoï. A trois verstes du gué, je rencontrai quelques Turcomans avec lesquels je causai pendant environ deux heures; ils m'invitèrent à me rendre à leur aoul : je remis cette visite à un autre jour. Ils me firent part du désir unanime de leurs compatriotes de voir les Russes construire de nouveau, près du cap Sérébrénoï, le fort qui a été ruiné. « Nous tirerons vengeance des Persans » pour leurs brigandages, » me dirent-ils; « nos » têtes de Turcomans manquent de cervelle; » nous aurions voulu reconstruire le fort, mais

» nous n'y entendons rien; quand nous faisons » un appel général, nous mettons sur pied plus » de dix mille hommes, et nous battons les » Persans; il y a cinq ans, nous avons taillé » en pièces leurs Sardârs (1) près d'ici, et nous » leur avons enlevé beaucoup de bestiaux. » — « Ne voudriez-vous pas recevoir de nous des » canons, » leur demandai-je? Cet offre parut les enchanter; ils se regardèrent les uns les autres, et firent claquer leurs langues pour marquer leur joie. Ils me dirent qu'ils avaient de fréquens rapports avec Khiva, et qu'il suffisait d'une troupe d'une demi-douzaine d'hommes pour y aller sans danger. Ils faisaient une description pompeuse de Khiva, et nous dirent que le khan qui gouvernait cet état possédait de grands trésors.

Ces Turcomans sont cultivateurs; leur terre est fertile en grains; ils possèdent de nombreux troupeaux. Ils savent fabriquer la poudre à canon; ils ne manquent que des objets qui se font

(1) *Sardâr* signifie, en persan, chef; c'est le titre des commandans d'une frontière ou d'un corps d'armée. Les Turcomans donnent ce nom à ceux de leurs chefs qui montrent le plus de bravoure dans leurs incursions.

dans des manufáctures. A une quinzaine de verstes de la petite rivière, il y a une forêt du côté d'Astrabad : les Turcomans assurent qu'elle peut fournir des bois de construction.

Ils m'apprirent que la veille ils avaient vu Pétrovitch allant chez Kiat-aga, sur une kirjim, avec Devlet-Ali et deux hommes de leur aoul. Après une conversation de deux heures avec eux, je me rembarquai le soir pour retourner à la corvette.

Le Saint-Polycarpe envoya le 6 août, de grand matin, sa chaloupe à terre, pour chercher Nazar Merghen et les principaux personnages de son aoul; elle revint vers l'heure du dîner, avec un seul ancien nommé Devlet-Ali-Khan, que Nazar Merghen nous avait engagés à ne pas faire venir, dans l'espoir sans doute de recevoir les présens qui lui étaient destinés. Le khan nous dit qu'il n'était pas venu plutôt pour ne pas manquer à l'usage qui défend à un khan de faire une visite sans avoir reçu une invitation; ce n'était qu'un prétexte; voici la vérité : ayant été promu au rang de khan par les Persans, il craignit de leur donner de l'ombrage en entrant en relation avec nous. Devlet-Ali-Khan est plus spirituel que la plupart de ses compatriotes; il avait servi sous les ordres d'Aga-Mahomet-Khan

et participé au pillage de Tiflis (1). Depuis il a quitté Fath-Ali-Chah (2), et a été élevé au rang d'ancien dans sa patrie. Il ne nous procura guère plus de renseignemens que les autres; il parut mieux disposé envers les Persans qu'envers les Russes. Il nomma quelques-uns des principaux chefs ou anciens, en se mettant du nombre; c'étaient Kiat-aga, de l'aoul de Hhassan-Kouli; Tagan-Koulidj-Khan et Tépé-Mirza-Khan, de l'aoul Ghéréi; Kodjam-Koulibai et Tagan-Kazi, des nomades du fleuve Atrek.

L'Atrek coule à deux mille au nord du Gurghen. Les aouls sont situés sur les bords de ces deux rivières. Le long du dernier on rencontre des ruines de villes et de fortifications. M. Ponomarev écrivit des lettres de convocation aux personnages que nous venons de nommer, et après avoir fait présent au Khan d'une pièce de Damas, il les lui remit pour qu'il les fît parvenir à leur destination; Nazar Merghen, qui resta en ôtage sur la corvette, nous raconta que, suivant Devlet-Ali-Khan, les Turcomans étaient dans les transes, parce qu'ils supposaient que

(1) En 1792.

(2) Aujourd'hui régnant en Perse.

Notes de l'auteur.

l'automne prochain ils verraient aborder sur leurs côtes une grande quantité de vaisseaux russes chargés de troupes et de canons.

Le même jour, Pétrovitch revint avec Kiat-aga. Celui-ci raisonne mieux que la plupart de ses compatriotes; il nous dit que, pendant un temps, les Turcomans avaient obéi à Sulthan Khan, qui, par la crainte que lui inspiraient les Persans, se réfugia ensuite à Khiva; du reste il n'exerçait sa domination que du consentement des Turcomans, car il n'y avait aucun droit; on ne lui avait accordé le pouvoir que parce qu'il avait un peu plus d'esprit que les autres. On suppose qu'il est né sur les frontières des Indes ou de la Chine; et comme il s'occupait de magie, on lui donna le surnom de Djadoukiar.

Kiat-aga montra d'abord de la défiance; quand M. Ponomarev lui eut fait connaître les desseins de notre gouvernement, il entama une longue discussion, et finit par nous dire : « Si vos » intentions sont sincères, je suis de nouveau » prêt à vous servir; mais vous réussirez plus fa- » cilement si vous allez aux Tchéleks (1), où j'ai

(1) Du mot *tchélek*, tonneau : c'est le nom d'une île de laquelle les Turcomans retirent une grande quantité de naphte, qu'ils mettent en tonneaux.

Note de l'auteur.

» des parens; la côte vous y offrirait un empla-
» cement plus commode pour les constructions
» que vous projetez, et vous ne seriez qu'à
» quinze journées de Khiva. C'est aussi là que
» se trouvent les gens de Sulthan Khan, avec les-
» quels je ferai partir votre envoyé pour Khiva.
» D'ailleurs, je suis prêt à vous conduire aux
» Tchéleks. »

Je descendis bientôt à terre près du Sérébré-noï-Bougor, et j'allai faire une visite à Devlet-Ali-Khan dans son aoul; je vis alors que ce que nous avions pris pour une monticule était le mur d'un grand édifice, et que le sable de la stèpe, en s'amoncelant sur sa face orientale, lui donnait l'apparence d'une dune; les habitans avaient cultivé un petit champ sur cet amas de sable. Entre cette muraille et la mer, on voyait beaucoup d'autres ruines. Il y a, de ce lieu à l'aoul, plus d'une demi-verste; je laissai hors du village une escorte de douze hommes que j'avais prise avec moi, et je me rendis auprès du Khan, qui me fit un très-bon accueil. Une grande foule s'était rassemblée auprès de sa kibitka : j'y vis aussi sa femme. Il m'offrit du lait de chameau caillé et du pain, et me pria de faire entrer mon escorte dans le village.

Mirza-Khan, l'un des chefs auxquels M. Po-

nomarev avait fait parvenir des lettres d'invitation, était déjà arrivé; il vint me voir chez Devlet-Ali-Khan, et voulut m'accompagner quand je retournai à bord; il changea ensuite d'intention, en disant qu'il attendrait l'arrivée des trois autres chefs qui avaient été convoqués. Le Khan me pria de lui faire voir la manière dont nos soldats jouaient avec leurs fusils. « Nous » avons entendu raconter à nos vieillards, dit-il, » que les Russes sont tellement exercés, que » quand un homme frappe du pied, il y en a » trois cents qui frappent en même temps, et » nous aurions bien désiré le voir. » — Je fis faire un petit exercice à feu qui parut leur plaire et les étonner beaucoup.

Les kibitki des Turcomans sont faites comme celles que les nomades turcs construisent en Géorgie; les perches qui en forment la charpente sont entourées d'une claie en roseaux recouverte en feutre. Les femmes turcomanes ne se voilent pas le visage; elles ont les traits agréables et gracieux; leur habillement consiste en un caleçon de couleur, et une grande chemise rouge; leur coeffure se compose d'une espèce de bonnet, qui, par son élévation, peut se comparer à celui des Cauchoises. Ces bonnets ont des ornemens en or ou en argent, selon la fortune du

mari. Les cheveux sont séparés sur le devant de la tête, rassemblés sur les côtés, et réunis en une longue tresse par derrière.

Dans la matinée du 7, je retournai au Sérébrénoï-Bougor avec des ouvriers munis de pioches et de bêches, dans l'espoir de trouver en fouillant quelque médaille qui m'instruirait de l'antiquité de ces ruines. Pour détourner l'intention des Turcomans, je fis débarquer quelques soldats, qui, précédés d'un tambour, allèrent faire l'exercice dans l'aoul, tandis que je commençai mes recherches.

Je ne sais encore rien de positif sur les ruines du Sérébrénoï-Bougor; c'est le mur extérieur d'un grand bâtiment ou d'un fort, sur le côté oriental duquel s'est formé un amas de sable; mais j'ai trouvé dans ce mur des tombeaux, et j'y ai découvert des ossemens humains; des corps y avaient été inhumés selon la coutume des Musulmans, c'est-à-dire, placés sur le côté, la tête tournée vers l'orient. Je suppose que ces squelettes sont moins anciens que les ruines, et qu'ils viennent des tombeaux de Turcomans. Le mur peut avoir cent sagènes de longueur sur une hauteur de plus de deux sagènes; il est construit en briques de bonne qualité, cuites au feu. Trois rangs semblables

à celles qu'on emploie en Géorgie (1) sont surmontés par un rang d'une forme pareille à celle de Russie. Sous le mur je trouvai une petite voûte; une fouille ne me procura qu'un morceau de verre et du charbon.

A 70 sagènes de ce mur, du côté de la mer, on rencontre un promontoire qui ne me parut pas formé par la nature; dans quelques endroits j'y trouvai des murs de maisons, des tours rondes, et de petits emplacemens pavés très-régulièrement en grandes briques carrées d'une demie archine de largeur. Cet endroit est entièrement rempli de débris de briques jusque dans la mer, à une distance de trente à quarante sagènes. A ma grande surprise, ces débris n'offraient pas l'apparence de ruines; les murs sont tous de niveau avec l'horizon; on aurait dit qu'ils avaient été nivelés, ce qui fit croire qu'ils appartenaient à des bâtimens qui avaient été engloutis par un tremblement de terre comme le Karavan-saray de la rade de Bakou, et que j'avais marché sur des terrasses ou des toits. Les habitans y ont souvent trouvé des monnaies d'or

(1) Ces briques n'ont pas plus d'un verchok d'épaisseur, et cinq verchoks dans le côté du carré de la base. (Le verchok a 1 pouce 8 lignes.) *Note de l'auteur.*

et d'argent; ils prétendaient que ce fort avait été construit par les Russes (1), qui autrefois avaient commandé sur ce rivage. J'ai fait creuser dans l'intérieur de l'une des tours, où je n'y ai trouvé que des tessons de faïence et de verre, un chtof ou bouteille carrée, dont on retrouva le goulot, et la partie supérieure ne ressemblait nullement aux bouteilles du même genre dont on se sert en Russie. J'aurais continué mes recherches jusque dans les fondemens de la tour, si les ouvriers n'avaient pas été accablés par la chaleur.

En lisant le voyage fait en 1782 par l'escadre

(1) Ils voulaient probablement parler du forban Stenkoï Razine; mais ils se trompaient; car on sait que Razine n'a jamais fréquenté la côte orientale de la mer Caspienne. Le Sérébrénoï-Bougor est le dernier fort d'une muraille qui se nomme aujourd'hui *Kizil Alai*, ou qui produit de l'or; le long de cette même muraille il y avait les fortins de Kourou-Ségri-Djorjan, et plusieurs autres dont les ruines, ainsi que les traces de la muraille, existent encore sur toute la rive droite du Gherzen. Les traditions des habitans n'apprennent rien sur l'antiquité de ces ouvrages; mais il en est question dans la *Bibliothèque orientale* d'Herbelot, comme étant la frontière des royaumes de Touran et Iran.

Note de l'auteur.

russe du comte Voinovitch à Astrabad et sur la côte orientale de la mer Caspienne, je trouvai que la description du Sérébrénoï-Bougor ne se rapportait pas à ce que j'avais vu. Selon cette relation le *Sérébrénoï-Bougor* est une île, et cependant je n'aperçus rien de semblable. N'en pourrait-on pas tirer la conséquence que, comme dans cette mer les rivages éprouvent de fréquens changemens par la hausse ou la baisse des eaux, il s'en est opéré depuis 1782 un semblable à l'endroit dont il est question?

Kiat et les autres Turcomans nous dirent que le Sérébrénoï-Bougor était effectivement une île qui n'est réunie au continent que depuis quatre à cinq ans.

J'allai le 11 de grand matin à terre avec Kiat pour lever le plan du cap Sérébrénoï; depuis cette pointe jusqu'au Gurghen, ayant remonté cette rivière à une certaine distance, j'en vis une autre qui s'y jetait en venant du sud; ses rives étaient garnies de roseaux. Kiat me dit qu'elle coulait dans le lit du bras de mer qui autrefois séparait le cap du continent. Il ajouta que nos gens qui allaient chercher de l'eau devaient se tenir sur leurs gardes et ne pas se disperser, parce que les Persans avaient gagné des habitans d'autres aouls qui étaient dis-

posés à se cacher dans les roseaux pour nous tirer des coups de fusil.

La chaleur était accablante; mon dessin terminé à une heure, je retournai à l'aoul pour m'y reposer. Devlet-Ali-Khan et Nazar Merghen me firent un très-bon accueil.

Kiat me dit que, quoique le Béloï-Bougor se nommât en turc *Akh-Tépé*, son véritable nom était *Akh-Bartlaoun*, c'est-à-dire, place blanche mouvante; l'étymologie de cette dénomination se fonde sur le nom d'une plante des marais, qui, aussi en russe, s'appelle *Bartlaoun*. Il y a sur cette monticule ou Béloï-Bougor un puits, ou plutôt une fosse naturelle dans laquelle une eau saline bout sans discontinuer.

Kiat, Devlet-Ali-Khan et Kodjam-Kouly-Bey (1) s'assemblèrent le 17 sur la corvette; mais Mirza-Khan et Tagam-Kolidj-Khan n'y vinrent pas; ils nous avaient fait prier par leurs gens de les attendre, parce qu'ils voulaient choisir un temps plus favorable pour échapper aux soupçons des Persans qui les observaient (2).

---

(1) L'un de leurs principaux chefs ou anciens.

(2) Mirza-Khan était entouré par les Turcomans; il se glorifie de sa valeur, et commande les troupes quand il éclate une guerre contre la Perse. *Notes de l'auteur*.

mette pour un un léger salaire. Les Turcomans ignorent ce que c'est que l'obéissance; quand l'un d'eux montre un peu plus de pénétration ou de hardiesse que les autres, ils l'écoutent sans s'informer quel est son droit. (Telle était la nature du pouvoir de Sulthan Khan.) Par conséquent, il n'est point de Russe qui ne puisse prendre facilement parmi eux le ton de la supériorité, et qui, entouré et désarmé, ne puisse sans danger se fâcher, les injurier, et même les battre s'il en a sujet. Ils n'ont aucune idée de bien public et de bienséance; chacun d'entre eux, quand il croit y trouver son avantage, prend le titre d'ancien; son voisin qui ne le reconnaît pas pour tel, prend à son tour le titre d'Akh-Sakhal.

Ils parlent un dialecte turc semblable à celui qui est en usage à Kazan. Ce n'est que chez leurs Moullas qu'on trouve quelque instruction; ils sont de la secte d'Omar et remplissent jusqu'au scrupule tout ce qui a rapport à la pratique extérieure de la religion et à la prière; ils n'ont aucune idée distincte du dogme.

Ils ont la taille élevée et les épaules larges, la barbe courte; chez la plupart la forme du visage se rapproche de celle des Kalmouks; ils s'habillent comme les Persans.

Les femmes peignent leurs cheveux avec beau-

coup de soin, et les réunissent en une tresse garnie de beaucoup de grelots d'argent. Chaque fois que j'entrai dans un aoul, je les trouvai vêtues très-simplement; mais en sortant je les voyais assises en grande parure devant leurs kibitki.

Tels sont les Turcomans du Sérébrénoï-Bougor, qui ont déjà adopté quelques-unes des coutumes des Persans; il n'en est vraisemblablement pas de même de ceux qui habitent plus au nord.

Après avoir louvoyé en nous dirigeant au nord, nous arrivâmes vis-à-vis de la côte de Hhassan-Kouli; le peu de profondeur de l'eau nous obligea de nous arrêter à une si grande distance de la terre, qu'on ne pouvait la découvrir à la simple vue; nous aperçûmes, à l'aide du télescope, plusieurs kirjims. D'après mes observations, la latitude de cet endroit est de 37° 27′ 51″ nord.

M. Ponomarev alla le 27 à terre avec moi; notre traversée dura plus de deux heures; nous ne pûmes aborder qu'à 150 sagènes de la plage. Bientôt il s'éleva un vent du large qui dura plusieurs jours, de façon que nous ne pûmes repartir que le 30. Kiat était venu à notre rencontre, accompagné de tous les habi-

tans de l'aoul; on avait préparé pour nous recevoir un kibitka orné de tapis.

On compte à Hhassan-Kouli jusqu'à cent cinquante kibitki; l'on y construit des kirjims avec du bois qu'on fait venir du Sérébrénoï-Bougor. Nous y vîmes des traces d'un fossé que Kiat avait fait creuser quelques années auparavant pour se défendre pendant une invasion des Kéklens (1), que les Iomouds paraissaient beaucoup redouter.

Hhassan-Kouli a reçu son nom des ancêtres de ces Turcomans établis sur cette côte depuis fort long-temps. C'était autrefois une île qui, réunie aujourd'hui par sa côte-nord au continent, forme une presqu'île séparée à l'est de la terre-ferme par une baie large de 6 verstes, et longue de 12; la direction de la baie et de la presqu'île est du nord au sud; la presqu'île a trois verstes de long sur une demie de large.

Au sud-est de l'aoul, derrière la baie, on voit l'embouchure de l'Atrek, sur les bords duquel se trouvent plusieurs camps de Turcomans de la tribu de Iomoud. Cette petite rivière fournit de l'eau aux habitans de Hhassan-Kouli.

---

(1) C'est le nom d'une tribu formidable de Turcomans.

Kiat tâcha de nous divertir par le spectacle des jeux des Turcomans. Ils tirèrent au but avec le fusil et l'arc, luttèrent et se défièrent à la course; les prix de ces exercices furent donnés par M. Ponomarev, qui en fit les frais, et pour lesquels les habitans montrèrent une extrême avidité. Leurs armes sont grossières et mal tenues; leur poudre est de mauvaise qualité; ils tirent avec peu d'adresse. Cependant il y en a plusieurs assez bien vêtus; ils mènent une vie passablement oisive; ce qui doit faire supposer qu'ils retirent de grands profits du genre d'industrie auquel ils s'adonnent à peu près uniquement, et qui consiste à transporter de la naphte et du sel en Perse; ils en vendent jusqu'à deux milles pouds (1) par an. Toutefois l'exploitation de la naphte et du sel appartient exclusivement aux habitans du Balkan, qui retirent ces deux substances de l'île de Naphte. Les habitans de Hhassan-Kouli vont les prendre chez eux, et les vendent avec un gros bénéfice en Perse; ils entretiennent pour ce commerce un nombre considérable de kirjims; ils fabriquent aussi des tapis d'assez

(1) Poids de Russie équivalant à trente-cinq livres de France. *Note du traducteur*.

bonne qualité; ils exercent assez bien différens métiers : leurs orfévres frappent des pièces de monnaies qui servent à l'ornement des femmes; il ont deux instrumens à cordes semblables à la balalaïka ou guitare russe, qui s'accordent par quarte; ils cultivent le bled, mais la récolte n'en suffisant pas à leurs besoins, ils s'en procurent en Perse; ils font paître leurs troupeaux sur les bords de l'Atrek et du Gurghen. La presqu'île ne rapporte que des melons d'eau. Les produits de leur pêche ont diminué de moitié depuis quelque temps; en hiver, ils font la chasse aux cygnes, qui leur fournissent une quantité considérable de duvet. En tout temps, on rencontre sur le rivage beaucoup de bécasses, qu'ils nomment *tchilouk* et *kym-kaïdak*; les animaux qui fréquentent les stèpes et les bords de l'Atrek, sont le loup, le renard, le djeiran (1), le sanglier, le chakal, etc. Les vents de mer de qui règnent presque continuellement dans ces parages, rendent très-difficiles les communications avec la côte.

J'aurais bien désiré examiner et mesurer la

(1) Espèce d'antilope très-fréquenté dans l'Asie centrale. Elle s'appelle *dzehré* en mongol, *djeren* en mandchou, et *houang-yang* en chinois.

baie de Hhassan-Kouli; je ne puis affirmer que les gros navires y trouveraient un bon mouillage; au moins elle peut recevoir de petits bâtimens. La mer entourant cet endroit de trois côtés, en rend la position forte; l'eau douce pourrait se tirer de l'Atrek; le temps me manqua pour en lever le plan.

Parmi les anciens de l'aoul de Hhassan-Kouli, on compte Il-Mohamed, Khan-Gheldi et Devlet-Ali; ces chefs sont reconnus par Kiat; il y en a d'autres avec lesquels ce dernier est en querelle, de façon que l'aoul est divisé en deux partis : celui de Kiat est le plus fort.

Le 28 au soir, Pétrovitch arriva d'Atrek et amena Kazi et Kodjam-Kouli-Bey, qui jouissent d'une grande considération parmi les Turcomans. Quoique Kazi soit jeune, ses compatriotes ont des égards pour lui, parce qu'il a hérité son titre de son père, qui était un homme généralement respecté.

Quelques cadeaux que nous lui fîmes le disposèrent en notre faveur. Quoique l'écrit que nous avions dressé fût revêtu du sceau de la plupart des chefs, M. Ponomarev insista pour avoir le consentement général de tous les Turcomans à l'envoi de Kiat en qualité d'ambassadeur près de notre gouvernement; il réunit donc tous les

anciens en présence de Kazi et de Kiat, et dans cette assemblée, qui eut lieu le 29 août, la nomination fut confirmée unanimement. On procéda ensuite à la distribution des présens. Kiat avait vu avec beaucoup de déplaisir que, sans le consulter, on eût dressé une liste des Turcomans les plus distingués, et qu'on eût fait des cadeaux à Mir-Seïd, à Hhadji-Mohamed et à Tangri-Kouli (nommé Sardâr à cause de sa bravoure); il était d'autant plus offensé que vraisemblablement, avant notre répartition, il avait, de son côté, pris des dispositions et s'était engagé à donner des présens à d'autres; voulant donc nous témoigner son mécontement et en même temps nous montrer son empire sur les anciens, il excita Il-Mohamed et Khan-Gheldi à ne rien accepter, et même à cesser de nous voir; ensuite, quand nous nous fûmes expliqués et que nous eûmes consenti à gratifier ceux qu'il avait désignés, l'un d'eux ayant refusé son cadeau parce qu'il ne le trouvait pas assez considérable, M. Ponomarev y en ajouta un autre. Aussitôt chacun éleva des prétentions, et un Moulla déguenillé nous rendit, en manifestant un grand mécontentement, le cadeau qu'il avait reçu. M. Ponomarev, perdant enfin patience, mit fin à ces murmures en adressant une forte répri-

mande à ces gens; ils s'apaisèrent à l'instant; la tranquillité fut rétablie dans l'aoul et l'ordre y régna comme auparavant (1).

Le 30, le vent s'étant un peu calmé, nous arrivâmes le soir à la corvette. Kiat nous accompagna : il voulait que personne ne partageât ses travaux, ou pour mieux dire, ne participât aux présens et à la confiance qu'il s'attendait à nous voir lui témoigner.

On leva l'ancre le 31 et on louvoya toute la journée. J'appris de Kiat que les Turcomans habitent sur la côte qui, de la baie de Balkan, s'étend au sud et dans l'intérieur des stèpes, se divisent en trois tribus : Iomoud, Téké et Kéklen; celle-ci est la plus rapace; ils font souvent des invasions et des vols sur les terres des Iomouds. Ces deux tribus sont ennemies depuis très-long-temps; elles n'ont vécu en paix qu'au temps de Sulthan-Khan. Les Téké furent pacifiés en 1813 quand le khan de Khiva traversa leur

(1) Ce moyen réussit toujours avec les Asiatiques, et l'on peut s'en promettre plus d'avantage qu'en employant les caresses. Ces hommes grossiers se laissent facilement intimider par des personnes déterminées, quand même ils ont la force pour eux.

territoire avec une armée de 30,000 hommes qu'il menait contre la Perse.

La tribu de Iomoud a pris ce nom d'un de ses ancêtres qui le portait; il avait trois femmes: de la première il eut deux fils, Tchouni et Chereb; de la seconde Koudjouk, et de la troisième Baïram-Chah. Ces quatre fils ont donné leurs noms aux quatre tribus qui en sont issues. Elles vivent dans une étroite alliance, et sont toujours prêtes à courir à la défense l'une de l'autre; mais une querelle survenue entre les deux premières les a divisées temporairement. Dans la première on compte jusqu'à 15,000 feux, autant dans la seconde, 8,000 dans la troisième et 14,000 dans la quatrième.

Toutes ces tribus sont mélangées; celle de Baïram-Chah a de grandes relatious avec la tribu de Khiva. Elles ont chacune un chef et un Kazi. Kodjam-Kouli-Bey est le chef ou premier ancien des Cherebs; et Mohamed-Tagan en est le kazi; ce dernier est très-vénéré par tous les Iomouds, tant à cause de l'ancienneté de sa famille, que parce que ses ancêtres furent toujours investis de cette dignité.

Pendant l'été, les Iomouds transportent leurs camps sur les bords de l'Atrek et du Gurghen; et pendant l'hiver ils s'établissent près du

Béloï-Bougor et plus avant dans l'intérieur des stèpes.

Le premier ancien des Tchouni est Nadir-Khan; il réside à Ata-Bay, où demeure également Devlet-Mourat, kazi de cette tribu.

Ana-Verdi-Khan, ancien des Koudjouk s'est réfugié à Khiva et sa place est restée vacante depuis ce temps ainsi que celle du kazi qui est décédé.

L'ancien des Baïram-Chah, Meng-Ali Serdâr, s'est également retiré à Khiva avec un grand nombre de ses compatriotes.

En cas de nécessité, la tribu des Iomouds peut mettre jusqu'à trente mille hommes en campagne; mais sur ce nombre il n'y en a guère qu'un millier qui soient en état de combattre et bien armés.

Je demandai également à Kiat des renseignemens sur le Kara-Bogaz (1) qui, suivant un bruit populaire, engloutit les eaux de la mer Caspienne. Il me dit que cette supposition s'accordait avec les idées des Turcomans.

Le 1er septembre, ne pouvant avancer faute

---

(1) *Kara*, noir; *bogaz*, gorge; *Kara-bogaz*, gorge noire ou détroit noir.

de vent, on laissa tomber l'ancre vis-à-vis le Zélénoï-Bougor (1). Ce cap a la forme d'un cône dont le diamètre de la base est trois fois plus grand que sa hauteur. Il s'y trouve, ainsi que sur le sommet du Béloï-Bougor, une profondeur remplie d'une eau salée qui bout et répand une odeur forte. Les Turcomans le nomment *Bartlaouk* ou *Ghès-Bartlaouk*, c'est-à-dire *fleur bleue* ou *céleste*.

Un peu au nord de cette monticule on voit sur la même côte une ancienne mosquée, nommée *Mama-Kyz*, ou *mamelons de vierge*. Du Sérébrénoï-Bougor à Hhassan-Kouli on compte 5 milles 3/4 d'Allemagne; 3 1/2 de Hhassan-Kouli au Béloï-Bougor, et 4 1/4 de ce dernier endroit au Zélénoï-Bougor.

Le 2 septembre vers midi, nous découvrîmes l'île de Naphte. Nous avions à notre gauche l'île Ogourtchinsk, que nous pouvions voir à cause de l'uniformité de la côte et de l'éloignement. Étant entrés dans une baie située à la côte sud-est de cette île, je déterminai notre position à 39° 10′ 20″. L'île de Naphte, ainsi que les monticules dont nous venons de parler

(1) Monticule ou promontoire vert.

qu'on apercevait au loin, paraissent de loin comme de grandes élévations jaunâtres.

Dans la relation de la navigation de l'escadre du comte Voïnovitch, cette île est décrite avec assez d'exactitude, et sa position est bien indiquée sur la carte. L'île Dervich qui existait alors à la pointe sud-ouest de l'île de Naphte ou Tchélékéni, s'est réunie il y a quinze ans à cette dernière par l'effet d'un violent tremblement de terre.

L'après-midi ayant mouillé à cinq verstes de l'aoul, situé sur la côte sud de l'île de Naphte, nous y allâmes avec M. Ponomarev. Il ne contenait que quinze kibitki. Ses habitans font le commerce de Naphte et de sel qu'ils retirent d'un lac, avec les Turcomans qui viennent de Hhassan-Kouli et de Sérébrénoï-Bougor. Les sources de Naphte sont de l'autre côté des montagnes où demeurent quelques familles; on nous dit que cette île renferme cent familles. Tous les habitans sont de la tribu de Chéréb.

On ne trouve dans cette île que quatre puits dont l'eau soit bonne à boire, quoique salée. On voit quelques pâturages dans le milieu de l'île, dont les habitans ne possèdent pas de gros bétail ; ils n'ont que des chameaux et des moutons; ils n'ont, pour se fournir de bois de chauffage, que des taillis; on dit que les hivers y sont

rigoureux. L'anse où l'on charge des kirjims est devant l'aoul et très-commode; il est couvert par un promontoire parallèle au rivage oriental. La rade peut recevoir de grands vaisseaux; le mouillage y est bon partout. Malgré le désir que j'avais d'examiner cette île avec plus de détail, le temps me manqua.

Quelques habitans se souviennent encore du comte Voïnovitch, qu'ils nomment le comte Khan. L'un d'eux a même conservé de lui un écrit, vraisemblablement une sauve-garde pour mettre les habitans à l'abri des insultes que pourraient leur faire les bâtimens qui viennent trafiquer sur ces côtes; il promit de nous l'apporter et de nous le montrer à Krasnovodsk.

On leva l'ancre le 3, de grand matin, et l'on fit route vers le détroit situé entre les îles Dervich, Ogourtchinsk et Aïdan; le vent contraire nous força de louvoyer; le fond changeait à tout moment à cause des bancs qui s'étendent au large de l'île Dervich; la corvette toucha.

A la nuit on jeta l'ancre; nous étions en vue de l'île d'Ogourtchinsk; nous remarquâmes sur sa partie septentrionale un tombeau qui, selon Kiat, consistait en quatre arbres de trois sagènes de hauteur liés ensemble; ils avaient été plantés dix ans auparavant en l'honneur d'un derviche qui, après avoir passé en cet endroit une bonne

partie de sa vie, était allé faire un pélerinage à la Mecque. Depuis ce temps les Turcomans ont choisi ce lieu pour un cimetière, et le monument du derviche leur sert de phare.

En été l'île Ogourtchinsk est inhabitée; elle sert de pâturage à des moutons qui n'ont pas de berger; un petit nombre de Turcomans y vient passer l'hiver. Elle manque d'eau douce; les habitans ont appris à s'en passer en employant l'eau des glaçons de la mer, qui, dans cet état, perd en grande partie son goût amer et salé. On y trouve suffisamment de bois de chauffage. Je me rappelle à ce sujet que les Turcomans m'ont assuré que les djeiran ou les antilopes pouvaient passer deux ou trois mois de l'été sans boire; j'ignore jusqu'à quel point on peut ajouter foi à cette assertion, mais il est certain que dans ces déserts on ne trouve ni eau douce, ni eau salée. Ne serait-il pas plus juste de supposer que ces animaux trouvent une boisson suffisante dans l'eau déposée par les rosées qui souvent sont très-fortes?

Il fallut, à cause des bas-fonds, renoncer au projet de traverser le détroit entre les îles Ogourtchinsk et Dervich; alors on résolut de doubler la côte méridionale d'Ogourtchinsk ou Aïdan; mais à peine était-on au-delà de la pointe, qu'un violent vent du nord qui, nous était contraire,

nous força de rester à l'ancre toute la nuit et le lendemain.

Dans la matinée du 6 septembre, on fit route pour la baie de Krasnovodsk; on ne put s'en approcher que le 7.

Le 8, en entrant dans le détroit qui sépare le cap Krasnovodsk de Tchélékeni, nous vîmes la chaîne qui porte le nom de Balkan, nom qu'elle tire d'un sommet principal situé à la partie supérieure de la baie. Cette chaîne se prolonge des deux côtés. Ce ne fut que le soir que l'on mouilla près des rochers d'Oog. La relation du comte Voïnovitch parle d'un banc de sable qui dans quelques endroits n'est recouvert que de deux pieds d'eau; cependant nous abordâmes très-près de la côte, où la profondeur de la mer était de trois sagènes. Cette différence provient vraisemblablement d'un changement opéré par le tremblement de terre qui a réuni les îles Tchéléken et Dervich.

La partie septentrionale de la baie de Balkan présente une masse jaunâtre de hautes montagnes, du milieu desquelles s'élèvent deux autres montagnes qui paraissent granitiques et ont un aspect noirâtre.

Le 10 avant midi on laissa tomber l'ancre dans la baie de Krasnovodsk, par trois sagènes, à une verste et demie du rivage et du rocher

ou mont Oog. Des camps nomades sont établis sur plusieurs points de la côte, où l'on trouve des puits avec de l'eau douce, ainsi qu'au cap Krasnovodsk. Cette langue de terre nous garantissait du côté de la mer. La côte-nord de la baie de Balkan est élevée et en partie composée de montagnes rocailleuses; plusieurs camps nomades sont placés sur cette langue ou promontoire. Cette baie n'est pas dangereuse pour les vaisseaux; de tous les endroits que nous avons visités ce serait, sans doute, le plus avantageux pour former une étape. On peut se procurer du bois de chauffage à Tchélékéni et à Dardji (1). Les habitans assurent même qu'on trouve du bois de construction sur les monts à la pointe de la baïe de Balkan.

Aussitôt notre arrivée, Kiat fut mis à terre pour y chercher un homme qui m'accompagnât dans mon voyage à Khiva.

Le 11 nous débarquâmes tous dans un lieu où un puits taillé dans le roc fournit de l'eau excellente. Les montagnes voïsines de la côte sont escarpées et parsemées de roches d'une

(1) Lorsque le comte Voïnowitch navigua sur ces côtes, Dardji était une île, et maintenant elle est réunie au continent.

pierre friable qui augmentent beaucoup la difficulté de la marche.

Nous étions à l'ancre le 12 septembre vis-à-vis d'un cap coupé par deux petites chaînes de rochers derrière lesquelles une plaine s'étend au sud-est jusqu'à la mer, et au sud-ouest jusqu'au cap de Krasnovodsk; elle n'est coupée par aucune élévation, et elle est bornée par des rochers formant l'extrémité de la vaste stèpe qui se prolonge jusqu'à Khiva. Cinquante familles de Turcomans sont établies sur le cap de Krasnovodsk, où il y a de l'eau fort bonne. Cette langue de terre a quatre verstes de large, et trois heures de marche dans sa longueur.

Nous réunîmes le 14, sur la corvette, les principaux chefs de la baie de Balkan, qui étaient, Moulla-Kaïb, Hhékim-Ali-Bey, Niaz-Boulat-Bey, Mohamed-Niaz-Merghen, Mir-Seïd (arrivé de Hhassan-Kouli), Tagan-Niaz et Kul-Jarchik, maître du puits du rivage situé vis-à-vis notre ancrage; ils passèrent toute la journée à bord et ne s'en allèrent que fort tard.

Je débarquai avec M. Ponomarev; l'on avait préparé sur le rivage un repas pour les anciens; bientôt les jeux de la lutte et du tir commencèrent. Kiat fit des ouvertures aux anciens pour

les disposer en notre faveur. Le tchervidar (1) qu'ils avaient proposé, refusa de me conduire; Kiat en envoya chercher un autre qui arriva le 15. Kiat assembla de nouveau tous les vieillards sur la corvette; au lieu de signer, ils trempèrent leurs doigts dans l'encre et les appliquèrent sur le papier. Moulla-Kaïb attesta leur consentement. Ensuite on procéda à la distribution des présens. Pendant ce temps je convins d'un prix avec Seïd le tchervidar, qui voulait partir pour Khiva le 21, ou, dans leur manière de compter, le 12 du mois de zylkhidje. Il s'engagea à m'y conduire et à m'en ramener pour la somme de quarante ducats, dont la moitié devait lui être comptée d'avance. *Le saint-Polycarpe* qui devait nous apporter des vivres n'était pas encore arrivé; on présuma qu'une voie d'eau qui s'était déjà déclarée, l'avait obligé de retourner à Sara; comme il ne fallait pas rester sans provisions, on décida de renvoyer la corvette à Bakou. A mon retour de Khiva je devais hiverner sur le rivage.

Étant allé à terre le 17 pour acheter un che-

(1) On nomme ainsi, en turc, un homme qui s'engage à servir de conducteur.

val, on m'en amena un petit, chétif et vieux qui valait tout au plus trente roubles en assignations (trente francs) et qui, bien loin de me porter jusqu'à Khiva, n'aurait pas pu supporter deux marches (1); on m'en demanda 125 réaux, équivalant à 250 roubles. Je ne conclus pas le marché, et je me décidai à me servir d'un chameau.

CHAPITRE II.

Voyage à Khiva, et séjour dans cet état.

Je passai le 17 septembre en préparatifs pour mon voyage à Khiva : j'avais deux lettres pour le khan; l'une de M. le général Iermolov; l'autre du major Ponomarev : en voici le contenu.

Copie de la lettre de M. le général Iermolov à Mohamed Rahim, khan de Khiva.

« Moi, commandant en chef pour le très-

(1) Le manque de pâturages fait que, dans cet endroit, il est très-difficile de se procurer un bon cheval. Les troupeaux de chevaux des Turcomans paissent sur les bords de l'Atrek et du Gurgen, ou sur le penchant des monts Balkan, où l'herbe est fort bonne.

Note de l'auteur.

illustre, très-puissant et très-heureux empereur de Russie, dans les gouvernemens d'Astrakhan, de Géorgie, et sur tous les peuples qui habitent depuis les côtes de la mer Noire jusqu'aux bornes de la mer Caspienne, saluant amicalement Votre Altesse (1), très-illustre souverain du pays de Khiva, je lui souhaite santé pour de longues années, et toutes sortes de joies.

J'ai en même temps l'honneur d'annoncer que le commerce qui attire les Khiviens à Astrakhan, m'a fait depuis long-temps connaître le peuple qui vous est soumis, et qui est réputé pour sa bravoure, sa grandeur d'âme et sa bonté; rempli en outre d'admiration pour une gloire dont la renommée s'étend partout, pour vos hautes qualités, votre sagesse et les vertus qui distinguent votre personne, j'ai désiré connaître plus particulièrement Votre Altesse, et entrer en relation amicale avec elle. En conséquence cette lettre qui vous a été écrite dans un temps favorable, est destinée à ouvrir entre nous les portes de l'amitié et de la bonne intel-

---

(1) La langue russe s'est prêtée à un *orientalisme* qu'il m'a été impossible de rendre en français; le mot russe composé se traduirait littéralement par *haut degré, haut grade.*

ligence. Il m'est très-agréable d'espérer que par une coopération réciproque de votre part et par la sincérité de mes sentimens, on verra s'établir à travers ces portes une route heureuse pour conduire vos sujets au but le plus rapproché et le plus avantageux, tant par un commerce exclusif, qu'il vous procurera avec la Russie, que par l'assurance certaine d'une amitié réciproque basée sur la bonne foi. Le porteur de cette lettre, qui a reçu de moi des instructions verbales pour vous, aura l'honneur d'assurer Votre Altesse de mon désir de tresser, en fleurs du jardin de l'amitié, l'agréable nœud d'union de notre attachement indissoluble.

Il sera en outre obligé de me faire connaître la réception qu'il aura méritée de votre part, et la réciprocité des sentimens de votre *haute dignité*, afin que l'année prochaine je puisse avoir le plaisir de vous envoyer un ambassadeur avec l'espoir d'un accueil favorable, et l'assurance particulière de mon respect.

Au reste, je prie Dieu d'embellir les jours de votre vie d'une gloire brillante et d'un bonheur invariable, et j'ai l'honneur de vous assurer sincèrement de mon dévouement et de ma bienveillance.

Signé : Alexis Petrovitch.

Copie de la lettre du major Ponomarev.

Au très-élevé en rang, très-respecté et très-illustre souverain du territoire de Khiva, auquel je souhaite de bien se porter pendant de longues années.

Le très-glorieux, très-puissant et très-heureux commandant en chef impérial russe à Astrakhan, en Géorgie et sur tous les peuples habitant depuis les côtes de le mer Noire jusqu'aux bornes de la mer Caspienne, Alexis Iermolov désirant former une liaison commerciale avec les Turcomans qui occupent les rivages de la mer Caspienne, m'a envoyé vers eux. Cette liaison recevra une extension plus grande, si votre haute dignité réunit son désir aux intentions de notre commandant en chef, en rendant parfaitement heureux un peuple qui mérite une si haute protection mutuelle; cela vous sera très-facile à faire, en permettant à votre peuple de transporter ses marchandises à travers leur territoire jusqu'à la baie de Balkan, où se rendront les marchands russes. Par cette route les caravanes arriveront plus rapidement à Astrakhan, et ce qui est plus important, elles échapperont au pillage et aux extorsions auxquelles elles sont exposées en passant par la

horde des Kirghis-Kaïssaks. Depuis long-temps le peuple russe est en relation avec le vôtre, et ces deux nations ont toujours vécu en bonne amitié; c'est par ce motif que le commandant en chef a jugé nécessaire d'envoyer l'un de ses officiers, Nicolas-Nicolaévitche-Mouraviév, pour assurer l'illustre souverain de Khiva de sa considération sincère, et lui a confié des instructions verbales dont il est chargé de vous faire part. Je me félicite de cette circonstance, et me hâte de vous députer cet officier, par lequel j'assure Votre Altesse de mon plus humble respect, désirant sincèrement que pendant tout le temps fortuné de votre règne si glorieux, ces relations mutuelles soient liées d'une chaîne de roses qui ne se fanent jamais, et soient célébrées par les chants sonores des rossignols du royaume, de toutes les délices et des joies du paradis.

J'ai l'honneur d'être votre très-humble serviteur.

Signé : PONOMAREV.

Le 18 au soir, tout était prêt pour mon départ; on reçut de bonnes nouvelles du *Saint-Policarpe*. Les vents contraires l'ayant retenu auprès des îles Tchélékéni et Ogourtchinsk, il avait consommé sa provision d'eau qu'il ne trouvait pas à renouveler. Ces nouvelles nous

firent abandonner notre premier plan; nous renvoyâmes aussitôt le canot qui nous les apportait, avec deux bariques d'eau, et nous mandâmes au lieutenant Ostolopov de se rendre au plutôt à Krasnovodsk. Le soir je débarquai, avec notre aumônier, le lieutenant Linitskoï et le Midshipman Iourieff; on passa la nuit dans deux kibitka, appartenant à Kul-Iarchik-Sofi, vieillard turcoman.

J'entreprenais ce voyage sans grand espoir de retour; néanmoins je me tranquillisai en pensant que j'avais déjà fait un pas pour accomplir le dangereux devoir dont je m'étais chargé, et je me remis entièrement à la clémence du Créateur (1).

Je m'éloignai de la côte le 19. Mon conducteur, Seïd, demeurait dans un camp près des puits de Soudji-Kabil; il m'avait envoyé quatre

(1) Pendant mon voyage dans l'intérieur de ce pays, il me fut très-difficile de tenir un journal, parce qu'on m'y regardait comme un espion; j'étais donc obligé de confier la plus grande partie de ce que je voyais à ma mémoire, et de ne prendre de notes que secrètement, et en me servant de signes particuliers, afin que si elles tombaient entre les mains du khan, il ne pût les déchiffrer.

chameaux, avec Aboul-Hhusseïn, l'un de ses parens; je me procurai deux chevaux, et de cette manière nous nous enfonçâmes dans la stèpe. Je n'avais avec moi que Pétrovitch, l'interprète, et un soldat qui me servait. Je suppléai à l'exiguité de mon escorte par un bon fusil, un pistolet, un grand poignard et une épée que je ne quittai pas de toute la route. Pétrovitch était un homme très-obligeant, qui m'était très-dévoué, et qui, de plus, était d'un caractère jovial; il parvint souvent par ses plaisanteries, à m'égayer dans les momens de l'affliction la plus vive.

Kiat et Tagan-Nias m'accompagnèrent jusqu'à Sendovoï-Ob. Étant monté sur les rochers élevés dont se compose la côte de la baie de Balkan, ma vue plongea sur la stèpe immense que je devais traverser; elle est tantôt sablonneuse, tantôt parsemée de buissons. A une distance peu considérable du rivage, se trouvent des puits d'eau salée, près desquels les Turcomans établissent leurs camps. Quoiqu'on ne découvre ni plante ni herbe, on voit dans ces plaines arides et nues, des troupeaux de chameaux et de moutons; ils broutent les buissons desséchés qui y croissent par intervalles. Les Turcomans, paresseux et insoucians, se nour-

rissent, tant bien que mal, de lait de chameau et du bled qu'ils achètent à Astrabad ou à Khiva. Leur seule industrie est le brigandage : ils enlèvent à Astrabad des Persans, qu'ils vont vendre à un très-haut prix à Khiva.

Mulla-Kaïb, ancien que je connaissais, me régala de lait de chameau; l'ayant quitté, je fus très-bien accueilli chez Seïd; ce camp nomade était à vingt-huit verstes nord-quart-est de notre ancrage de Krasnovodsk. Je laissai de côté des éminences peu considérables qui doivent être un embranchement des monts Balkan, et vers le soir j'arrivai à Ob-Seïd, où habitent les Turcomans de la famille de Kelté, de la tribu de Djafar-Bey, de la branche de Chereb, issue des Iomouds, l'une des onze principales tribus de Turcomans.

Ces tribus sont répandues sur toute la stèpe, depuis la mer Caspienne, à peu près, jusqu'aux frontières de la Chine. Elles se subdivisent en une infinité de branches, dont chacune a un ancien élu auquel on obéit, ou pour mieux dire, qui est considéré à cause de sa vieillesse, de son intrépidité dans le brigandage, ou de sa richesse.

Ob-Soudji-Kabil, où j'allai, renferme cinquante familles; il y a trois puits dont l'eau est

bonne; la mer est, à l'ouest, à une distance de trois agatch (1).

Je séjournai, le 20, à Soudji-Kabil; d'après le calcul des mollah turcomans, nous ne devions nous mettre en route que le 12 du mois lunaire zilkhidje, qui correspondait au 21 septembre; ce jour est regardé, chez eux, comme favorable à un voyage; mes conducteurs ne voulurent absolument pas consentir à partir auparavant.

J'ai appris depuis, que l'ancien de la tribu de Kelté, qui était lié d'amitié avec Hhékim-Ali-Bey, ancien de la tribu de Kirindjik, dont le frère avait offert d'abord de me conduire pour 100 ducats, prix exorbitant que je n'avais pas voulu accorder, avait engagé Seïd à ne pas m'accompagner: Seïd, qui m'avait donné sa parole, sut résister à toutes les séductions, et, malgré les instances de tous ses compatriotes, résolut de rester avec moi. Cette conduite, peu d'accord avec l'avidité et l'astuce habituelles des Turcomans, était un effet de l'influence de Kiat. Il lui avait persuadé de partir avec moi, en lui faisant espérer que si mon voyage réussissait,

(1) L'*agatch* est une mesure itinéraire qui équivaut au mille d'Allemagne. En persan et en turc ce mot signifie *arbre* ou *bâton*.

il obtiendrait facilement ce qu'il désirait du gouvernement russe. A mon arrivée à Soudji-Kabil, j'allai voir, deux fois, dans son aoul, l'ancien des Kelté. Seïd était peut-être le meilleur des Turcomans que j'aie connus ; quoique grossier, et un peu borné, il était fidèle, déterminé et brave, excellent pour un coup de main, et fameux par ses brigandages en Perse. Voici ce que l'on m'a raconté de Seïd : « N'étant âgé que de seize ans, il avait suivi son père dans une excursion, à trois jours de marche de sa kibitka; ils furent rencontrés par une troupe de cavaliers de la tribu de Teké, avec laquelle ils étaient en querelle. Son père, qui était très-âgé, montait un excellent cheval, tandis que le sien marchait à peine. Le vieillard ne conservant aucun espoir de s'échapper, met pied à terre, offrant son cheval à Seïd, et lui dit : « Seïd, je suis »vieux; j'ai assez vécu; tu es jeune, et tu peux »entrenir notre famille; adieu, pense à ton sa»lut; quant à moi je reste ici. » Seïd tirant son sabre, répondit à son père que s'il ne voulait pas se sauver ils périraient ensemble, et qu'ainsi la famille se trouverait sans appui, parce que son intention était de se défendre et de combattre; il descendit aussitôt de cheval. L'approche de l'ennemi mit fin à leur discussion; tous deux ne pensèrent plus qu'à s'éloigner sur leurs

chevaux ; la nuit, qui survint, favorisa leur fuite, et le père déclara ensuite, en présence de tous ses compatriotes, que son fils le surpassait en valeur.

Je trouvai que les Turcomans de cet aoul avaient des mœurs plus douces que ceux qui habitaient la côte; ce qui vient, je suppose (1), de ce que vivant dans l'intérieur des terres ils sont moins habitués à recourir à la friponnerie et à la violence, que ceux qui vivent sur les bords de la mer, dans leurs rapports avec les marchands qui abordent chez eux. Kiat ne laissa pas échapper l'occasion de me demander des présens pour Hhékim-Ali-Bey et Anadourda, deux anciens, qui voulurent m'accompagner à Khiva, où les appelaient leurs affaires; je fis quelques cadeaux de peu de valeur à la femme de Seïd, et à celles des conducteurs qu'ils avaient loués pour moi.

Je partis de Soudji-Kabil le 21 septembre,

---

(1) Une observation qui n'est point échappée à la plupart des physiologistes, c'est que les hommes qui courent les hasards de la mer, ceux qui habitent les côtes et même ceux qui sont établis sur les bords des rivières, ont en général dans le caractère plus d'âpreté que l'habitant des plaines. *Note du traducteur.*

monté sur un énorme chameau; j'eus beaucoup de peine à me tenir assis quand il se fut relevé. Ma caravane se composait de dix-sept de ces animaux, appartenant à quatre Turcomans qui s'étaient engagés à me servir de guides; ils allaient acheter du bled à Khiva. Seïd était le plus âgé des quatre; les trois autres étaient Aboul-Hhusseïn, un de ses parens, Koultchi et Akh Néfès; nos chameaux étaient attachés les uns aux autres et formaient une longue file (1).

---

(1) Sur le premier était assise une femme kourde appelée *Fatma*, concubine du père de Seïd; il y avait douze ans qu'elle était son esclave, et désirant un sort plus heureux, elle avait prié son maître de la vendre à Khiva; ayant répondu par un refus, l'infortunée s'était approchée d'un puits en disant à Seïd que s'il ne la vendait pas, elle s'y jetterait et le priverait ainsi du moyen de la vendre pour quelques réaux; cette action désespérée l'avait engagé à consentir à sa prière, et il l'avait emmenée avec lui. On ne saurait se faire une idée de ce que cette malheureuse eut à souffrir pendant le voyage. A peine couverte d'un haillon, elle conduisait jour et nuit la caravane sans pouvoir se livrer au sommeil, et presque sans nourriture; quand nous nous arrêtions elle devait lier les jambes aux chameaux et les faire paître; enfin, elle faisait cuire pour ses maîtres du pain dans la cendre.

où de chétifs buissons croissaient avec peine. Au milieu de ce désert, l'effroi de la nature, mes pensées se reportaient sur ma patrie dont j'étais si éloignée, et dont je craignais qu'un esclavage éternel ne me tînt séparé à jamais; telle fut ma triste existence pendant seize jours.

Je portais le costume turcoman; j'avais pris le nom turc de Mourad-Bek, précaution qui me fut très-utile, quoique je fusse connu de tous ceux qui faisaient partie de la caravane; quand nous rencontrions des étrangers, j'échappais aux questions oiseuses des curieux en passant pour un Turcoman de la tribu de Djafar-Bey.

Nous avions suivi la direction de l'est. La nuit il y eut une éclipse de lune qui dura plus d'une heure, et qui inquiéta beaucoup les Turcomans; ils me demandèrent la raison de ce phénomène, en m'assurant que la lune ne s'éclipsait qu'à la mort de quelque grand souverain ou d'un ancien; ils ajoutèrent que vraisemblablement cette éclipse annonçait que j'éprouverais une mauvaise réception à Khiva. Comme il importait de les faire revenir de leur erreur, je me rappelai fort à propos ce héros de l'antiquité qui résolut la question en enveloppant son interlocuteur d'un manteau. J'en fis autant avec Seïd et lui couvrant la tête de son

tchoukha (1), je lui demandai s'il voyait le feu qui brûlait devant lui. — Non, répondit-il. — Je cherchai alors à établir une comparaison avec le mouvement des corps célestes qui s'éclipsaient les uns les autres dans des temps déterminés. Les Turcomans ne me comprenaient pas, et avaient l'air de beaucoup réfléchir; je me mis ensuite à parler hardiment de tous les astres, ils finirent par s'en rapporter à ma sagesse. — « Tu es un véritable ambassadeur, me » dirent-ils, tu es un homme rare, car non-» seulement tu sais ce qu'on fait sur terre, mais » tu n'ignores même pas ce qui se passe dans les » cieux. » Je mis le comble à leur étonnement, en leur prédisant quel serait le côté de la lune qui reparaîtrait le premier.

Nous nous remîmes en route le 22 à une heure après-minuit; la nuit était très-froide, il tomba une rosée très-abondante. Après une marche de vingt-quatre verstes, nous arrivâmes au point du jour aux puits de Suili, où se trouvaient une vingtaine de kibitki de Turcomans. — Ces puits ont jusqu'à quinze sagènes (2) de

---

(1) Grand manteau d'une espèce de feutre et pourvu de longues manches.

(2) Près de cent pieds.

profondeur ; l'eau n'en est pas bonne, il est difficile de la boire sans dégoût. — Près de cet endroit il y a un grand cimetière, dont les pierres tumulaires, qui sont assez grandes, m'ont paru calcaires ; elles offrent quelques sculptures qui ne sont pas l'ouvrage des Turcomans ; plusieurs portent des empreintes de coquilles. Les habitans disent que ce cimetière est très-ancien, et qu'on trouve des pierres semblables sur les bords de la mer. De cet endroit, je fis donner de mes nouvelles à M. Ponomarev, par le Turcoman Achir-Mohamed ; c'était la seconde fois.

Pendant la journée on avait parcouru trente-six verstes en marchant à l'est ; les monts Balkan étaient restés en vue à notre droite. Les Turcomans nous dirent qu'on y trouvait de bons pâturages et de l'eau douce ; ils y font paître des troupeaux de chevaux.

Nous nous mîmes en marche le 23, vers minuit. Une heure avant le lever du soleil, après un trajet de dix-huit verstes, nous parvînmes aux puits de Demour-djem, qui sont un peu à la droite du grand chemin ; une quarantaine de familles s'y sont établies. Il y a vis-à-vis ce camp les puits de Iassak-djem, où les caravanes ne s'arrêtent pas, parce que l'eau en est salée. Les puits de Demour-djem sont dans une

cavité dont le fond est uni; on suppose que c'est le lit d'un ancien lac.

Après avoir passé à peu près quarante-huit heures sans fermer l'œil, je descendis de chameau. Accablé de lassitude, je m'endormis d'un sommeil profond pendant qu'on abreuvait nos animaux, ce qui dura à peu près une heure. Les pensées affligeantes qui m'obsédaient pendant la journée se représentèrent alors à mon imagination; je rêvai que je disais un éternel adieu à mon frère aîné, et que je courais à une perte certaine, à une affreuse captivité. — En m'éveillant je me vis entouré de femmes et d'enfans qui se pressaient autour de moi et m'examinaient avec beaucoup d'attention. Cette transition avait été si rapide qu'il me fut difficile de la concevoir; mais la voix de Seïd, qui m'invitait à me lever plus vite, me rappela que j'étais déjà entre les mains des Turcomans, et peut-être à la veille de cette captivité qui venait de m'inquiéter dans un songe. Je n'ai jamais ajouté foi à ces sortes de pressentimens; mais dans la disposition d'esprit où j'étais, j'en fus tourmenté pendant plusieurs jours; pour me distraire, j'essayai de lire assis sur mon chameau; ce fut d'abord difficile, bientôt je m'y habituai. La lecture m'intéressait assez pour me rendre supportable l'uniformité de la nature,

où deux objets pouvaient seuls m'occuper, le lever et le coucher du soleil pendant le jour; et pendant la nuit la lune avec sa lumière mélancolique. Ces variations périodiques annonçaient à la caravane le temps du repos et celui de se remettre en marche.

Le fond de l'ancien lac n'offre pas un seul buisson; nous fîmes halte à six verstes de Demour-djem. Pendant tout ce trajet nous n'avons pas rencontré un brin d'herbe; les chameaux supportaient aussi bien la faim que la soif; ils se nourrissaient de petites branches et de tout ce qui se rencontrait dans les stèpes; en été ces animaux peuvent vivre jusqu'à vingt jours sans boire. Comme nous avions quelques journées à faire sans espoir de trouver de l'eau, les conducteurs avaient rempli leurs toulouks (1) aux puits de Demour-djem. Notre caravane s'était de nouveau augmentée.

On parcourut encore trente verstes avant le coucher du soleil; notre direction avait été à l'est un quart-nord. J'avais envoyé de Demour-djem par un Turcoman un billet à M. Pono-

---

(1) Ce sont des outres faites avec des peaux de mouton retournées.

marev, pour le prier de surveiller la famille de Hhékim-Ali-Bey, qui nourrissait des intentions hostiles à mon égard.

Pendant tout le trajet que nous venions de faire, nous avions marché sur le fond desséché d'un lac; à dix verstes de Demour-djem et sur la droite, on aperçut un camp près du puits de Ghéroïdan, dont l'eau n'est pas très-bonne. Il est aussi assez remarquable que sur cette étendue on trouve de l'eau de qualités si différentes; souvent un puits d'eau douce est tout près d'un puits d'eau salée. Il y a des puits qui ont jusqu'à quarante sagènes de profondeur (1); ils sont garnis intérieurement de charpente; les habitans ignorent par qui ils ont été creusés.

Vers minuit on continua le voyage, puis on fit halte avant le lever du soleil, après avoir parcouru vingt-huit verstes dans la direction de l'est un quart-nord.

À cinq verstes à la gauche de la route, on découvrait un grand lac que les Turcomans nomment Kouli-Deria (mer du Serviteur), ou Adji-Kouyoussi (puits Salé). Il s'étend du nord au sud sur une longueur de dix milles, et se réunit à la baie de Karabogaz. Il semble que

(1) Plus de 250 pieds.

ce lac n'est pas connu des géographes, et que la baie de Karabogaz, dans laquelle les habitans prétendent qu'il existe un gouffre, n'a pas été visitée par nos navigateurs. Quoique les Turcomans côtoient sans danger une partie de ces rivages quand ils vont à la pêche des phoques, ils n'ont jamais osé s'aventurer jusqu'au fond du Kouli-Deria, dont ils ne parlent qu'avec une crainte mystérieuse.

« Quel besoin de se hasarder sur ce lac, di» sent-ils, tous les êtres vivans le fuient; les ani» maux de la stèpe craignent de boire de son » eau, qui est mortelle et d'une amertume ex» traordinaire; les poissons même s'en éloi» gnent! » Ils prétendent que c'est dans ce lac que vont s'engouffrer les eaux de la mer Caspienne, parce qu'elles se précipitent avec une rapidité extraordinaire dans la baie de Karabogaz. On s'aperçoit sensiblement de la diminution qu'éprouve le Kouli-Deria, dont on distingue l'ancien rivage à une petite distance dans la stèpe; les rives septentrionales en sont escarpées. Suivant une tradition populaire, les oiseaux, qui volent au-dessus de ce lac, tombent aveuglés par les miasmes pestilentiels qui s'en exhalent.

A la gauche de notre halte, auprès du bord du lac, le grand chemin se divise en deux, l'un

conduit à Manghichlak; au point de partage se voit un cimetière avec des pierres tumulaires semblables à celles de Suli. S'il faut en croire les Turcomans, ce sont des monumens élevés à la mémoire des Iomouds tués sur ce lieu dans une invasion des Kirghizis-Kaïssaks.

On partit le 24 au lever du soleil; après avoir fait trente verstes, on s'arrêta près du sommet de la chaîne des monts Saré-Baba (1), qui s'étend du nord au sud. En partant, nous avions traversé de profondes cavités ou des ravins creusés par d'anciens torrens qui se jetaient dans le Kouli-Deria; cet endroit se nomme Beltchér-Ingri; la route y était très-mauvaise; elle passait sur un sol calcaire. A moitié chemin nous avions commencé à gravir les monts Saré-Baba qui étaient depuis long-temps en vue; la montée en était assez douce, mais très-longue. A la halte du soir, nous fûmes tourmentés par un vent violent qui nous enveloppait de tourbillons de sable, et par un air froid qui nous était d'autant plus sensible, que ce ne fut qu'avec les plus grandes peines que nous parvînmes à rassembler dans la stèpe de petits branchages pour faire du feu.

---

(1) *Le grand-père jaune.*

Le même jour, vers minuit, on repartit et l'on fut bientôt à la descente de ces montagnes, qui n'est pas longue; quoique assez escarpée, la route y est excellente. Sur le sommet de cette chaîne s'élève le Kyr (1), monticule où règne continuellement un vent violent, et sur laquelle on voit un monument en l'honneur du fondateur de la tribu turcomane d'Er-Saré-Baba (2). C'est une tribu nombreuse qui, après avoir habité longtemps les environs de la baie de Balkan, s'est transportée en Boukharie. Les Turcomans racontent qu'Er-Saré-Baba vivait dans un temps très-reculé, et se faisait révérer par ses vertus et ses nombreux enfans. Il avait demandé à être enterré sur la crête de ces montagnes près de la route, pour que les passans priassent pour lui; cette chaîne prit son nom. Le monument qu'on lui a élevé consiste en une perche à laquelle on a suspendu des chiffons de différentes couleurs, et autour de laquelle on a entassé des pierres, des bois de cerfs et des tessons. Ces offrandes y sont déposées par tous les Turcomans, de quelque tribu qu'ils soient, qui passent près de ce lieu, et aucun d'eux n'ose, de crainte de la pro-

(1) Lieu stérile.

(2) Homme grand-père jaune

faner, toucher à cette tombe, près de laquelle on aperçoit les restes d'un ancien cimetière.

En descendant les hauteurs, il semblait que nous changions de climat; nous sortions de la région des vents et du froid, et nous entrions dans une atmosphère douce et tranquille. Nous marchions sur un sable mobile dans lequel croissaient quelques buissons.

Enfin le 25 à trois heures du matin nous arrivâmes, après un trajet de 25 verstes dans la direction de l'est un quart-nord aux puits de Touër. A peu de distance sur la droite de la route il y a un petit camp de la tribu d'Ata, qui auparavant était près des puits. Cette tribu est faible, et pour échapper aux insultes de ses voisins, elle a recours à la protection du khan de Khiva. La tribu d'Ata ose rarement se livrer au brigandage parce qu'elle est trop disséminée; toutefois quand il se présente une occasion sûre, elle montre encore plus de rapacité que les autres. Ces Turçomans diffèrent des autres par l'habillement et surtout par les traits du visage, et aussi par leur genre de vie et leurs mœurs. Toute la tribu ne se monte pas à plus de 1000 kibitki, et tout donne lieu de croire qu'elle n'a pas la même origine que les peuplades répandues dans la contrée que nous désignons par le nom du Turkestân.

On trouve à Touër six puits de bonne eau; la terre y est si stérile que, pendant toute la marche, nous n'avions pas vu la moindre verdure, ni même un buisson desséché.

Dans le voisinage de ces puits on trouve un monument en pierre assez bien construit et élevé en l'honneur de Djafar-Bey, l'une des souches des Iomouds; il a donné son nom à la branche la plus courageuse et la plus nombreuse; elle compte jusqu'à 2000 kibitki et s'est arrogé une certaine supériorité sur les autres. Mon conducteur Seïd, qui appartenait à cette tribu, affectait des airs de hauteur avec les Turcomans qui n'en étaient pas.

De Touër deux routes conduisent à Khiva. Celle qui est la plus directe offre deux inconvéniens très-graves : l'un est le manque d'eau douce, l'autre sa proximité des camps de la tribu de Téké, qui est toujours en querelle avec ses voisins et en outre la plus adonnée au pillage; ces tribus exercent les unes envers les autres un brigandage presque continuel; assez fréquemment les Turcomans de Téké pillent les caravanes des Iomouds. Le premier des inconvéniens dont j'ai parlé n'existe pas pour celles qui voyagent en hiver, parce qu'alors elles suppléent à la disette d'eau avec de la neige.

Les Turcomans qui vont à cheval suivent cette route dans toutes les saisons.

La seconde route tourne à gauche dans la direction du nord-est; elle est de deux journées plus longues que la première, et n'offre pas davantage d'eau, mais elle est moins dangereuse; néanmoins Seïd chargea son fusil à Touër et me conseilla d'en faire autant.

On parcourut dans la journée 40 verstes toujours à l'est un quart-nord; on remarquait quelques élévations dans la stèpe à côté du lieu où nous fîmes halte. Hhékim-Ali-Bey continua de se conduire envers moi avec beaucoup de grossièreté; sans égard pour les dangers qu'on courait dans cet endroit, il ne voulut jamais nous attendre pour que nous pussions voyager de conserve; il est vrai que je ne l'en avais pas prié, et jugeant d'après ses manières, que dans le cas d'une attaque l'on devait peu comtper sur lui, j'établis mon bivouac à quelque distance du sien, et je pris chaque nuit les mesures que la prudence me dictait. Je me faisais toujours avec mon bagage une sorte de rempart, et je tenais mes armes sous la main. Une fois des gens de sa caravane vinrent me conseiller de me réunir à eux à cause des périls auxquels on était exposé. Je leur répondis qu'ils pouvaient se joindre à ma caravane s'ils avaient

peur; ils me quittèrent sans ajouter un mot. Cependant l'un des compagnons de Hhékim-Ali-Bey, qui aïmait beaucoup le thé, vint se ranger auprès de moi avec seize chameaux et un commis; il me suivit pendant toute la route dans l'espoir de recevoir de riches présens; ce que je ne jugeai pas à propos de réaliser. Je parvins à le brouiller ainsi que ses conducteurs avec Hhékim-Ali-Bey; j'agissais ainsi pour avoir à Khiva des espions qui me missent au courant de ses intentions ou des rapports qu'il pourrait faire au khan sur mon compte, soit pour se donner du relief, soit pour nuire à Seïd. Ayant remarqué que je prenais des notes en route, il fut le premier à en faire courir le bruit à Khiva.

Le pays que nous parcourûmes le 25 était un peu montueux; après une marche de 23 verstes nous arrivâmes le 26 avant le jour au puits de Dirin (1), qui est situé dans une profonde vallée et construit en pierre; quoique l'eau en fût puante et salée, nous fûmes obligés d'y remplir nos outres, parce que nous allions entrer dans une stèpe absolument aride.

On peut regarder Dirin comme la frontière des Turcomans qui habitent les bords de la

---

(1) *Dirin*, profond.

mer; à une verste et demie à gauche de ce puits est le dernier camp des Iomouds de la tribu de Baga, composé de cinquante familles. Ensuite on traverse une stèpe de 5 à 6 journées d'étendue pour arriver aux puits de Bech-Dichik, que l'on peut regarder comme l'ancienne frontière de l'état de Khiva. Ce trajet est la partie de la route la plus pénible depuis Balkan jusqu'à Khiva. — La vallée de Dirin a des bords escarpés, et présente la trace d'une rivière qui coulait autrefois du nord au sud; c'est l'ancien lit de l'Amou-Deria(1), maintenant desséché. Il ne manque que de l'eau et de la verdure pour vivifier ces lieux dont la situation est très-belle; mais la nature y est morte; il semble qu'elle se refuse à parer une région habitée par des hommes qui se rapprochent des bêtes fauves.

Hhékim-Ali-Bey s'étant rencontré là avec ma caravane me fit pour la première fois un bon accueil. « Ma sincérité, me dit-il, n'est pas sur » ma langue comme celle des gens qui vous en- » tourent, mais elle est dans mon cœur. » Je me détournai sans lui rien répondre.

Plusieurs personnes manifestèrent l'envie de me précéder à Khiva pour annoncer mon arrivée

(1) C'est l'Oxus des anciens.

au khan; mais connaissant leur perfidie, je refusai leurs offres.

Le 26 on marcha toute la journée, et le 27, avant le lever du soleil, on s'arrêta après un trajet de 51 verstes, faites en deux fois, dans les directions du nord-est, de l'est et de l'est-un-quart-nord. Nous rencontrâmes une petite caravane qui venait de Khiva; je remis un billet pour M. Ponomarev, au Turcoman Mahomet-Nias qui en faisait partie; je lui annonçais mon heureux voyage, et le priais de se saisir du fils de Hhékim-Ali-Bey s'il m'arrivait quelque chose de fâcheux.

On ne fit halte le 27, que le soir après un trajet de 31 verstes. Nous avions à dix verstes sur la droite, les puits de Kazagli, dont l'eau est tellement saumâtre, qu'on ne peut la boire.

Le 28 et le 29, on parcourut 128 verstes à l'est un quart-nord. Le matin le froid était assez sensible. L'eau des puits de Bech-Dichik (cinq ouvertures), où l'on s'arrêta, est excellente.

Je me consolais de l'ennui que me causait la triste uniformité de la route, par la pensée que j'avais fait les deux tiers de ce pénible voyage, et que j'étais entré sur le territoire de Khiva; mais je me réjouissais surtout, de ce qu'on avait choisi cet endroit pour y passer la nuit. Depuis dix jours que nous marchions, toujours cahoté sur

mon chameau marchant, je ne dormais presque pas. Les Turcomans trouvaient le moyen de s'étendre sur leur monture, et d'y faire un somme, je ne pouvais y parvenir; si de loin en loin je réussissais à y sommeiller, c'était en courant plus d'une fois le risque de rouler à terre. Je pus enfin, à cette halte, goûter des douceurs auxquelles j'étais devenu étranger depuis l'instant de mon départ; je dormis bien, et j'eus le loisir de changer mes habits qui étaient remplis de sable et de poussière; j'avais à ma disposition une eau limpide et excellente pour me rafraîchir, faire du thé et cuire des alimens, ce qui ne m'était pas arrivé de tout le voyage; qu'on compare cette position avec celle d'un homme harassé de fatigue, qui ne peut se reposer, et qui n'a pour se nourrir que du biscuit noir, trempé dans une eau saumâtre. Le repos dont je jouis ranima mes forces.

Toute la route que nous avions parcourue était couverte d'un sable mouvant; devant nous la vue se prolongeait au loin sur une côte escarpée, presque perpendiculaire à l'horizon, et coupée de grandes déchirures; mes compagnons de voyage m'assurèrent que c'était le rivage d'une ancienne mer, dont j'aurai occasion de parler. A dix verstes des puits, on avait rencontré le lit d'une grande rivière desséchée, ayant une

largeur de 100 sagènes (1), sur à peu près 15 (2) de profondeur. Les bords en sont très-escarpés, et, ainsi que le fond, tapissés de broussailles; sa direction est du nord-est au sud-ouest; l'escarpement et l'éboulement des bords empêchent de la traverser; il fallut prendre à gauche, et suivre la rive de cet ancien fleuve entre des monticules de sable amoncelé par le vent, qui représentaient assez bien l'ondoiement des flots de la mer; leur hauteur était de 2 sagênes (3). Après avoir parcouru de cette manière environ trois verstes, j'écrivis à M. Ponomarev une lettre, que j'envoyai par une caravane que nous rencontrâmes à la halte des puits de Saré Kamych (4), dans le lit de l'ancien fleuve. Nous avions prolongé la rive pendant sept verstes; ayant enfin trouvé un endroit praticable pour y descendre, nous nous arrêtâmes aux puits de Bech-Dichik, près d'une grande caravane. Je voyais de-là le rivage de cette ancienne mer desséchée; il était à une distance de deux verstes,

---

(1) 650 pieds.

(2) A peu près 100 pieds.

(3) 13 pieds.

(4) *Saré Kamych*, roseau jaune.

et s'étendait parallèlement au lit de l'ancien fleuve.

Comme en se desséchant, au milieu de cette stèpe, il a conservé sa forme, j'eus occasion d'en retrouver plusieurs fois les sinuosités, qui imitaient parfaitement celles d'une rivière; je crus pouvoir en conclure, que c'était l'ancien lit de l'Amou-Déria, que l'empereur Pierre-le-Grand fit chercher avec tant de soin. Mes conducteurs ne contribuèrent pas peu à me confirmer dans ma supposition; en me disant que c'était effectivement un lit de fleuve desséché, nommé Ous-Boï; la rivière qui y coulait jadis, était l'Amin-Dérï; il se jetait alors dans la baie de Balkan; ayant changé son cours depuis un temps immémorial, il sortait maintenant de la Khivie, du côté de Deïmour-Kazyk (pieu de fer), c'est-à-dire au nord, ou vers l'étoile Polaire (1).

A mon retour de Khiva, Kiat m'apprit que quoique l'embouchure de cette rivière fût obstruée par le sable, on pouvait encore la distinguer,

(1) On se propose de donner sous peu une description détaillée de cette rivière remarquable, qui est l'Oxus des anciens, et à laquelle les Arabes ont donné le nom de *Djihhoun*.

et que sur le rivage de la mer, on avait bâti un isba ou maisonnette, en poutres posées horizontalement à la manière russe. Les habitans les plus âgés n'ont aucune donnée sur la construction de ce bâtiment; il inspire une sorte de vénération et de crainte superstitieuse, qui contribuent à sa conservation. Il n'est pas étonnant que cette cabane ait subsisté si long-temps dans un climat si sec. Si elle a été bâtie par des Russes, elle ne peut l'avoir été avant le temps où Pierre-le-Grand envoya une expédition à la recherche du sable d'or; les habitans actuels des bords du Balkan n'ont aucune tradition à ce sujet, vraisemblablement parce que d'autres tribus turcomanes y demeuraient dans le temps où l'on éleva cette cabane.

Dans les endroits qui n'ont pas été envahis par le sable, le lit de l'Amou-Déria offre un sol absolument différent de celui de la stèpe: on y voit en quelques endroits de la verdure et même des arbres, et l'on y trouve de l'eau très-bonne; aux puits de Saré-Kamych elle dépasse les bords et forme un ruisseau qui serpente dans le fond de la rivière desséchée; tout auprès se trouve un autre puits dont l'eau est salée. A l'endroit que nous avions choisi pour camper, il y avait six puits excellens. De là jusqu'aux véritables

frontières de l'état de Khiva, on rencontre sur la route une quantité passable de broussailles; du reste, à l'exception de six à sept haltes, nous ne nous étions jamais trouvés, sous ce rapport, dans une disette complète.

A notre arrivée, je fus très-étonné de voir Hhékim-Ali-Bey et son frère venir à ma rencontre, détacher mes chameaux, et décharger les ballots. Hhékim s'approchant de moi, me fit des excuses de s'être tenu à l'écart pendant tout le voyage; il protesta qu'il n'avait rien tant à cœur que d'effacer ce que sa conduite pouvait avoir d'offensant, et de me rendre tous les services qui seraient en son pouvoir; il me pria même de le considérer comme le plus dévoué de mes serviteurs. Tout en recevant ses assurances avec indulgence, et en lui offrant du thé, je ne m'en fiai pas davantage à lui, et pendant toute la nuit, je me tins plus que jamais sur mes gardes. Le motif d'un changement si brusque pouvait s'expliquer par la réflexion, que s'il avait réellement formé des projets hostiles, voyant qu'il n'était pas en son pouvoir de les exécuter, et que j'étais au moment d'arriver à Khiva sans avoir éprouvé d'obstacle, il avait jugé qu'il lui serait plus avantageux de feindre de l'attachement pour moi, parce qu'il paraissait vraisemblable que le khan me ferait une

bonne réception, et que je serais alors en position de rendre à Hhékim quelques services. Un fait vient à l'appui de cette supposition, je sus que des caravanes que nous rencontrâmes lui avaient appris que le bruit de la prochaine arrivée d'un envoyé russe s'était répandu à Khiva, et qu'on y disait que le khan Mohamed-Rahim, m'attendait avec une grande impatience, pour recevoir quatre ballots de ducats, qu'on supposait que l'Akh-Padichah ou Tsar blanc lui envoyait. La nouvelle de ma prochaine arrivée avait été portée dans cette ville, par des Turcomans du Gurghen et de l'Atrek, qui lorsque nous étions dans leur voisinage, avaient appris que je m'étais informé de la route de Khiva, et s'étaient doutés de mon projet, que d'ailleurs je n'avais pas tenu caché.

Le 30, à la pointe du jour, on partit pour ne s'arrêter qu'au coucher du soleil, après un trajet de 25 verstes. Cette marche fut assez agréable. Ayant passé sur l'autre bord de l'ancien lit de l'Amin-Déria, nous le suivîmes à peu de distance, pendant trois verstes, laissant à notre gauche le grand rivage escarpé, que les Turcomans regardent comme celui d'une mer. Ses traces se perdent dans le lointain : il offrait partout une grande uniformité; sa hauteur pourrait être

de 20 (1) sagènes. La partie de la stèpe située au-dessus était aussi unie que celle qui est au-dessous, et sur laquelle nous marchions. Nous nous amusâmes beaucoup d'un écho qui répétait à diverses reprises plusieurs syllabes. La route tourna à droite, et nous aperçûmes sur le rivage cinq ouvertures régulièrement taillées, qui paraissaient être les portes ou les entrées d'une habitation. Une apparition aussi étrange, au milieu d'un peuple ignorant, devait nécessairement avoir donné lieu à quelques fables. En effet, mes conducteurs me racontèrent que ces cinq grottes, nommées *Bech-Dichik* ou cinq ouvertures, avaient donné leur nom aux puits près desquels nous avions passé la nuit; toute leur tribu savait que ces cinq ouvertures conduisaient à un vaste palais, où, depuis l'antiquité la plus reculée, demeurait un Tsar avec sa nombreuse famille, de grands trésors et des filles d'une grande beauté; quelques curieux ayant eu la hardiesse de s'engager dans ces souterrains y avaint été arrêtés par un pouvoir invisible, et y étaient morts. Pour ne pas détruire le charme dans lequel ce conte tenait l'imagination de mes Turcomans, je ne leur demandai pas comment

---

(1) 130 pieds.

ils étaient informés de tous ces détails, puisqu'aucun des téméraires n'était revenu. Lorsque le narrateur eut terminé son récit, chacun se mit à raisonner à sa manière: « Cela n'est pas » possible, s'écria l'un. Tu n'y crois pas, ré» pondit un autre: mais qui est-ce qui se mo» que de nous en route pendant que nous jasons » en passant le long de la montagne? » — Cette preuve parut si convaincante à l'incrédule, qu'il garda le silence (1).

Malgré la dissemblance de leurs récits, je ne voulus pas passer devant ce lieu enchanté sans aller visiter le vieux Tsar, sans juger de la beauté de ses filles, ou enfin sans entrer dans une caverne qui avait peut-être servi de repaire à

(1) Cette remarquable simplicité de caractère n'empêche pas les Turcomans d'avoir de l'esprit et la répartie prompte; cependant ceux qui savent la mettre à profit en tirent de grands avantages. Parmi ceux qui en profitèrent le plus, nous citerons Sulthan Khan, dont nous avons déjà parlé; connaissant les propriétés médicales de quelques plantes, il passa bientôt pour sorcier parmi ses compatriotes, et au moyen de la confiance qu'il sut leur inspirer, il parvint à réconcilier trois tribus qui étaient en guerre, et à se mettre à leur tête pour marcher contre la Perse.

une troupe de bandits. Je m'acheminai donc avec un de mes Turcomans vers ces anciennes habitations; elles sont à un peu plus de la moitié de la hauteur de la rive; immédiatement au-dessous de ces ouvertures on trouve une saillie qui forme une espèce d'esplanade longue d'une centaines de sagènes; la terre très-légère s'éboulait sous nos pieds; j'y gravis toutefois pour passer par une fente étroite entre la rive et une roche qui s'était détachée. Au-dessus de ma tête était suspendue une pierre d'une grosseur énorme qui semblait n'attendre qu'une légère commotion pour m'écraser de tout son poids; il fallait se glisser par un intervalle étroit que laissait cette pierre, pour parvenir à la saillie, d'où il paraissait facile d'arriver aux cavernes.

Mon Turcoman marchait devant; il pénétra avec difficulté dans le passage étroit, mais parvenu plus loin il lui fut impossible de continuer parce que la saillie était interrompue sur une longueur de deux sagènes; si nous avions pu franchir cette distance, nous serions aisément entrés dans les cavernes qui n'en étaient éloignées que de quelques pas. J'aurais pu surmonter cette difficulté à l'aide de cordes, mais la caravane était déjà à une grande distance, et je fus obligé, bien malgré moi, de me hâter de la rejoindre. Il est présumable que la véritable

entrée de cet antre avait été à l'endroit où j'étais, et qu'on l'avait fermée à dessein, en y roulant le bloc de rocher qui la couvrait presqu'entièrement.

Je ne sais que conclure sur cette longue rive escarpée que les Turcomans disaient avoir formé une côte maritime; les probabilités physiques sont en faveur de cette assertion; si ce n'est pas le rivage d'une mer desséchée, on peut au moins raisonnablement supposer que c'était les bords d'un vaste lac dont l'œil ne peut saisir l'étendue, en ne le voyant que d'un point (1).

A quelque distance de Bech-Dichik, après avoir passé sur l'autre rive de l'Amin-Déria, on traversa plusieurs canaux; quoiqu'ils fussent à sec, on y voyait encore évidemment des traces

---

(1) D'après le système adopté par Buffon, Pallas et d'autres géologues, ces rives peuvent avoir appartenu anciennement à la mer Caspienne, lorsqu'elle était unie au lac Aral; la nature saline de la stèpe et de ses eaux ajoutent à la vraisemblance de cette hypothèse. Ce système se trouve d'accord avec celui de *Strabon* et Ératostène, qui rapportaient que, dans des temps reculés, le *Pont-Euxin*, la mer Caspienne, le lac Aral et les Palus Méotides ne formaient qu'une seule mer. *Note du traducteur.*

de l'eau. Nous avions marché à l'est un quart-nord.

Dans la nuit du 30 septembre au 1ᵉʳ octobre, nous fîmes 33 verstes, en nous dirigeant au sud-est, et laissant à notre droite le rivage opposé de la prétendue mer. On y voyait les ruines d'un château nommé Outin-Kala. Ces canaux et ces ruines ne semblent-ils pas prouver que ces régions étaient habitées et que le lit desséché d'Ous-Boï recevait autrefois les eaux vivifiantes de l'Amin-Déria ou Oxus?

Le premier octobre nous fîmes 34 verstes en allant au sud-est, et traversant à plusieurs reprises des canaux taris au milieu de broussailes. Dans la nuit on parcourut 31 verstes, jusqu'au lever du soleil; près de l'endroit où l'on s'arrêta, il y avait des broussailles d'une qualité malfaisante; mes conducteurs les redoutaient beaucoup pour nos chameaux.

Avant le lever du soleil, nous avions rencontré une nombreuse caravane de Turcomans de la race de Tchovdour de la tribu d'Igdyr; elle était composée de 200 hommes et de 1000 chameaux. En marchant ils faisaient beaucoup de bruit, chantaient, riaient et criaient; joyeux d'être sortis de la Khivie et d'y avoir fait un achat avantageux en bled, ils allaient à Manghichlak. Hhékim-Ali-Bey avait pris les devants

avec sa caravane; j'étais resté avec six Turcomans. Nous trouvant avec cette caravane dans un passage resserré entre des broussailles, nous fûmes obligés de nous arrêter jusqu'à ce qu'elle eût défilé. Les Igdyrs demandèrent à nos gens de quelle tribu ils étaient; ils reconnurent au bonnet de Pétrovitch qu'il n'était pas Turcoman.

Ils nous considérèrent avec curiosité, et s'enquirent à nos Turcomans quels gens nous étions; « ce sont des prisonniers russes, répondirent-ils; cette année un de leurs bâtimens a échoué sur nos côtes, et nous en avons pris trois que nous allons vendre à Khiva. — Conduisez, conduisez ces maudits infidèles, répliquèrent les Igdyrs avec un rire féroce, nous venons nous-mêmes d'en vendre trois à un bon prix à Khiva.

Nous fîmes 33 verstes le 3, en nous dirigeant au sud-est. Plusieurs caravanes qui apportaient du bled de Khiva, nous apprirent que le khan venait de frapper les Turcomans d'un impôt d'un demi tilla (8 francs) par chameau qui arriverait; les Turcomans ne voulant pas se soumettre à ce tribut et demandant qu'il fût révoqué, le khan avait ordonné de retenir les caravanes qui étaient arrivées, en promettant d'al-

ler à la forteresse d'Akh-Saraï (1), pour y recevoir leurs anciens, écouter leurs demandes et accepter leurs présens; ils ajoutaient que malgré cette annonce, plusieurs caravanes s'étaient enfuies, et que probablement nous rencontrerions à Akh-Saraï le khan, qui devait avoir déjà quitté Khiva. Ces nouvelles me firent plaisir parce qu'elles m'indiquaient la fin prochaine de ma mission. Je préparai même le discours que je prononcerais à ma première entrevue avec le khan; je le donnai à traduire à Pétrovitch et lui ordonnai de l'apprendre par cœur: combien je me trompais grossièrement!

Depuis la halte de la veille nous trouvions des routes qui se croisaient en tous sens et qui conduisaient à différens villages ou camps de la Khivie; toute la caravane de Hhékim-Ali-Bey s'était dispersée pour acheter du bled; nous étions restés seuls sur la route; on apercevait les feux de gens qui allaient à la stèpe sur leurs arbas (2) pour y chercher du bois et brûler du charbon; cet endroit est exposé à de fréquens brigandages; cependant personne ne fit mine de s'approcher de nous. J'étais con-

(1) Chateau blanc.

(2) Charrette à deux roues et attelée d'un cheval.

tent d'apercevoir des ornières; j'éprouvais quelque consolation en me revoyant dans un pays habité, et en concevant l'espoir de retrouver des êtres humains; ainsi j'étais loin de m'attendre au mauvais traitement que j'essuyai.

Après une marche de 39 verstes dans la direction de l'est-sud-est, à travers un pays assez garni de buissons, nous arrivâmes le 3 octobre à un canal qui était à sec depuis quatre jours.

Ce canal est dérivé du nouveau lit de l'Amin-Déria qui descend d'une montagne située au nord de l'Inde, traverse la Boukharie, et après avoir arrosé le côté oriental de la ville de Khiva, va se jeter dans le lac Aral. Une infinité de ces canaux traversent le pays de Khiva, qui dans quelques endroits a jusqu'à 150 verstes de diamètre.

Sur le bord du premier de ces canaux, où nous nous arrêtâmes pour faire boire les chameaux, il y avait des kibitki habitées par des Turcomans de tribus différentes. Ils se sont établis dans les environs des villes de la Khivie pour y cultiver la terre; aussitôt que la récolte est achevée, ils vont faire des incursions de brigandage en Perse et vendent ensuite à Khiva les prisonniers qu'ils ont enlevés.

Dans le pays de Khiva les villages sont placés

auprès des canaux, entre lesquels s'étendent des stèpes sablonneuses. La terre qui offre une apparence d'abondance est labourée en partie par des Turcomans et en partie par des esclaves. La fertilité en est inconcevable. On y sème du sarrasin, du froment, du koundjout, qui est une plante dont on extrait de l'huile, et du djogan, plante qui donne des graines rondes un peu plus petites que des pois, d'une couleur blanche, et renfermées dans de gros épis à l'instar de ceux du maïs. Le djogan est employé pour la nourriture des chevaux: les Turcomans en mangent assez souvent (1).

On trouve également dans le pays de Khiva des fruits de différentes espèces; entr'autres des arbouzes (melons d'eau) et des melons d'un goût excellent, qui ont jusqu'à trois quarts d'archine de long.

On y élève beaucoup de bétail; les animaux domestiques, sont : le chameau, les bœufs et les moutons; quelques-uns de ceux-ci deviennent très-gros.

Les chevaux de Khiva sont de bonne qualité; les meilleurs y sont amenés du Gurghen et de l'Atrek; ils supportent la fatigue d'une manière

---

(1) *Koundjout*, Sesame. — *Djogan*, Sorgo.

inconcevable. Les Khiviens et les Turcomans qui vont en Perse pour piller font ordinairement 120 verstes par jour dans des stèpes sans eau, et marchent ainsi huit jours de suite; leurs chevaux en passent quelquefois quatre sans boire; on leur donne pour toute nourriture cinq à six poignées de djogan.

Le 3 on découvrait dans le lointain un épais brouillard qui couvrait tout l'horizon. J'attendais en vain l'apparition du soleil; quand j'arrivai au canal dont j'ai parlé, je m'aperçus que ce que j'avais pris pour un brouillard était un tourbillon de sable qui dura sans interruption pendant toute la journée. Je fus forcé de le traverser; on fit halte à dix verstes au-delà du canal. J'avais les oreilles, les yeux, le nez, la bouche et les cheveux remplis de sable; tout mon visage était gercé par la violence de ce tourbillon.

Nos chameaux se détournèrent du vent; le sable qu'il élevait était si épais, que l'on ne pouvait distinguer les objets à une petite distance. Deux heures avant le coucher du soleil, Seïd fit arrêter la caravane, et alla chercher un abri dans des kibitki qu'il aperçut. Il revint une heure après, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il put nous retrouver. Il nous conduisit à ces kibitki où demeuraient des Turcomans de la

tribu de Koudjouk-Tatar, des Iomouds de la race de Kyryk; Atan-Niaz-Merghen, leur ancien, s'y trouvait.

De tous les Turcomans que j'ai connus, cet ancien est celui que j'aime le mieux. Après s'être établi dans le pays de Khiva, il était entré au service du khan en qualité de partisan (1); il allait toute les semaines faire son salut à ce prince; il était, depuis très-peu de temps, de retour, quand j'arrivai chez lui. Son camp était placé près du canal de Dach-Goous (2). Il m'accueillit avec une bienveillance qui annonçait un homme désintéressé et honnête, ce qui est excessivement rare chez les Turcomans, et prit toutes les peines imaginables pour me procurer du repos; il tua pour moi son meilleur mouton, me donna à laver, fit cuire mes alimens, et chassa tous les curieux qui s'étaient rassemblés pour me voir.

---

(1) Cette expression européenne de *partisan* ne rend pas le mot russe dans toute sa justesse. *Naesdnik* suppose un homme qui, sur terre, se distingue par toutes les qualités qui font briller un pirate sur mer. Le mot à mot est *faiseur d'invasion*.

Note du traducteur.

(2) *Dach-goous*, bassin de pierre.

Il me dit que la nouvelle de mon arrivée était déjà parvenue au khan, et il me conseilla de ne point envoyer un messager à Khiva, mais d'aller directement dans cette ville, et de me rendre selon leur usage au palais du khan en m'y annonçant comme son hôte et comme ambassadeur; il ajouta qu'en me conduisant ainsi, je serais, sans aucun doute, très-bien reçu. Je ne pus me persuader qu'une arrivée aussi brusque pût plaire au khan, et remerciant mon hôte pour un conseil qu'il me donnait dans la sincérité de son cœur, je résolus de m'y prendre d'une manière différente. Il me présenta ses quatre fils qui étaient de fort beaux hommes : ils firent parade de leurs chevaux et de longs fusils qu'ils avaient reçus du khan. Atan-Niaz-Merghen se disposait à envoyer sous peu de temps son second fils à Astrabad, à la tête de trente hommes qui s'étaient réunis pour aller piller.

Mon respectable hôte m'accompagna le 4 jusqu'à 12 verstes de chez lui; la seule indication de route, dans la stèpe que nous devions traverser, était de passer entre les canaux de Dach-Goous et ceux d'Akh-Saraï; cette étendue est parsemée de monticules; le tourbillon n'ayant pas encore cessé, le sable qu'il enlevait nous incommoda encore plus que la veille,

et notre hôte lui-même s'égara. Je vis là, pour la première fois comment le vent transporte une monticule de sable d'un endroit à un autre; s'il se trouve au milieu de la stèpe la moindre broussaille, le sable s'y fixe, s'y amasse et forme en peu de temps un tertre. La force du vent commençant à diminuer, je découvris des deux côtés des ruines de forts et d'édifices; tout l'espace que j'avais parcouru était parsemé de débris de briques et de tessons. Enfin, après avoir fait 24 verstes vers le sud-est, nous aperçûmes le soir le canal d'Akh-Saraï qui était entouré d'une quantité de kibitki, de champs bien labourés, et même de quelques arbres. Nous voulions profiter du reste de la journée pour parvenir jusqu'à un village où demeuraient des parens de Seïd; il fallut y renoncer, et nous fûmes forcés de nous arrêter dans un pauvre hameau turcoman. On commençait déjà à découvrir çà et là quelques constructions. Les Turcomans demeurent dans des kibitki, et tiennent leurs bestiaux dans des étables entourées de haies formées de branches et de terre. Les habitans de ce lieu étaient d'une tribu des confins de la Boukharie, ils ne connaissaient pas les tribus des bords de la mer. Ils m'environnèrent et me fatiguèrent de questions; je crus avoir trouvé un excellent moyen de m'en

débarrasser, en les effrayant par le nom de Mohamed-Rahim-khan, dont je me disais l'hôte. Sans s'en embarrasser, ils me refusèrent un asile, en disant qu'ils ne connaissaient pas Mohamed-Rahim-khan; j'élevai alors la voix; ils s'éloignèrent aussitôt, et se formant en cercle à quelque distance ils se mirent à parler entr'eux. Quand j'eus fait mes dispositions pour établir mon bivouac au milieu de leurs kibitki, l'un d'eux s'approcha de moi, et m'offrit son habitation en me disant qu'il l'avait déjà fait nettoyer; je profitai de cette invitation et étant entré dans cette misérable cabane, je me mis à agir en maître, et à chasser une foule de curieux qui s'étant assis insolemment autour de moi, m'ennuyaient de leurs questions. Mon vieil hôte, qui avait une physionomie chinoise, ne savait pas lui-même à quels gens il avait affaire, et semblait s'estimer fort heureux que je lui offrisse du thé au lieu de le mettre à la porte avec ses filles. Le grand nombre de curieux qui s'étaient assemblés pour me voir, fut cause que j'ordonnai à mes Turcomans de faire bonne garde pendant toute la nuit.

Le 5, après avoir fait dix verstes le long d'un canal dans la direction de l'est-sud-est, nous arrivâmes à deux villages que nous aperçûmes

de fort loin, et où demeuraient les parens de Seïd.

Plus nous avancions en suivant le canal, et plus nous découvrions des terres cultivées. Les campagnes couvertes de riches moissons me frappaient par leur contraste avec celles que j'avais traversées la veille.

Je n'avais jamais vu, même au cœur de l'Allemagne, de champs cultivés avec autant de soin que ceux de Khiva. Toutes les maisons étaient entourées de canaux que traversaient de petits ponts. Je me promenais dans de belles prairies, au milieu d'arbres fruitiers. Une quantité d'oiseaux animaient de leurs chants ces jolis vergers. Les kibitki et les maisons en terre glaise éparses dans ce lieu enchanteur, présentaient le coup d'œil le plus agréable; je me réjouissais d'être arrivé dans une contrée si délicieuse. Je demandai avec humeur à mes conducteurs pourquoi ils ne s'adonnaient pas également à la culture, ou pourquoi ils ne venaient pas se fixer sur le territoire de Khiva, puisque la terre de leur pays n'était pas fertile.

« Ambassadeur, me répondirent-ils; nous sommes les maîtres, ce sont nos ouvriers; ils craignent leur chef; nous, nous ne craignons que Dieu. »

Les villages du pays de Khiva, situés auprès

[illegible] du commun [illegible]

[illegible] de sa personne.

qu'il sait lire, et qu'à tous les puits où l'on s'est arrêté il en a noté la profondeur; il a aussi marqué la distance d'une halte à l'autre. Ces propos parvinrent aux oreilles du khan, ainsi que nous le verrons bientôt, et donnèrent lieu à l'arrêt de mort qui fut prononcé contre moi, parce qu'on me regarda comme un espion.

L'ancien Berdi-khan, Turcoman qui arriva de Khiva, vint me voir. En 1812, étant au service des Persans, il avait été blessé et fait prisonnier par les Russes. Après avoir servi pendant deux ans chez le général Lissanévitch, il était retourné dans sa patrie, et s'était réfugié à Khiva.

Après avoir reçu de lui quelques renseignemens sur le khan, je voulus ce jour même aller à Khiva, d'où je n'étais éloigné que de quarante verstes; Seïd ne voulut absolument pas céder à mes instances. Je me fâchai, je grondai; il consentit à envoyer chercher des chevaux, mais il faut croire qu'il donna en même temps à son messager l'ordre de n'en rien faire. Je présume qu'il voulut me retenir pour m'obliger en quelque sorte à faire des présens à ses parens, ou pour rendre service aux anciens qui avaient amené des caravanes, et qui espéraient, en se mettant à ma suite, pouvoir faire entrer leurs chameaux dans Khiva sans payer le droit. Ils

des canaux, sont en grande partie habités par des colonies de Turcomans. D'un commerce beaucoup plus agréable que ceux qui vivent sur le bord de la mer, ils sont aussi mieux vêtus. En allant à la maison du parent de Seïd, je rencontrai une noce; la mariée était parée et montée sur un grand chameau, couvert d'un riche caparaçon brodé en soie.

Je fus très-bien accueilli par le parent de Seïd qui me donna une petite chambre assez sale et obscure; tandis que je m'habillais, plusieurs anciens s'assemblèrent pour me féliciter; je fis entrer les principaux, et après avoir causé avec eux, je sortis pour voir les autres; tous cherchèrent à m'accueillir de leur mieux. J'expédiai un de ces Turcomans à Khiva, pour y porter la nouvelle de mon arrivée, au khan, qui n'avait pas encore quitté cette ville, et j'envoyai l'autre annoncer la même chose à l'un des officiers du khan, Ouzbek d'origine (1), qui commandait à Akh-Seraï, forteresse du voisinage.

Ce ne fut pas sans un vif déplaisir, que j'entendis les discours des Turcomans, sur mon compte; l'ambassadeur russe, disaient-ils, ne doit pas être un homme du commun, puis-

(1) *Ouzbek* signifie *maître de sa personne*.

qu'il sait lire, et qu'à tous les puits où l'on s'est arrêté il en a noté la profondeur ; il a aussi marqué la distance d'une halte à l'autre. Ces propos parvinrent aux oreilles du khan, ainsi que nous le verrons bientôt, et donnèrent lieu à l'arrêt de mort qui fut prononcé contre moi, parce qu'on me regarda comme un espion.

L'ancien Berdi-khan, Turcoman qui arriva de Khiva, vint me voir. En 1812, étant au service des Persans, il avait été blessé et fait prisonnier par les Russes. Après avoir servi pendant deux ans chez le général Lissanévitch, il était retourné dans sa patrie, et s'était réfugié à Khiva.

Après avoir reçu de lui quelques renseignemens sur le khan, je voulus ce jour même aller à Khiva, d'où je n'étais éloigné que de quarante verstes ; Seïd ne voulut absolument pas céder à mes instances. Je me fâchai, je grondai ; il consentit à envoyer chercher des chevaux, mais il faut croire qu'il donna en même temps à son messager l'ordre de n'en rien faire. Je présume qu'il voulut me retenir pour m'obliger en quelque sorte à faire des présens à ses parens, ou pour rendre service aux anciens qui avaient amené des caravanes, et qui espéraient, en se mettant à ma suite, pouvoir faire entrer leurs chameaux dans Khiva sans payer le droit. Ils

des canaux, sont en grande partie habités par des colonies de Turcomans. D'un commerce beaucoup plus agréable que ceux qui vivent sur le bord de la mer, ils sont aussi mieux vêtus. En allant à la maison du parent de Seïd, je rencontrai une noce; la mariée était parée et montée sur un grand chameau, couvert d'un riche caparaçon brodé en soie.

Je fus très-bien accueilli par le parent de Seïd qui me donna une petite chambre assez sale et obscure; tandis que je m'habillais, plusieurs anciens s'assemblèrent pour me féliciter; je fis entrer les principaux, et après avoir causé avec eux, je sortis pour voir les autres; tous cherchèrent à m'accueillir de leur mieux. J'expédiai un de ces Turcomans à Khiva, pour y porter la nouvelle de mon arrivée, au khan, qui n'avait pas encore quitté cette ville, et j'envoyai l'autre annoncer la même chose à l'un des officiers du khan, Ouzbek d'origine (1), qui commandait à Akh-Seraï, forteresse du voisinage.

Ce ne fut pas sans un vif déplaisir, que j'entendis les discours des Turcomans, sur mon compte; l'ambassadeur russe, disaient-ils, ne doit pas être un homme du commun, puis-

---

(1) *Ouzbek* signifie *maître de sa personne.*

qu'il sait lire, et qu'à tous les puits où l'on s'est arrêté il en a noté la profondeur ; il a aussi marqué la distance d'une halte à l'autre. Ces propos parvinrent aux oreilles du khan, ainsi que nous le verrons bientôt, et donnèrent lieu à l'arrêt de mort qui fut prononcé contre moi, parce qu'on me regarda comme un espion.

L'ancien Berdi-khan, Turcoman qui arriva de Khiva, vint me voir. En 1812, étant au service des Persans, il avait été blessé et fait prisonnier par les Russes. Après avoir servi pendant deux ans chez le général Lissanévitch, il était retourné dans sa patrie, et s'était réfugié à Khiva.

Après avoir reçu de lui quelques renseignemens sur le khan, je voulus ce jour même aller à Khiva, d'où je n'étais éloigné que de quarante verstes ; Seïd ne voulut absolument pas céder à mes instances. Je me fâchai, je grondai ; il consentit à envoyer chercher des chevaux, mais il faut croire qu'il donna en même temps à son messager l'ordre de n'en rien faire. Je présume qu'il voulut me retenir pour m'obliger en quelque sorte à faire des présens à ses parens, ou pour rendre service aux anciens qui avaient amené des caravanes, et qui espéraient, en se mettant à ma suite, pouvoir faire entrer leurs chameaux dans Khiva sans payer le droit. Ils

des canaux, sont en grande partie habités par des colonies de Turcomans. D'un commerce beaucoup plus agréable que ceux qui vivent sur le bord de la mer, ils sont aussi mieux vêtus. En allant à la maison du parent de Seïd, je rencontrai une noce; la mariée était parée et montée sur un grand chameau, couvert d'un riche caparaçon brodé en soie.

Je fus très-bien accueilli par le parent de Seïd qui me donna une petite chambre assez sale et obscure; tandis que je m'habillais, plusieurs anciens s'assemblèrent pour me féliciter; je fis entrer les principaux, et après avoir causé avec eux, je sortis pour voir les autres; tous cherchèrent à m'accueillir de leur mieux. J'expédiai un de ces Turcomans à Khiva, pour y porter la nouvelle de mon arrivée, au khan, qui n'avait pas encore quitté cette ville, et j'envoyai l'autre annoncer la même chose à l'un des officiers du khan, Ouzbek d'origine (1), qui commandait à Akh-Seraï, forteresse du voisinage.

Ce ne fut pas sans un vif déplaisir, que j'entendis les discours des Turcomans, sur mon compte; l'ambassadeur russe, disaient-ils, ne doit pas être un homme du commun, puis-

---

(1) *Ouzbek* signifie *maître de sa personne.*

qu'il sait lire, et qu'à tous les puits où l'on s'est arrêté il en a noté la profondeur ; il a aussi marqué la distance d'une halte à l'autre. Ces propos parvinrent aux oreilles du khan, ainsi que nous le verrons bientôt, et donnèrent lieu à l'arrêt de mort qui fut prononcé contre moi, parce qu'on me regarda comme un espion.

L'ancien Berdi-khan, Turcoman qui arriva de Khiva, vint me voir. En 1812, étant au service des Persans, il avait été blessé et fait prisonnier par les Russes. Après avoir servi pendant deux ans chez le général Lissanévitch, il était retourné dans sa patrie, et s'était réfugié à Khiva.

Après avoir reçu de lui quelques renseignemens sur le khan, je voulus ce jour même aller à Khiva, d'où je n'étais éloigné que de quarante verstes ; Seïd ne voulut absolument pas céder à mes instances. Je me fâchai, je grondai ; il consentit à envoyer chercher des chevaux, mais il faut croire qu'il donna en même temps à son messager l'ordre de n'en rien faire. Je présume qu'il voulut me retenir pour m'obliger en quelque sorte à faire des présens à ses parens, ou pour rendre service aux anciens qui avaient amené des caravanes, et qui espéraient, en se mettant à ma suite, pouvoir faire entrer leurs chameaux dans Khiva sans payer le droit. Ils

des canaux, sont en grande partie habités par des colonies de Turcomans. D'un commerce beaucoup plus agréable que ceux qui vivent sur le bord de la mer, ils sont aussi mieux vêtus. En allant à la maison du parent de Seïd, je rencontrai une noce; la mariée était parée et montée sur un grand chameau, couvert d'un riche caparaçon brodé en soie.

Je fus très-bien accueilli par le parent de Seïd qui me donna une petite chambre assez sale et obscure; tandis que je m'habillais, plusieurs anciens s'assemblèrent pour me féliciter; je fis entrer les principaux, et après avoir causé avec eux, je sortis pour voir les autres; tous cherchèrent à m'accueillir de leur mieux. J'expédiai un de ces Turcomans à Khiva, pour y porter la nouvelle de mon arrivée, au khan, qui n'avait pas encore quitté cette ville, et j'envoyai l'autre annoncer la même chose à l'un des officiers du khan, Ouzbek d'origine (1), qui commandait à Akh-Seraï, forteresse du voisinage.

Ce ne fut pas sans un vif déplaisir, que j'entendis les discours des Turcomans, sur mon compte; l'ambassadeur russe, disaient-ils, ne doit pas être un homme du commun, puis-

(1) *Ouzbek* signifie *maître de sa personne.*

qu'il sait lire, et qu'à tous les puits où l'on s'est arrêté il en a noté la profondeur; il a aussi marqué la distance d'une halte à l'autre. Ces propos parvinrent aux oreilles du khan, ainsi que nous le verrons bientôt, et donnèrent lieu à l'arrêt de mort qui fut prononcé contre moi, parce qu'on me regarda comme un espion.

L'ancien Berdi-khan, Turcoman qui arriva de Khiva, vint me voir. En 1812, étant au service des Persans, il avait été blessé et fait prisonnier par les Russes. Après avoir servi pendant deux ans chez le général Lissanévitch, il était retourné dans sa patrie, et s'était réfugié à Khiva.

Après avoir reçu de lui quelques renseignemens sur le khan, je voulus ce jour même aller à Khiva, d'où je n'étais éloigné que de quarante verstes; Seïd ne voulut absolument pas céder à mes instances. Je me fâchai, je grondai; il consentit à envoyer chercher des chevaux, mais il faut croire qu'il donna en même temps à son messager l'ordre de n'en rien faire. Je présume qu'il voulut me retenir pour m'obliger en quelque sorte à faire des présens à ses parens, ou pour rendre service aux anciens qui avaient amené des caravanes, et qui espéraient, en se mettant à ma suite, pouvoir faire entrer leurs chameaux dans Khiva sans payer le droit. Ils

des canaux, sont en grande partie habités par des colonies de Turcomans. D'un commerce beaucoup plus agréable que ceux qui vivent sur le bord de la mer, ils sont aussi mieux vêtus. En allant à la maison du parent de Seïd, je rencontrai une noce; la mariée était parée et montée sur un grand chameau, couvert d'un riche caparaçon brodé en soie.

Je fus très-bien accueilli par le parent de Seïd qui me donna une petite chambre assez sale et obscure; tandis que je m'habillais, plusieurs anciens s'assemblèrent pour me féliciter; je fis entrer les principaux, et après avoir causé avec eux, je sortis pour voir les autres; tous cherchèrent à m'accueillir de leur mieux. J'expédiai un de ces Turcomans à Khiva, pour y porter la nouvelle de mon arrivée, au khan, qui n'avait pas encore quitté cette ville, et j'envoyai l'autre annoncer la même chose à l'un des officiers du khan, Ouzbek d'origine (1), qui commandait à Akh-Seraï, forteresse du voisinage.

Ce ne fut pas sans un vif déplaisir, que j'entendis les discours des Turcomans, sur mon compte; l'ambassadeur russe, disaient-ils, ne doit pas être un homme du commun, puis-

(1) *Ouzbek* signifie *maître de sa personne.*

qu'il sait lire, et qu'à tous les puits où l'on s'est arrêté il en a noté la profondeur ; il a aussi marqué la distance d'une halte à l'autre. Ces propos parvinrent aux oreilles du khan, ainsi que nous le verrons bientôt, et donnèrent lieu à l'arrêt de mort qui fut prononcé contre moi, parce qu'on me regarda comme un espion.

L'ancien Berdi-khan, Turcoman qui arriva de Khiva, vint me voir. En 1812, étant au service des Persans, il avait été blessé et fait prisonnier par les Russes. Après avoir servi pendant deux ans chez le général Lissanévitch, il était retourné dans sa patrie, et s'était réfugié à Khiva.

Après avoir reçu de lui quelques renseignemens sur le khan, je voulus ce jour même aller à Khiva, d'où je n'étais éloigné que de quarante verstes; Seïd ne voulut absolument pas céder à mes instances. Je me fâchai, je grondai; il consentit à envoyer chercher des chevaux, mais il faut croire qu'il donna en même temps à son messager l'ordre de n'en rien faire. Je présume qu'il voulut me retenir pour m'obliger en quelque sorte à faire des présens à ses parens, ou pour rendre service aux anciens qui avaient amené des caravanes, et qui espéraient, en se mettant à ma suite, pouvoir faire entrer leurs chameaux dans Khiva sans payer le droit. Ils

cherchèrent à me le faire entendre, mais je feignis de ne pas les comprendre.

Le manque de chevaux m'obligeant de m'arrêter pendant toute la journée dans ce lieu, j'allai me promener, escorté d'une foule de curieux qui ne cessaient de m'entourer. Un Turcoman, très-bien vêtu, qui servait dans les troupes du khan, tout en causant avec moi, se mit à examiner les boutons de ma redingote; et pour s'assurer s'ils étaient d'argent, il commença, sans autre préambule, à les tourner en tous sens; désirant me débarrasser de lui, je lui demandai en plaisantant si l'argent de Khivie était de la même couleur que le nôtre? Tous ceux qui m'entendirent se mirent à rire. Ce Turcoman s'éloigna, et portant la main à la garde de son épée, il me répondit: « Monsieur l'ambassadeur, nous autres Turcomans sommes des gens grossiers; » on nous pardonne des choses de cette nature; » mais on nous estime en faveur de notre courage et du tranchant de nos épées, qui sont » toujours au service du khan. » — « Elles seront » également au service de notre Tsar blanc, » répliquai-je, « du moment où je serai parvenu à » établir la paix et l'union entre les deux gouvernemens. » Ces paroles l'apaisèrent.

Je me couchai assez tard, et déjà je sommeillais, quand on vint m'annoncer brusquement

l'arrivée d'un officier de Mohamed-Rahim-khan. Je vis entrer Abdoulla, jeune homme de bonne mine, accompagné d'un personnage plus âgé. Ils s'assirent auprès de mon lit; le jeune homme s'informa, au nom du khan, du sujet de ma venue, et des intentions de mon gouvernement; je lui répondis que je le dirais au khan lui-même, ou à tout autre personne qu'il me désignerait; qu'au reste, j'étais porteur de papiers dont je ne connaissais pas le contenu. Je montrai à Abdoulla une lettre cachetée, et je lui recommandai de faire connaître ma réponse au khan. « Il est étonnant, continua-t-il, qu'il soit arrivé de la part du Tsar blanc, des ambassadeurs de deux côtés différens; nous avons à Khiva quatre de ces envoyés, et à ce qu'il paraît vous êtes également député par ce Tsar. » Je m'efforçai de le persuader que ce ne pouvaient être des ambassadeurs, et que ce devaient être des déserteurs qui avaient usurpé ce titre; qu'il fallait les arrêter, et que, si c'étaient des imposteurs, je les ferais garotter et envoyer en Russie. (J'appris ensuite que c'étaient quatre Nogaïs qui avaient apporté une lettre au khan.) « Êtes-vous dans l'habitude de prendre du thé? me demanda Abdoulla; vous feriez bien, dans ce cas, d'en faire faire pour moi. — Nous en prenons dans le jour, lui répondis-je, et comme

je ne me porte pas bien et que je suis fatigué du voyage, vous m'obligeriez infiniment en me laissant en repos; adieu. » Il sortit, et je sus ensuite que cet Abdoulla était le fils d'un officier de premier rang, qui avait été au service du khan; que Mohamed ne l'avait chargé d'aucune commission pour moi, et qu'il n'avait été amené que par sa curiosité.

Le même jour, j'appris que deux Russes ayant eu vent de l'arrivée d'une corvette sur la côte de la Turcomanie, s'étaient échappés la veille de mon arrivée à Akh-Saraï, pour tâcher de gagner les bords de la mer, qu'ils avaient abandonné femme et enfans, et qu'ils avaient été repris quelque temps après. Les Khiviens ont beaucoup de prisonniers russes que leur vendent les Kirghis, qui les prennent sur la ligne d'Orenbourg : ils ont également des esclaves persans et kourdes, que les Turcomans leur procurent en grand nombre. Le traitement qu'ils font éprouver à ces malheureux est des plus durs; au moindre soupçon de fuite ils les punissent d'une façon cruelle, et s'ils se trouvent à cet égard en contravention pour la seconde fois, ils les clouent par l'oreille à leur porte, et les laissent dans cette affreuse situation pendant trois jours; ceux qui ne succombent pas à ce genre de

punition, continuent de végéter dans un affreux esclavage.

Le 6 au matin, on m'amena des chevaux de louage; mais comme un instant avant leur arrivée j'avais été invité à déjeuner chez l'un des anciens, je perdis deux heures, circonstance qui peut-être fit prendre à mes affaires une tout autre tournure; car je serais arrivé le même jour à Khiva, et le khan étonné de ma subite arrivée m'aurait probablement bien accueilli et bientôt congédié; d'un autre côté, peut-être que le peuple m'eût mis en pièces avant mon entrée dans la ville, par ordre du khan, auquel on aurait aussitôt porté la nouvelle que les Russes étaient arrivés à Khiva pour venger la mort de Békevitch. Des bruits de cette nature se répandent à Khiva avec la plus grande facilité, et le khan qui est habitué à ne voir que le territoire de son petit état et les stèpes qui l'entourent, n'eût pas été difficile à persuader.

J'avais à peine fait huit verstes, quand je vis accourir à bride abattue un cavalier qui venait me prier, au nom du khan, de m'arrêter, et d'attendre l'arrivée de deux officiers qui m'avaient été expédiés la nuit précédente de Khiva. Bientôt après ils arrivèrent accompagnés de quatre hommes à cheval. Le plus âgé, qui pouvait avoir une soixantaine d'années, était un

homme de petite taille, ayant une longue barbe grise, et une figure de singe; il bégayait un peu, et parlait vite; chacune de ses paroles trahissait la méchanceté de son caractère, et son avidité pour l'argent. Son nom était At-Tchapar-Alla-Verdi (1). Le surnom d'At-Tchapar lui a été donné, parce que le khan l'emploie habituellement à porter ses ordres. Son compagnon était un homme fortement constitué et très-gros, avec une petite barbe; il avait un air noble et ouvert, que ses discours ne démentaient pas, et auquel toute sa conduite répondit. Il se nommait Eoh-Nezer, et pouvait avoir trente ans; son rang était celui d'Ious-Bachi, ou centenier. A Khiva, on donne ce titre non à des commandans de cent hommes, mais à des officiers que le khan charge, en temps de guerre, du commandement de corps de troupes dont le nombre de soldats diffère.

At-Tchapar, comme je l'appris ensuite, était d'Astrabad, et d'origine persane; il avait été emmené en esclavage dans sa jeunesse, avait embrassé la loi de Suily, et s'était marié; son fils, Khodjach-Mehhrèm (2), ayant rendu dans un

(1) At, signifie en turc, *cheval;* Tchapar, *galopant;* Alla-Verdy, *Dieu-donné.*

(1) Mehhrèm signifie *confident.*

combat de grands services au khan, était devenu son favori, et avait bientôt obtenu l'intendance des douanes; il sut ensuite mériter la confiance entière du khan, et travailla à la fortune de son père et de ses frères. Le khan donna beaucoup de terres et de canaux à Khodjach-Mehhrèm, qui, ayant augmenté ses propriétés par des acquisitions très-considérables, était devenu l'un des trois personnages les plus riches et les plus distingués du pays de Khiva.

Comme il entretenait des relations commerciales avec Astrakhan, il avait prié le khan de lui permettre de me loger chez lui, jusqu'à ce que mon sort eût été décidé. C'était vraisemblablement pour recevoir des présens, si mes affaires allaient bien, ou pour faire au khan le plaisir de m'étrangler, dans le cas où ce service eût été agréable à son maître.

Ce fut donc par ce motif qu'At-Tchapar-Alla-Verdi m'intima l'ordre du khan de le suivre à sa terre d'Il-Gheldi (1), où tout était préparé pour ma réception. Nous fîmes 18 verstes dans la direction de l'est un quart-nord, à travers un pays magnifique et bien peuplé, à l'exception d'une seule plage sablonneuse située entre deux canaux. Le temps qui était serein me permit

(1) *Il-Gheldi* veut dire l'année est arrivée.

de voir de très-loin un fortin, dont une extrémité touchait à un petit jardin; c'était le fort d'Il-Gheldi, formant un carré flanqué de quatre tours; les murs, bâtis en argile et en pierres, avaient une élévation de trois sagènes et demie, sur vingt-cinq de longueur. Il appartenait à Khodjach-Mehhrèm. A Khiva, la plupart des gens aisés ont des forts de ce genre, mais sans embrâsures. Dans l'intérieur, ils contruisent un petit réservoir, quelques maisons, des chambres, des magasins et des moulins, et y ménagent un emplacement pour les bestiaux. La coutume de fortifier les habitations, tient sans doute aux troubles qui surviennent à la mort de leur prince; et qui occasionent ordinairement une guerre civile. Même en temps de paix, les Turcomans pillent souvent les Khiviens. Ces fortins contiennent des vivres; chaque famille peut, en tout temps, y soutenir l'attaque d'une petite troupe de Turcomans. Il y avait à Il-Gheldi une soixantaine d'habitans, dont une partie occupait les logemens, et l'autre des kibitki placées dans la cour; ils y avaient leurs femmes. Dans le mur opposé à la porte, s'élevait une tour avec une petite porte conduisant dans le jardin, qui contenait un petit réservoir boueux, quelques arbres, et des vignes de bonne qualité. Ce jardin était entouré d'un mur d'une

sagène et demie de haut, auquel étaient adossées, en dehors, la maison d'un mollah et une mosquée.

En arrivant à Il-Gheldi, je vis venir à ma rencontre le frère de Khodjach-Mehhrèm; il était adjoint à la douane; c'était un jeune homme d'un extérieur agréable; il avait la figure spirituelle ; son caractère était doux et aimable.

At-Tchapar, qui appartenait à une tribu persane, se distinguait par une longue barbe, que l'on ne voit pas souvent aux Khiviens, et par une avidité extrordinaire pour l'argent.

Les premiers jours, mes hôtes me traitèrent avec un soin remarquable. Seïd-Nezer me saluant de la part du khan et de son frère aîné, apporta une bouilloire, du thé et du sucre; ils me firent cuire du pilau, me présentèrent plusieurs espèces de fruits, et me logèrent dans une chambre particulière. Comme le temps était chaud, cette chambre, quoiqu'obscure, me parut supportable à cause de sa fraîcheur et de sa propreté.

Je me promenais de temps en temps dans une petite cour, et moins souvent dans le jardin. Il y avait à toutes les issues des sentinelles : je les pris d'abord pour une garde-d'honneur : je ne fus pas long-temps à m'apercevoir que j'é-

tais prisonnier. Les quatre Turcomans qui m'accompagnaient reçurent la permission d'aller voir leurs parens.

On m'avait donné l'assurance que le khan me ferait appeler le lendemain de mon arrivée; mais nous étions déjà au 7 d'octobre, et personne encore ne s'était fait voir. Iakoub, troisième fils d'At-Tchapar, qui vint ce jour-là de Khiva, me dit que le khan m'enverrait indubitablement chercher le lendemain.

Le 8, je reçus la visite d'un certain Iakoub-Bey, qui parlait un peu le russe. Il avait autrefois fait le commerce à Astrakhan; après y avoir dissipé sa fortune, il était retourné à Khiva, et avait obtenu à la douane un emploi qui lui avait servi à rétablir ses affaires. Iakoub-Bey venait de la part du khan pour savoir qui j'étais, quels desseins m'amenaient, quelles étaient mes instructions, et de plus il me demanda mes papiers pour qu'il pût les remettre au khan. Je les lui refusai avec humeur, en lui disant d'une voix élevée, que je n'avais été envoyé que vers le khan, et que, s'il ne voulait pas me voir, il n'avait qu'à me renvoyer; au reste, ajoutai-je, tu peux dire au khan que j'ai à lui remettre des présens, et deux lettres, dont l'une est du Sardâr des terres renfermées entre la mer Caspienne et la mer Noire, et l'autre du major Ponoma-

rev, qui gouverne l'un des khanats soumis à notre Sardâr. Iakoub-Bey se leva avec colère, et sortit.

Ce Iakoub-Bey était venu avec un autre Iakoub, juif d'origine, qui depuis long-temps avait embrassé la foi mahométane. Des affaires de commerce lui avaient fait faire des voyages à Orenbourg et à Astrakhan; il y avait appris un peu de russe. Il me parla des routes de commerce de Khiva en Russie et à Kachemire. Son frère avait été plusieurs fois dans cette ville.

L'un de mes Turcomans qui était allé à Kazavat, bazar du voisinage (1), y avait entendu dire que le khan avait quitté Khiva, et qu'il me donnerait audience dans un fort, peu éloigné d'Il-Gheldi. Je communiquai cette nouvelle à mes gardiens, At-Tchapar et Ious-Bachi, qui m'assurèrent qu'elle était fausse; j'appris néanmoins dans la même soirée, que quand Iakoub-Bey était venu me voir, le khan n'était déjà plus à Khiva, et qu'il en était parti pour aller chasser dans une stèpe à une distance de douze journées. Cependant on se conduisait chaque jour avec plus de grossièreté à mon égard, et de jour en jour on diminuait ma nourriture; on cessa

(1) Il y a plusieurs de ces bazars dans l'état de Khiva.

de me donner du thé et de me fournir du bois pour cuire mes alimens; on alla même jusqu'à ne pas me permettre de faire acheter des provisions, mais on se relâcha ensuite sur ce point, parce que At-Tchapar qui se chargeait de cette commission, détournait une partie de l'argent à son profit; on redoubla aussi de surveillance, et l'on m'interdit la faculté de m'absenter momentanément de ma chambre, sans être accompagné de deux gardes; on plaça des sentinelles à ma porte, en leur donnant la consigne de ne laisser entrer personne; pendant la nuit un homme se couchait en travers du seuil de la porte, de façon qu'il était impossible d'y passer sans le réveiller.

Mes Turcomans apprirent également, par des gens qui allaient au bazar, qu'après mon arrivée le khan avait assemblé un conseil composé des personnages les plus distingués de ses états, entre autres du gouverneur, de son frère aîné Koulti-Mourad-Inakh, commandant de la ville d'Ourghendj, et du kasi ou chef du sacerdoce; que la discussion avait été fort longue et qu'on en ignorait le résultat. Quelques jours après je sus par les Turcomans parens de mes conducteurs, dont l'un était au service du khan, que Mohamed-Rahim ayant été informé que j'avais pris des notes en route, m'avait traité d'espion

et avait dit au conseil : « Les Turcomans qui
» l'ont amené n'auraient pas dû le laisser entrer
» dans mes États, ils auraient dû le tuer et
» m'apporter ses présens. Puisqu'il est arrivé,
» il n'y a rien à faire : je désire connaître l'a-
» vis du kazi. — C'est un mécréant, répondit
» celui-ci ; il faut le conduire dans les champs
» et l'enterrer vivant. — Je te supposais plus
» d'esprit qu'à moi-même, reprit le khan, mais
» je vois que tu en manques totalement. Si je le
» tue, son maître, le Tsar blanc, viendra l'année
» prochaine enlever les femmes de mon harem ;
» il vaut mieux que je le reçoive, et que je le
» renvoie ; en attendant, qu'il reste en prison
» jusqu'à ce que je sache de lui quelle affaire
» l'amène ici. Quant à toi, va-t-en. »

Dans ce conseil, les uns supposèrent que j'étais venu pour le rachat des prisonniers russes ; les autres, que je voulais obtenir une satisfaction, parce que dix ans auparavant deux de nos vaisseaux avaient été brûlés dans la baye de Balkan, par des Turcomans de la tribu d'Ata, qui, après avoir été expulsée des côtes par les Iomouds, s'est soumise à Mohamed-Rahim. Quelques-uns pensèrent même que le but de ma mission était d'exiger une compensation, ou de demander vengeance pour le meurtre du prince Békevitch, qui avait été tué en

1717. Ils dirent aussi que notre flotte avait abordé aux côtes des Turcomans; qu'on y avait jeté les fondemens d'un grand fort qui était déjà à moitié construit, et que connaissant la route, je reviendrais l'année suivante à Khiva à la tête d'une armée. Parmi les membres du conseil, il y en eut qui présumèrent également que notre commandant en chef étant en guerre avec les Persans, il voulait engager le khan de Khiva à lui prêter son secours. Ils allaient même jusqu'à dire que les Russes s'étaient déjà emparé du fort d'Akh-Kala (1), près d'Astrabad; du reste, si leurs opinions différaient sur le motif de mon voyage, presque tous opinèrent qu'il fallait ou m'envoyer au supplice ou me faire mourir secrètement, ou enfin me retenir dans l'esclavage. Le khan lui-même était très-alarmé de mon arrivée; mais la crainte que lui inspirait notre gouvernement, l'empêcha de me condamner publiquement à mort, quelque envie qu'il en eût. Ce fut par ce motif que dans le tumulte de ses idées il prit le parti de me faire garder en prison, jusqu'à ce qu'il eût pris des informations ultérieures, et qu'il eût imaginé un meilleur moyen de venir à bout de ses

(1) Fort blanc.

desseins. On m'envoya sous main des gens qui devaient tâcher de me sonder sur les intentions de mon gouvernement; j'eus soin de n'en rien laisser transpirer. Je devais naturellement m'inquiéter de ce que l'on me racontait des déliébrations du conseil, et des desseins secrets du khan: je ne voulus pas d'abord y ajouter foi; mais différentes circonstances, et d'autres rapports qui vinrent à l'appui des premiers, ne me permirent bientôt plus d'en douter. Je ne savais que résoudre; j'étais menacé d'une captivité affreuse et inévitable, ou d'une mort infâme et horrible; je pensai à la fuite, et dans le cas où j'eusse été rattrapé, je songeai qu'il vaudrait mieux mourir au milieu de la stèpe, les armes à la main et libre, que de subir le supplice. D'un autre côté j'étais arrêté par la pensée que je ne m'acquitterais pas de mon devoir, tandis que je le pouvais encore, quelques faibles et incertaines que fussent d'ailleurs les espérances que j'avais à cet égard. Je me résignai donc à rester. Comme on m'avait laissé mes armes, je les préparai à tout hasard, bien déterminé à vendre chèrement ma vie, si l'on m'attaquait à l'improviste.

J'avais pour ma consolation la traduction de l'Illiade par Pope. Tous les matins j'allais au jardin, j'y faisais la lecture, et je parvenais quel-

quefois à oublier une partie de mes tourmens.

Dans la soirée du 12, Koutchi, l'un de mes Turcomans m'apporta quelques œufs et des fruits secs, en me disant qu'ils lui avaient été remis pour moi par un Russe, qui s'était approché de la porte du fort, et qui me faisait prier de venir lui parler. Je ne le pus, et je le renvoyai. . . . .

Il se passa encore trois jours sans que j'apprisse rien de plus sur mon sort : un redoublement de sévérité dans la surveillance, et de grossièreté dans la conduite de mes gardiens, m'enlevèrent toute espèce de doute sur les projets du khan. En réfléchissant sur ma malheureuse situation, en pensant que si l'on ne m'envoyait pas au supplice, on me réduirait certainement en captivité, l'idée de l'esclavage me paraissait une illusion agréable, comparativement au dur emprisonnement dans lequel on me tenait : mon imagination se flattait de l'idée que dans l'esclavage j'aurais quelque possibilité de communiquer avec mes compatriotes; je projettais alors de faire révolter tous les prisonniers russes et persans, et d'essayer de les délivrer de leurs chaînes. Quelquefois aussi mon âme était oppressée par les pensées les plus sinistres : j'avais perdu tout espoir de revoir jamais ma patrie ; j'avais déjà, mentalement, fait

mes adieux à tous mes amis : pendant toute la nuit l'inquiétude m'empêchant de fermer les yeux, je ne connaissais plus le sommeil; j'étais accablé de tristesse, et mes vœux auraient quelquefois voulu hâter le moment où une troupe armée se précipiterait dans ma chambre, et terminerait ma déplorable existence. Ce n'était qu'avec le retour de la lumière que je pouvais sommeiller et trouver l'oubli de mes maux; mais un fâcheux réveil me rendait bientôt à mes souffrances. Je voyais des indices précurseurs de l'approche de l'hiver. Les matinées étaient plus fraîches, les feuilles se flétrissaient, et les arbres m'avertissaient, en se dépouillant, que dans le cas même où mes affaires se termineraient heureusement, il me faudrait, selon toutes les probabilités, renoncer au doux espoir de revoir ma patrie. J'avais, en effet, tout lieu de craindre que les gelées ne forçassent la corvette à repartir, et à m'abandonner aux arrêts du destin au milieu d'un peuple féroce. Toute espérance que la raison humaine aurait pu concevoir s'évanouissait; il ne me restait que la confiance dans la bonté du Créateur; seul il pouvait me retirer des bords de l'abîme qui s'ouvrait sous mes pas. Ma captivité dura quarante-huit jours : je ne parlerai pas des maux physiques que j'eus à supporter; je ne les sentais

que quand le calme rentrait dans mon âme. Outre le chagrin et les inquiétudes que me causaient l'attente de mon sort et la crainte de ne plus revoir ma patrie, je souffrais encore de la douloureuse situation des prisonniers russes, que je ne pouvais secourir.

Le 16 octobre, je reçus à Il-Gheldi la visite d'un enfant de dix ans, fils de Kodjach-Mehhrèm, que le khan aimait beaucoup et avec lequel il se plaisait à jouer aux échecs; son père me faisait dire qu'il viendrait bientôt me voir. J'avais déjà été tant de fois trompé, que je ne voulus pas croire ce messager. Les frères de Khodjach-Mehhrèm, et beaucoup d'autres officiers, m'avaient ennuyé par leurs visites fréquentes. Je n'avais cependant jamais supposé que parmi tous ceux qui m'entouraient, je ne trouverais personne que je pusse déterminer à m'apporter de loin en loin des nouvelles certaines de Khiva. Les ayant assemblés tous chez moi et leur ayant offert ce que j'étais en état de donner, je tâchai de découvrir quel était celui que je pourrais déterminer à me servir; personne n'osa me parler, dans l'appréhension d'être dénoncé par l'un des témoins de notre entretien. Je pensai alors à un pauvre Boukhare, Bey-Mohamed, qui avait quitté sa patrie depuis dix-sept ans, pour aller à la Mecque; il était resté dans ce fort, où

il gagnait sa vie en fabricant des ceintures. Je lui fis cadeau d'une paire de ciseaux ; il vint me voir secrètement, et me communiqua tous les renseignemens qui purent parvenir à sa connaissance ; quoiqu'ils ne fussent pas importans, il me rendit cependant un grand service en m'informant d'un différend qui était survenu à mon sujet entre Ious-Bachi et At-Tchapar. Ious-Bachi, homme bon et probe, mais très-discret, était mon véritable geolier. On lui avait ordonné de me surveiller avec la plus grande sévérité ; l'ayant invité un jour à venir chez moi, il avait été saisi de crainte et avait cherché à éviter toute entrevue particulière. At-Tchapar, attentif à toutes ses démarches, ne lui laissait pas faire un pas chez moi sans accourir immédiatement, dans la crainte que je ne fisse quelque cadeau à Ious-Bachi. Quand je me fus aperçu de cette jalouse avidité, je le priai de venir chez moi, et quoique je lui eusse déjà donné du drap, j'y ajoutai de la toile, en lui recommandant de n'en parler à personne, surtout à Ious-Bachi. Le vieux coquin cacha la toile sous le pan de son habit, prit la fuite comme un voleur, cacha son butin, et alla s'asseoir auprès de Ious-Bachi comme si rien n'était arrivé.

Je profitai de la première occasion pour raconter ce fait à Ious-Bachi, qui en rit de tout

son cœur. Je dois ajouter qu'il méprisait At-Tchapar et toute sa famille.

A mon arrivée, Ious-Bachi et At-Tchapar avaient reçu de moi, chacun une pièce de drap, qu'ils avaient donné à garder au commis d'At-Tchapar; on avait coupé un morceau d'une archine et demie, de la pièce de Ious-Bachi. Le voleur était At-Tchapar; ils s'étaient disputés; pour ajouter aux griefs, je me plaignis à Ious-Bachi du dénûment où l'on me laissait, et de la grossièreté d'At-Tchapar. Il se prit alors ouvertement de querelle avec lui, et dès-lors At-Tchapar cessa de le suivre quand il venait me voir. J'envoyais tous les jours Pétrovitch travailler sous main à échauffer leur dispute, afin de faire jaillir la vérité de leur mécontentement mutuel. Alors seulement, je fus assez avancé dans la confiance d'Ious-Bachi pour pouvoir le prendre à part et le conduire au jardin, où j'eus la consolation d'apprendre de lui que, quoiqu'on n'eût pas fixé un jour pour ma réception, il s'attendait d'heure en heure à me voir appeler; que vraisemblablement le khan à son retour, ne me laisserait plus sans réponse, et qu'il n'irait plus à la chasse, parce qu'on se disait dans le public, que le khan avait peur de l'ambassadeur russe, et que ne sachant que lui répondre, il s'était réfugié dans la stèpe.

Souvent pendant ces entretiens je lui demandai des renseignemens sur le khan de Khiva, sur ses relations avec les états voisins, et en général sur l'organisation intérieure de ce pays; il me donna sur tous ces objets beaucoup de détails. Ious-Bachi sentait tout le poids du gouvernement khivien; il me sembla qu'il n'aimait pas le khan, quoiqu'il ne se permît jamais de le blâmer. Il me dit que tous ceux dont le khan était entouré, le craignaient tellement qu'ils n'avaient jamais osé ouvrir la bouche en ma faveur; mais il me fit en même temps espérer que mes affaires prendraient une bonne tournure. Ious-Bachi était parent du second visir Kouch-Beghi (1); quelques années auparavant, étant persécuté par le khan, il échappa au supplice, en se réfugiant en Boukharie, d'où, après un séjour de deux ans, il revint à Khiva, en cédant aux assurances que Mohamed lui donna pour lui garantir sa sûreté.

Du moment où j'eus gagné sa confiance je fus plus tranquille; quand je ne pouvais le voir, je

(1) *Maître des oiseaux:* titre du grand veneur, qui n'en remplissait pas les fonctions.

lui envoyais Pétrovitch qui, d'après l'intérêt qu'Ious-Bachi prenait à moi, pouvait toujours lire sur sa figure s'il avait reçu de Khiva des nouvelles favorables. Quand je le vis ensuite à Tiflis, où le khan l'envoya en qualité d'ambassadeur, il m'apprit que les bruits qui avaient couru à Khiva sur la tenue d'un conseil et sur ma condamnation à mort, étaient fondés.

Mes Turcomans voyant la mauvaise situation de mes affaires, devinrent moins respectueux; ils cherchaient à m'éviter dans la crainte qu'on ne leur fît partager mon sort. Quand ils allaient au bazar, le peuple les entourait et leur demandait quel était le jour fixé pour le supplice de l'ambassadeur; on les questionna même un jour pour savoir si l'ambassadeur n'avait pas été étranglé la nuit précédente. Les anciens leur donnaient le conseil de s'enfuir, tant à cause du danger qu'ils pouvaient courir en restant avec moi, que parce que le khan était très-irrité que jusqu'alors ils n'eussent pas payé le tribut qui avait été imposé sur les caravanes. Seïd devint insolent; le trait suivant fera voir à quel point il poussa l'impertinence.

Menant sa captive sur les marchés et dans les villages, il fut long-temps sans pouvoir la ven-

dre pour le prix qu'il en demandait. La malheureuse Fatime habitait la même chambre que les Turcomans; et quand ils sortaient elle était exposée aux insultes des Khiviens; je fus plus d'une fois obligé d'envoyer Pétrovitch pour chasser cette canaille. Un jour ils la tourmentèrent tellement, qu'elle s'échappa en jurant qu'elle se tuerait si elle n'était pas bientôt vendue. Quand Seïd, rentra je lui déclarai que sa conduite me déplaisait fort, qu'il devait en changer, m'écouter, et ne pas oublier de vendre sa femme, dont la présence nous couvrait de honte.

Après m'avoir écouté il se leva et me répondit : « Adieu, Mourad-Bey; je t'ai servi jusqu'à ce jour, mais si tu veux te conduire de cette façon avec moi, je t'abandonnerai; Fatime est mon esclave, et je la vendrai quand et à qui il me plaira. » Il me répéta son adieu et s'en alla.

Je le rappelai; il avait l'air de s'attendre à des excuses de ma part; mais je lui dis : « Seïd, pars; tu vois ma malheureuse situation; il est possible que tu partages mon sort; retourne vers les tiens, et dis à Kiat-Aga, qui t'a chargé de m'accompagner, que tu m'as abandonné; mais apprends aussi, que tant que j'aurai ces armes, je ne crains ni toi ni personne; on ne me verra jamais sans ces armes; adieu, ne reviens plus.» Cette réponse l'attéra; il s'assit, réfléchit, versa

des larmes, me pria de lui pardonner, et me jura que jamais il ne m'abandonnerait et partagerait mon sort; je fis ma paix avec lui; le lendemain Fatime fut vendue.

Il me fallut souvent rappeler à Seïd sa promesse, car plusieurs fois il semblait l'oublier: n'importe, son caractère avait un côté estimable.

On m'avait retranché presque toute ma nourriture, l'on m'avait même défendu d'acheter des vivres; je fus forcé d'user de ruse pour m'en procurer. Je donnai de l'argent au commis d'At-Tchapar, pour qu'il m'apportât du pain et un mouton, comme si c'était un présent qu'on me faisait; At-Tchapar vint tout doucement dans ma chambre, où le mouton était suspendu, et en vola un grand morceau; je m'en aperçus et j'en ris beaucoup avec Ious-Bachi, qui ne cessait de m'engager à la patience, en m'assurant que mes affaires tourneraient à bien.

At-Tchapar avait sept prisonniers russes, l'un demeurait à Il-Gheldi, trois à Khiva et trois dans d'autres endroits. Celui qui était à Il-Gheldi s'appelait David: il avait été fait prisonnier à l'âge de 14 ans près de Troitska, redoute de la ligne d'Orenbourg; il avait été ensuite vendu à Khiva; son esclavage durait depuis seize ans, il avait eu plusieurs maîtres; et quoiqu'il eut depuis long-temps adopté les mœurs et les coutumes

des Khiviens, il n'avait jamais voulu renoncer à sa religion. On avait voulu nous cacher sa présence; ayant par hasard rencontré Pétrovitch, il le chargea de me prier de tâcher de l'emmener avec moi. Je cherchai un moyen de le voir, mais je ne pus y parvenir que très-rarement. Je l'invitai à s'informer auprès des Russes, qui arrivaient de Khiva avec des charriots, de ce qui s'y passait et de ce qu'on disait sur mon compte; il pouvait le savoir, puisqu'il connaissait quatre Russes mariés que le khan aimait beaucoup et qu'il gardait toujours auprès de sa personne. Ses rapports, ainsi que ceux de seize Persans, esclaves à Il-Gheldi, qui cherchaient à me rendre des services, me confirmèrent la vérité de tout ce qu'on avait répandu sur la délibération du conseil.

Je fus quelque temps sans pouvoir parler à David; ayant enfin trouvé le moyen de lui faire dire de venir me trouver pendant la nuit, quoiqu'il lui fût défendu sous peine de mort de communiquer avec moi, il arriva au rendez-vous à minuit et me répéta toutes les nouvelles que je savais déjà par les Turcomans; il me donna aussi beaucoup de renseignemens sur la situation des prisonniers russes, et je le renvoyai en le gratifiant d'un ducat.

Ce sont principalement les Kirghis, qui font

ces prisonniers sur la ligne d'Orenbourg; ils les vendent à Khiva; l'on prétend qu'en Boukharie, il y en a autant qu'à Khiva. Ils sont chargés de travaux que les Turcomans et les Khiviens ne pourraient exécuter; ils ne reçoivent que deux pouds (1) de farine par mois et très-rarement leur maître leur donne un vieux kaftan (2) usé, qu'il ne peut plus porter. Ils vendent la farine qu'ils peuvent économiser sur leur ration et en ajoutent le produit à l'argent qu'ils se procurent en volant. Quand ils ont amassés une somme qui surpasse celle qu'ils ont coûté, c'est-à-dire de trente à quarante tillas (3), ils s'arrangent avec leurs maîtres pour se racheter; ce qui arrive ordinairement après un esclavage de vingt ans. Ils n'obtiennent cependant leur liberté que sous la condition expresse de ne jamais quitter les états de Khiva; et à la seconde tentative qu'ils font pour s'échapper, ils sont mis à mort. L'on donne 60 à 80 tillas pour un Russe de 25 ans, et moins pour un Persan de même âge. On évalue le nombre de ces derniers, qui sont esclaves à Khiva, à 30,000, et celui des Russes à 3000. On

(1) 70 livres de France.

(2) Habit long à manches.

(3) La tilla vaut à peu près 16 francs.

y amène à tous momens des troupes de cinq, dix et jusqu'à trente prisonniers persans. Les Turcomans les prennent à Astrabad; et en allant à Khiva, ils abandonnent sur la route ceux qui ne peuvent supporter la fatigue et qui meurent au milieu de la stèpe. Quand ces Turcomans arrivent à Khiva, ils s'asseyent dans le marché et s'entourent de leurs esclaves, que des acheteurs viennent marchander comme s'il s'agissait de chevaux. Quelquefois les Turcomans les volent de nouveau en partant de Khiva, pour aller en Perse les proposer à leurs parens moyennant une rançon. Pendant mon séjour dans cette ville, on amena plusieurs de ces esclaves que l'on promena dans les villages. At-Tchapar acheta un jeune homme de seize ans, fils d'un riche marchand d'Astrabad; il le paya assez cher, dans l'espoir de le revendre avec bénéfice; on promena pendant plusieurs jours sur tous les bazars, sa sœur, qui n'avait que 14 ans, en en demandant 80 tillas et de bon drap pour un kaftan. Les Khiviens forcent les esclaves persans à renoncer à leur foi, mais ils n'en usent pas de même avec les Russes. David m'assura même qu'ils avaient une chambre particulière où ils plaçaient des images de saints, et qu'ils s'y rendaient pendant la nuit pour y faire leurs prières. Leurs maîtres leur permettant de se promener à deux fêtes,

ils en profitent pour se rassembler et s'enivrer avec de l'eau-de-vie qu'ils savent distiller des fruits du pays; ces fêtes se terminent ordinairement par quelque meurtre.

Quoique les maîtres aient le droit de tuer leurs esclaves, ils l'exercent rarement, pour ne pas se priver d'un ouvrier; pour les punir, ils leur crèvent un œil ou leur coupent une oreille. Un jour At-Tchapar voulut, en ma présence, couper une oreille à David, parce qu'en allant à Khiva il avait donné un coup de couteau à un esclave persan, avec lequel il se disputait. Il commença par le frapper de son fouet au visage, et saisissant ensuite son couteau, il ordonna à Sergem de terrasser David, pour exécuter plus facilement son projet; son commis, Ousbek-Mohamed-Aga, l'en empêcha. Je m'étais gardé de prendre le parti du malheureux David, et je m'étais retiré, de crainte que mon intervention ne lui devînt fatale. La nuit suivante David vint me trouver, en me disant: « Monsieur, vous avez vu comme on m'a battu, ce chien voulait me couper l'oreille; hier soir son fils m'avait déjà donné 500 coups de fouet; mais avec ces chiens il faut toujours se conduire de cette manière, c'est-à-dire hardiment, sans cela ils vous grimperaient sur le col; bien qu'ils m'aient battu ils ont peur de moi; il faut voir comme

ils se sauvent tous devant moi quand je suis ivre.»

Le 20 octobre nous eûmes la visite de Seïd-Nezer, d'Ourghendj, qui vint me voir plusieurs fois. J'ignore si l'on me soupçonnait de vouloir prendre la fuite, mais quand je lui demandai si le khan serait bientôt de retour, il me répondit avec feu: «Votre intention serait-elle de vous enfuir? partez, osez vous échapper, et vous verrez ce qu'on fera de vous.» Ces paroles me causèrent un profond chagrin, je n'osai pourtant pas le témoigner, afin qu'on ne découvrît pas l'intention où j'étais effectivement depuis quelque temps de recourir à la fuite. Je lui répliquai donc brièvement qu'il se trompait, et qu'un ambassadeur ne prenait jamais la fuite, parce que son souverain lui garantissait toujours son inviolabilité.

Toutefois cette circonstance me donnait lieu de soupçonner que l'on avait quelqu'idée de mon projet; je me rendis au jardin pour en examiner les murailles; on avait ôté une échelle qui était appliquée sur le mur de derrière, et sur laquelle j'avais beaucoup compt

Je me plaignis à Ious-Bachi de la grossièreté des expressions de Seïd-Nezer, en ajoutant qu'à commencer par At-Tchapar, vieillard à barbe grise, qui aurait dû inspirer du respect, toute cette famille me paraissait méprisable. «Cer-

tainement, répondit Ious-Bachi, sa barbe ne prouve rien, car les boucs en ont aussi de grandes. »

Le 21 octobre je reçus la visite de Hhékim-Ali-Bey, qui m'assura de son attachement, et m'annonça qu'il se disposait à s'enfuir de Khiva avec sa caravane. « Les yeux du khan sont maintenant remplis de sang, me dit-il; auparavant chacun avait accès auprès de lui; à présent il ne veut écouter personne, exige de nous d'énormes impôts pour les caravanes qui arrivent, et de cette manière, il nous ferme entièrement l'entrée de Khiva. Il nous fait pendre, empaler, etc. »

En effet, le khan envoie fréquemment au supplice, pour des vols ou d'autres délits, les Turcomans qui habitent ses états; c'est le seul moyen par lequel il soit parvenu à rétablir la tranquillité chez lui. Pendant mon séjour, on pendit cinq Turcomans.

Hhékim-Ali-Bey me demanda une lettre pour le major Ponomarev; comme je craignais de lui en confier une, je lui donnai une médaille de Jules-César, pour qu'il l'a remît au père Thimothée, aumônier de la corvette, avec prière de placer, en mon nom, un cierge devant une image. « C'est l'usage chez nous, ajoutai-je, cependant ne crois pas que je veuille en faire un secret; tu peux, au contraire, le dire à qui tu

voudras (1).—Oubliez le passé, me dit Hhékim-Ali-Bey en se levant; et à votre retour ne dites pas que je vous ai fait une impolitesse turcomane; je suis venu exprès pour vous saluer.»

Quelque sévèrement qu'on défendît aux Turcomans d'entrer chez moi, ils trouvaient toujours moyen de me parler; je désirais en voir quelques-uns, mais la plupart de ceux qui venaient ne faisaient que troubler mon repos.

Enfin, le khan revint de la chasse le 23, et se rendit au canal de Dach-Goouss; tout le monde me fit alors espérer qu'il ne tarderait plus à me faire appeler.

Quoiqu'il se fût déjà passé cinq jours depuis l'arrivée du khan à Khiva, on ne se relâchait en rien de la surveillance qui était exercée à mon égard; voyant que je n'avais aucun moyen de sortir de ce cruel esclavage, j'essayai d'avoir recours à la menace; je m'adressai donc à plusieurs reprises à mes gardiens, pour les prier de dire en mon nom au khan, que l'hiver approchait, et que la corvette courait le risque d'être prise par les glaces et de périr dans la baie

(1) Sur la corvette tout le monde savait que je possédais cette médaille, et je l'envoyais pour qu'on sût que j'existais encore.

de Balkan, parce qu'elle ne pouvait partir sans moi. J'ajoutai que si elle éprouvait quelque accident, le khan en répondrait à l'empereur de Russie. Aucun de mes gardiens ne voulut se charger de cette commission auprès du khan.

Trois de mes Turcomans s'apercevant que mes affaires allaient mal, commencèrent à ne plus vouloir m'obéir; l'un d'eux me demanda même son congé; je le lui accordai et le laissai ensuite se repentir, ainsi que Seïd.

Le 31 je fis appeler chez moi At-Tchapar et Ious-Bachi, pour qu'il m'instruisissent en détail des intentions du khan, et je les priai de nouveau de l'informer de la situation de la corvette et de la responsabilité qu'il ne manquerait pas d'encourir; ils me persuadèrent de patienter encore un jour, jusqu'à l'arrivée de Khodjach-Mehhrèm, qu'ils attendaient d'heure en heure. Leur irrésolution me fit penser à envoyer à Khiva Pétrovitch ou Séïd; mais mes gardiens ne voulurent pas le permettre.

J'appris d'un Turcoman le 4 novembre que Iomoud-Nias-Batyr (1), venant de Krasnovodsk,

---

(1) Il s'était plusieurs fois distingué par son courage, sous les yeux du khan, et avait été reçu à son service. Nias-Batyr s'était retiré pendant deux ans dans sa patrie

était arrivé à Khiva, et qu'il était porteur de deux lettres du major Ponomarev, l'une pour moi, l'autre pour le khan.

Le 6 à la pointe du jour, j'envoyai secrètement Koultchi pour chercher Nias-Batyr, et lui demander ma lettre : celui-ci vint lui-même le lendemain, et me saluant de la part du khan, il me remit par son ordre la lettre de Ponomarev.

Nias-Batyr me dit que le khan avait témoigné beaucoup de joie de le voir; « Mohamed-Rahim, continua Nias, a été induit en erreur par des Turcomans qui ont assuré que les Russes construisaient un fort sur le rivage; je l'ai détrompé, et en signe de sa bonne disposition pour vous, il m'a ordonné de vous remettre personnellement cette lettre, et de vous prier de prendre un peu patience, et de ne pas vous ennuyer, parce qu'il est dans l'intention de vous appeler bientôt. Tout va bien sur la corvette; on s'y amuse, on tire des coups de fusil, et l'on vous attend. Je suis venu pour devenir votre libérateur; car sans moi vous auriez pu passer toute votre vie dans cette forteresse. » Dieu sait tout

---

et s'y était marié; mais à la prière du khan, il était revenu à Khiva avec toute sa famille.

ce qu'il ajouta encore. Quoique ce verbiage me parût rempli de forfanterie et que je n'eusse pas en lui une grande confiance, comme il venait de la part du khan, je le traitai de mon mieux, et ce jour là mon vieux At-Tchapar se donna plus de peine et dépensa plus d'argent pour moi qu'il ne l'avait fait pendant toute une semaine.

La lettre que m'adressait le major Ponomarev ne contenait rien d'important; il espérait que je serais de retour pour le 8 novembre. Je fis un présent considérable à Nias-Batyr, en lui disant que comme je voulais n'avoir rien de caché pour le khan, je le priais de lui remettre ma lettre pour qu'il en prît connaissance.

Nias-Batyr me jura que le khan me ferait immanquablement appeler sous deux jours; il me promit de plus, de faire pour moi tout ce qu'il pourrait, et de m'envoyer tous les jours des nouvelles de Khiva. Il passa la nuit chez moi.

Quoique je ne dusse pas ajouter foi aux paroles de Nias, cependant par cette faiblesse commune à tous les malheureux qui n'ont aucun moyen de salut et qui saisissent avec avidité la moindre espérance, toutes ces nouvelles me remplirent de joie, et le 8, jour de la Saint-Michel, je fis inviter tous les parens de mes Turcomans; j'achetai deux moutons et du millet, et je fis

préparer de grands plats de pilau pour régaler mes hôtes de mon mieux. Je n'oubliai pas les habitans de la forteresse, et la joie entra pour la première fois dans cette sombre demeure; les esclaves affamés et les Turcomans s'arrachaient et se disputaient les morceaux. Enfin le festin fini, je laissai partir Nias-Batyr, en lui rappelant qu'il s'était engagé à ne pas me laisser manquer de nouvelles.

Koutchi, que j'avais envoyé à Khiva pour y chercher Nias-Batyr, fut de retour le soir; il avait vu pendre des Turcomans et paraissait en proie à une grande terreur.

Dans la soirée du 9, Nias revint me revoir; il avait rencontré le khan à Maï-Djenghil, où il était allé pour une chasse qui devait durer deux jours; il protesta de nouveau de son dévouement, et repartit le 10 pour Khiva.

Cependant je ne recevais pas de messages du khan; David me dit que ce prince faisait des préparatifs pour ma réception, et qu'il avait même commandé des habits destinés à des présens; il ajouta qu'il y aurait dans ma chambre une porte fermée à clef, derrière laquelle un Russe serait aux écoutes pour m'épier, et enfin que je serais renvoyé avec honneur. Ne pouvant me déterminer à croire à toutes ces nouvelles, je priai Ious-Bachi de me dire si je passerais

l'hiver à Khiva, ou si l'on me renverrait, afin que dans l'un ou l'autre cas, je pusse prendre mes mesures à l'avance.— «Pour ne pas vous induire en erreur, répondit-il, je conviendrai franchement que je n'en sais rien; toutefois il me semble que vous pouvez vous attendre à recevoir d'un moment à l'autre l'invitation si désirée. »

Je lui répétai alors mon éternelle prière d'aller lui-même trouver le khan, et de lui représenter le danger que courait la corvette. — Si d'aujourd'hui à demain à midi personne ne revient de Khiva, me répondit Ious-Bachi, je m'y rendrai certainement. Trois jours se passèrent, et malgré toutes ses assurances il ne partit pas. Je lui représentai qu'il n'avait absolument rien à craindre, puisque d'après les discours de Nias-Batyr, le khan était on ne peut mieux disposé à mon égard; et que d'ailleurs ce ne serait qu'à moi qu'on pourrait s'en prendre pour une semblable démarche, et non à lui.

«— Vous avez voulu vous tromper, interrompit Ious-Bachi, et moi je n'ai pas voulu vous détromper en noircissant un homme que vous avez jugé digne de votre confiance. Maintenant je vous dirai que Nias-Batyr est un fourbe sans conscience, en un mot un Turcoman, qui ne mérite nul confiance; nous connaissons bien les

gens de cette espèce; chez nous ils finissent ordinairement leurs jours à une potence. »

Cette accusation n'était pas sans quelque vraisemblance, car Nias, non-seulement ne m'envoyait pas de nouvelles comme il me l'avait promis, mais il tâcha même de me tromper dans des achats qu'il s'était chargé de faire pour moi.

Enfin le 14 Ious-Bachi qui, j'ignore pour quel sujet, s'était violemment fâché contre At-Tchapar, vint me trouver et me dire qu'il allait partir immédiatement pour Khiva, afin d'informer le khan de la façon indigne dont on me traitait, ainsi que de la situation de la corvette ; il ajouta que sans s'arrêter au danger qui pouvait en résulter pour lui, il était décidé à lui déclarer en mon nom, que si ce vaisseau éprouvait des dommages, il en serait responsable vis-à-vis de l'empereur de Russie, et que s'il voulait me garder, il n'avait qu'à renvoyer la corvette.

Le khan devait de nouveau partir sous trois jours pour les stèpes, où il se proposait de chasser pendant trois mois; il s'y était déjà fait précéder de son attirail et de ses kibitki.

« Si les affaires vont bien, me dit Ious-Bachi, vous me reverrez demain après-midi. »

Il partit; je l'attendis vainement le lendemain. Persuadé qu'il avait été puni pour la hardiesse

de sa déclaration, ou que mes affaires allaient mal, je songeai de nouveau à mon ancien projet de prendre la fuite. Je n'avais fait d'ouvertures à ce sujet qu'au seul Pétrovitch; j'avais craint de le confier à Seïd. Néanmoins comme ce dernier devait absolument être du secret, je le fis venir et l'amenai au point que lui-même me proposa de fuir; je feignis d'abord de trouver à redire à ce dessein, et ensuite de me rendre à ses raisons; de façon qu'il ne nous restait plus qu'à chercher à en assurer l'exécution. Seïd se chargea de se procurer des chevaux chez ses parens, et de prendre à sa suite les Turcomans Khan-Mohamed et Djanak, deux brigands qui avaient été obligés de s'éloigner de Khiva pour échapper à la potence. J'avais promis à Seïd de l'indemniser de la perte des chameaux qu'il fallait abandonner, et de partager entre lui et ses compagnons, les bagues et la montre qui étaient destinés au khan.

Seïd devait aller le lendemain 16, de bonne heure au basar, pour y acheter des touloupes (1) et des bottes; revenir vers midi, repartir ensuite dans la soirée pour son village et en amener à minuit les chevaux avec lesquels il m'attendrait sous les murs du fort. Alors je réveillerais

(1) Pelisses faites en peau de mouton.

nos autres compagnons, et, tous réunis, nous devions, les armes à la main, forcer les portes. Pour ne point exposer Seïd à un danger inutile, nous avions résolu d'attendre Ious-Bachi jusqu'au 16 au soir. Il était convenu, que dans le cas où il ne reviendrait que lorsque Seïd serait déjà parti pour aller chercher les chevaux, je persisterais dans mon projet de fuite, quand même il m'apporterait de bonnes nouvelles, parce qu'alors il serait impossible que les préparatifs que nous aurions faits restassent cachés, et que Seïd et moi-même nous n'aurions pu éviter le dernier supplice.

Dans la matinée du 16 Seïd partit pour s'acquitter de ses commissions, et j'allai de mon côté avec Pétrovitch examiner le fort, pour tâcher de découvrir un endroit par lequel nous pussions nous glisser hors de notre prison sans donner l'éveil: après beaucoup de délibérations, je pensai que le mieux serait d'escalader le mur à l'aide d'une corde; Seïd au contraire m'avait conseillé de me faire jour par la porte, pour pouvoir emmener les chevaux d'At-Tchapar, dont nous nous serions servis pour gagner à la hâte la frontière des états de Khiva; une fois parvenu à cet endroit, nous devions abandonner nos montures fatiguées pour en voler de fraîches dans les kibitki des Turcomans. Après

avoir préparé tout ce que je crus nécessaire à favoriser ma fuite, j'attendis avec impatience l'heure de midi pour connaître mon sort. Dans le cas où il m'eût été impossible d'employer la ruse pour sortir de prison, je pouvais recourir à la force, car il n'y avait dans la forteresse qu'un très-petit nombre de gens armés et je pouvais en outre compter sur l'aide des esclaves persans et sur celle de David. Si l'on m'avait poursuivi et atteint dans la stèpe, d'une part j'étais sûr de ne pas tomber vivant entre les mains de mes ennemis, et de l'autre j'avais toujours la chance de leur échapper.

Midi se passa; je ne vis revenir ni Ious-Bachi ni Seïd; la crainte d'une trahison m'inquiéta vivement de la part de ce dernier; la journée s'avançait : plongé dans de tristes réflexions, je m'enfonçai dans mon coin pour y attendre la décision de mon sort.

Enfin Seïd arriva et vint s'asseoir auprès de moi.—Tu as bien tardé, lui dis-je, peut-être as-tu été retenu par ton zèle et tes soins; mais as-tu tout préparé pour minuit. « Attends, Mourad-» Beg, me répondit-il, ne sois pas trop impatient; » voici ce que j'ai fait : ayant réfléchi que c'était » le destin qui gouvernait l'homme, il m'est ve-» nu dans la tête que si nous prenions la fuite, le » destin nous punirait pour lui avoir désobéi. »

Je m'emportai à ces mots. « Pourquoi, m'écriai-» je, ne m'as-tu pas prévenu hier que tu ne sa-» vais pas tenir ta parole; le destin nous ordonne » de fuir et tu m'as trahi. As-tu au moins acheté » ce qu'il nous fallait? je sais ce que j'ai à faire » sans avoir besoin de te consulter. — Je n'ai rien » acheté, répliqua Seïd, voilà votre argent. » Je lui avais donné dix ducats; il les avait échangés en pièces d'argent et en tilla rognées; il m'en rapportait pour la valeur de huit ducats, en disant que le reste avait servi à payer l'agio.

Sentant que j'étais entièrement à la merci de Seïd, qui, d'un moment à l'autre, pouvait me dénoncer, je m'abandonnai pendant quelque temps à mes réflexions, sans savoir à quel parti m'arrêter; devais-je me hasarder à fuir seul, ou attendre patiemment ma condamnation? Ma tristesse toucha Seïd, qui se mit de nouveau à me demander pardon, en pleurant comme un enfant; il m'assura qu'il préparerait tout ce qui serait nécessaire pour pouvoir prendre la fuite dès le lendemain. Je lui représentai la bassesse de sa conduite. Tout-à-coup nous vîmes accourir Koultchi, avec la nouvelle que Ious-Bachi arrivait. Ce dernier entra; et me félicitant d'un air joyeux : « Le khan vous demande, me » dit-il; nous irons chez lui demain matin; il était » fâché que j'eusse quitté mon poste; mais quand

» je lui ai tout raconté en détail, que je lui ai » parlé de la situation de la corvette, ainsi que » de l'inévitable responsabilité à laquelle il s'ex- » posait en retenant ainsi un ambassadeur, il s'est » déterminé enfin à vous appeler, et à vous re- » cevoir comme il convient. » Je remerciai Ious-Bachi par un présent, et la soirée qui suivit cette bonne nouvelle fut la plus gaie des quarante-huit que je passai à Il-Gheldi. Mes Turcomans se montrèrent de nouveau soumis; et le grossier, l'insupportable At-Tchapar devint extraordinairement doux, et fut même assez bas pour me prier de ne parler à personne de l'exiguïté de ma nourriture pendant le séjour que j'avais fait chez lui.

J'envoyai dans la nuit à un village voisin pour y louer des chevaux. Le bruit de la bonne disposition du khan pour moi s'était répandu avec une telle rapidité dans tous les environs, que, dès le lendemain matin, je fus félicité par une foule de gens de connaissance, et d'autres que je ne connaissais pas. L'espoir de recevoir quelque cadeau, ou de faire partie de ma suite et de se gorger de pilau et de thé pendant le temps de mon séjour à Khiva, les amenait tous.

Dès la veille, At-Tchapar avait promis de me procurer des chevaux; mais Ious-Bachi me con-

seilla de ne pas me fier à un Persan, prétendant que, quoiqu'il eût embrassé la foi des Musulmans, il n'avait pas renoncé aux habitudes de ses compatriotes, c'est-à-dire à la fourberie.

Avant mon départ d'Il-Gheldi, j'ordonnai à Pétrovitch de distribuer de l'argent aux habitans, et de donner une pièce de monnaie à tous les serviteurs ou esclaves qui, pendant le temps de mon séjour dans ce fort, avaient cherché à me rendre service. On s'y était déjà tellement accoutumé à moi que, vieillards, femmes et enfans, tout le monde enfin m'accompagna jusqu'en dehors des portes, à l'exception d'un vieux chien nommé Koïtchi, mon gardien le plus assidu, et d'un naturel si méchant, que jamais je n'avais pu m'en approcher : ce vieux serviteur était aussi venu, au moment du départ, s'asseoir paisiblement devant moi, au milieu de la foule qui m'entourait; je lui donnai pour la premiere fois à manger : ce fut le morceau d'adieu. Nous nous quittâmes amicalement.

Entré dans la plaine, j'eus de la peine à me croire sorti de la cruelle détention que je m'étais attendu à voir se terminer d'un moment à l'autre, par une mort affreuse. Toutes mes craintes pour ma sûreté s'étaient évanouies, et supposant que le khan n'avait pas besoin de recourir à l'astuce pour se débarrasser d'un homme

sans défense, je m'en rapportai aux paroles d'Ious-Bachi.

Le trajet jusqu'à Khiva était de 35 verstes, dans la direction du nord-est, à travers deux stèpes sablonneuses, coupées par des canaux bordés de grands villages et de jardins L'eau y est conduite avec tant d'art, que je vis un endroit où sur l'un de ces canaux, on avait jeté un pont qui portait un autre canal qui, à son tour, était traversé d'un pont sur lequel passait la route que nous suivions.

A cinq verstes de Khiva, la vue plonge sur une infinité de jardins coupés de ruelles, et parsemés de fortins où demeurent les habitans qui ont de l'aisance. La ville charme, par son aspect, l'œil du voyageur, quand au-dessus d'un grand mur qui l'entoure, il voit s'élever majestueusement les vastes coupoles des mosquées, surmontées de boules dorées, et peintes d'une couleur d'azur qui tranche agréablement avec la verdure des jardins; ils sont tellement multipliés, que l'œil ne saurait embrasser, dans toute son étendue, l'enceinte de la ville. Auprès de ces habitations, qui semblent destinées aux divertissemens, s'élevaient d'anciens tombeaux. Arrivé à un lieu où la route était coupée par un canal de peu de largeur, que traverse un très-beau pont, j'y trouvai rassemblés des groupes

nombreux de curieux; ils m'accompagnèrent jusqu'au logement qui m'avait été destiné; et quand j'entrai dnas les rues étroites de Khiva, la foule devint si considérable qu'il paraissait impossible de la traverser; le peuple s'étouffait et tombait sous les pieds de nos chevaux. Pour nous ouvrir un passage, Ious-Bachi fut obligé d'employer la force; ce ne fut pas sans une véritable douleur que, parmi ces spectateurs amenés par une vaine curiosité, je distinguai de malheureux Russes qui, en ôtant leurs bonnets, me suppliaient à demi-voix de les sauver!

Après avoir fait environ une demi-verste dans des rues resserrés entre des bâtimens construits en claies revêtues de terre glaise, nous nous arrêtâmes enfin dans une allée, devant une maison dont l'extérieur avait une assez bonne apparence. Ious-Bachi me fit entrer dans une cour très-propre et pavée; on allait de là dans des appartemens dont on me donna un des plus grands; un plus petit fut reservé pour les Turcomans. Ma chambre était très-bien meublée dans le goût oriental et garnie de tapis magnifiques; vain avantage qui était chèrement payé par le froid insupportable qu'il y faisait. Comme la foule m'avait suivi jusqu'à ma demeure, Ious-Bachi la chassa, et alla ensuite annoncer mon arrivée au khan. Pendant son absence, le peuple

s'attroupa de nouveau, au point qu'il en résulta des rixes aux portes, et que le passage à travers la cour fut entièrement obstrué. Ferach-Bachi (1) et autres serviteurs du khan qui y avaient été préposés pour maintenir l'ordre, ne parvinrent pas à chasser cette foule importune. Ious-Bachi, aussitôt après son retour, m'en débarrassa en recourant à la force. Les portes et toutes les avenues furent fermées avec de bonnes serrures; et on ne laissa auprès de moi que mes gardiens, qui n'osaient pas entrer dans ma chambre sans y être invités, ils restaient assis dans la cour; quelques-uns s'en retournèrent chez eux après m'en avoir préalablement demandé la permission. At-Tchapar habita pendant cinq jours ma cour, en se glorifiant du nom de père, que je lui avais donné quelquefois par dérision, et plus d'une fois même pour lui dire une sottise.

Ious-Bachi me félicita, au nom du khan, sur mon arrivée, et m'annonça que j'étais l'hôte de Mekhter (2) Agha-Ioussouf, premier visir du khan. Bientôt après on plaça près de moi un

(1) *Ferach-Bachi*, chef des serviteurs.

(2) *Écuyer*, titre du premier visir qui ne remplit pas les fonctions d'écuyer.

cuisinier, et indépendamment de ce qu'on préparait pour ma table chez moi, le visir m'envoya d'énormes plats de toutes sortes de mets, ainsi que du sucre, du thé et des fruits. La politesse avec laquelle on me traitait n'était pas naturelle à ce peuple; mais au milieu de cette bombance, qui dura cinq jours, on ne cessa pas un instant de me tenir sous une sévère garde.

Dans la soirée du jour de mon arrivée, Khodjach-Mehhrèm vint me voir pour lier connaissance avec moi. Ce chef de la douane était un homme rusé, mais très-agréable dans ses manières: nous eûmes ensemble un entretien d'une heure, qui se passa en politesses réciproques; il me pria entr'autres choses de lui permettre de faire des démarches auprès du khan, pour en obtenir la faveur d'être chargé de toutes les affaires de l'ambassade. Je lui répondis que je n'avais pas le droit de prescrire des devoirs aux officiers du khan. Il réussit à arranger tout dès le même soir, et vint m'annoncer que le khan l'avait favorisé de cet emploi; puis il me demanda, en son nom, les lettres et les présens que j'avais à lui remettre : je n'y consentis que lorsque Ious-Bachi m'eut assuré qu'il me disait la vérité.

Toutefois je ne remis à Khodjaeh-Mehhrèm

que les lettres ; dans le courant de la nuit on vint me demander les présens. Cette démarche cessa de me paraître intempestive, quand je sus que Mohamed-Rahim dormait dans la journée, et s'occupait des affaires pendant la nuit. Ious-Bachi me conseilla de cacheter ce que j'enverrais, de peur que Khodjach-Mehhrèm et ses confrères de la douane ne détournassent, à leur profit, les objets les plus précieux. Je plaçai sur un plateau, du drap, du damas et d'autres objets ; et, après les avoir enveloppés d'une toile, je le remis à Khodjach, qui était venu suivi de ses gens ; il l'emporta avec beaucoup de mystère. Je dis à Pétrovitch de l'accompagner. Deux heures s'étaient déjà passées sans que ce dernier fût de retour, et je commençais à craindre qu'il ne lui fût survenu quelque chose de désagréable, quand je le vis entrer brusquement avec grand bruit, habillé de pied en cap en Ouzbek. Jetant d'un côté le grand bonnet qui faisait partie de son costume, et de l'autre le kaftan dont il était affublé, il jura que dorénavant il ne se chargerait jamais de commissions semblables : il me raconta qu'on l'avait laissé se morfondre dans un corridor, et qu'à la fin Khodjach lui avait ôté l'habit qu'il portait, en lui en donnant un autre, au nom du khan, et l'avait renvoyé. Le lendemain matin At-Tchapar,

père de Khodjach, redemanda à Pétrovitch cet habit. Mekhter-Aga qui était Divan-Beghi (1), vint réclamer les plateaux qu'on lui avait empruntés pour y placer les présens : je chargeai Ious-Bachi de les lui faire rendre. Il me répondit que le propriétaire de ces plateaux ne les reverrait plus, parce que leur khan était un homme puissant, qui ne restituait jamais ce qui lui tombait une fois entre les mains.

Au nombre des présens, il y avait un plateau avec dix livres de plomb, une égale quantité de poudre et dix pierres à fusil. Le khan passa toute la nuit à examiner ce qui lui avait été envoyé. Étonné de la pesanteur de ce plateau, en le soulevant il demanda à Ious-Bachi si ce n'était pas là que se trouvaient enveloppés les ducats qu'il attendait; il décacheta aussitôt la toile qui servait d'enveloppe, et fut très-déconcerté de ne pas y voir ce qu'il espérait. Il paraît qu'ils avaient expliqué le sens des cadeaux posés sur ce plateau de la manière suivante : deux pains de sucre placés avec le plomb et la poudre, signifièrent, selon eux, des propositions de paix et de douce amitié; et dans le cas où le khan n'y consentirait pas, la poudre et le plomb équivalaient à une déclaration de guerre.

(1) Seigneur du conseil, ou président.

Le khan ne voulut pas encore me recevoir le 18; j'étais dans l'intention d'envoyer quelques présens à son frère aîné Koutli-Mourad-Inakh. On m'avertit que je ne le pouvais sans une permission expresse du khan; elle me fut accordée par l'entremise de Ious-Bachi, et dans la nuit je chargeai Pétrovitch de lui porter de ma part du drap, du damas, du sucre et quelques bagatelles. Pétrovitch ne fut pas admis en présence de ce personnage, mais on lui donna de sa part cinq tilla en or.

Parmi les cadeaux que je lui avais envoyés, il y avait un petit nécessaire de toilette, dans lequel était une boîte à savonnette en fer-blanc, avec un morceau de savon noir. Inakh, en examinant tous les objets l'un après l'autre, vit ce morceau de savon qui lui inspira des soupçons, parce qu'il ne concevait pas ce que ce pouvait être. Il interrogea son médecin qui n'en savait pas davantage que lui: on m'envoya demander ce que c'était; ayant oublié ce que contenait ce nécessaire, je priai de me l'envoyer pour un moment, afin que je pusse expliquer ce qu'il renfermait: on s'y refusa; et quand j'insistai pour qu'on me montrât le seul objet qui causait leur embarras, j'éprouvai encore un refus. « N'espérez pas revoir quoique ce soit, me dit Ious-Bachi, notre Inakh est un homme aussi tenace

que notre khan, ce qu'il tient une fois il ne le rend jamais; mais je présume qu'il s'agit d'un morceau de savon, et je le tranquiliserai. »

Ce même soir, je me rappelai qu'au nombre des présens il y avait dix verres que j'avais omis d'envoyer au khan ; j'invitai en conséquence Ious-Bachi à les lui porter, et à le prier de m'excuser de les avoir oubliés. « Ce n'est rien, me dit Ious-Bachi, notre khan reçoit tout, le difficile est de recevoir quelque chose de lui. Le verre est rare chez nous, je suis sûr qu'il lui plaira; mais n'en envoyez pas dix, parce que ce nombre est regardé chez nous comme malheureux; il suffira qu'il y en ait neuf. »

A l'instant il partit avec ces verres. Etant de retour après minuit, il me raconta que le khan avait été très-satisfait, et qu'il avait examiné tous les gobelets les uns après les autres, en s'écriant: « Qu'il était dommage qu'on ne les lui eût pas envoyés dans le temps qu'il buvait de l'eau-de-vie. » — Il en avait fait jadis un très-grand usage, depuis il y avait renoncé, ainsi qu'au tabac à fumer qu'il avait également interdit à ses sujets, sous peine d'avoir la bouche fendue jusqu'aux oreilles. Cette défense n'était toutefois pas sévèrement observée : le khan sait que plusieurs personnes qui l'approchent fument, et il feint de ne pas s'en apercevoir.

Beaucoup de Khiviens fument, au lieu de tabac, du beng, c'est-à-dire du chanvre : il est très-malfaisant et cause des défaillances à ceux qui n'y sont pas habitués.

Parmi les présens envoyés au khan, il y avait un de ces vases en verre à travers lesquels les Persans font passer la fumée de leur pipe. Le khan très-étonné, demanda à Ious-Bachi ce que c'était; celui-ci qui n'osait pas le lui dire, répondit que c'était un vase pour conserver le vinaigre, dont le khan est très-grand amateur.

Un verre ardent que j'avais, causa une surprise extrême aux Khiviens. Plusieurs vinrent chez moi uniquement pour le voir; ils prétendaient que le verre ne pouvait posséder une propriété aussi merveilleuse, et que c'était nécessairement un morceau de cristal de roche.

Comme j'étais gardé de très-près, et que personne n'osait venir me voir sans en avoir obtenu la permission, je me rappelai que pendant mon séjour à Il-Gheldi, David m'avait dit que quand je serais à Khiva, on placerait derrière l'une des portes de ma chambre un Russe pour écouter mes discours. En examinant mon logement, je découvris effectivement cette porte; elle était fermée; on s'apercevait sans peine que quelqu'un s'y était posté. Je m'assis à dessein tout auprès et me mis à converser à haute voix en

russe avec mon interprète, sur les qualités militaires de Mohamed-Rahim-Khan, sur sa vigueur, sur la supériorité du peuple de Khiva en comparaison des Perses, etc. On m'écouta pendant trois jours, et mes discours furent fidèlement rapportés au prince.

Pendant tout ce temps, malgré les égards qu'on me témoignait, j'éprouvai beaucoup d'ennui, parce que je n'étais pas en liberté, et que je craignais que le khan ne partît de nouveau pour cette chasse, qui devait durer trois mois, et pour laquelle je savais que tous les préparatifs avaient été faits.

Le premier ministre et mes gardiens poussèrent l'attention au point que, voyant mon ennui, ils m'amenèrent un certain Molla-Séide, homme âgé de quarante ans, spirituel, et aussi aimable qu'un Européen; il plaisantait agréablement : je n'avais rencontré personne qui jouât si bien aux échecs (1).

Molla-Séide vivait des gratifications que lui accordaient les premiers officiers de Khiva, avec lesquels il passait la soirée à faire la partie aux échecs, à lire, à improviser des vers, à répéter des contes. Il était versé dans les langues arabe,

(1) Ce jeu est très en usage à Khiva.

persane et turque ; s'exprimait d'une manière agréable et claire : connaissait l'histoire ancienne de l'orient, et en récitait avec feu des passages, qu'il entremêlait de morceaux pris des meilleurs poètes. Il me raconta en plaisantant, qu'il avait une maison de campagne où il n'était pas entré depuis quatorze ans, et que, pendant ce temps, il avait toujours passé la nuit chez quelqu'un des habitans les plus distingués de Khiva; se plaignant du temps actuel, il trouvait que le khan était excessivement sévère, parce qu'il prohibait l'usage de l'eau-de-vie et du beng. Il resta chez moi jusqu'à deux heures du matin.

Dans la soirée du 20 novembre, Khodjach-Mehhrèm m'envoya Seïd-Nézer m'annoncer que j'étais attendu chez le khan. Je me revêtis de mon grand uniforme en conservant le bonnet khivien; mais dans la crainte que quelqu'un des Russes, qui se trouvaient près du khan, ne reconnût l'arme à laquelle j'appartenais, je remplaçai mon collet brodé par un autre en écarlate unie.

Ious-Bachi me prévint que selon leur usage, je ne pouvais conserver mon sabre en présence du khan; cependant comme j'étais bien décidé à le garder, je le priai d'en avertir le khan. — Vous gâterez tout par-là, répliqua Ious-Bachi; le khan est maintenant dans des disposi-

tions favorables; je préfère lui dire que vous portez, non pas un sabre, mais un grand couteau (j'avais pour sabre un grand poignard tcherkesse). Il partit. Bientôt il revint me dire que le khan avait ordonné de me prier de venir chez lui sans armes, uniquement dans l'intention de ne pas enfreindre leurs coutumes.

Je consentis à prendre cette prière en considération, afin de terminer plutôt ma mission.

Ious-Bachi et les officiers commis à ma garde ouvrirent la marche; quelques Yessaouls, armés de gros bâtons, faisaient ranger le peuple qui s'attroupait sur mon passage; les toits étaient couverts de curieux; j'entendis de nouveau les plaintes de quelques-uns de mes compatriotes qui se cachaient dans la foule. Je fis de cette façon environ un quart de verste dans des rues étroites, jusqu'à la porte du palais du khan, où je fus laissé jusqu'à ce qu'on lui eût annoncé mon arrivée; on m'apporta bientôt après l'invitation d'entrer. La porte en est construite en briques et avec goût; je fus d'abord introduit dans une petite cour sablée, et entourée de murs en argile et assez sales, autour desquels étaient assis soixante trois envoyés kirghis, qui étaient venus saluer Mohamed-Rahim; ils devaient repartir après avoir pris leur part d'un

festin, et reçu chacun un morceau de gros drap pour s'en faire un kaftan.

La seconde cour, un peu plus petite que la première, renferme l'arsenal du khan; il y a sept canons sur leurs affûts, faits et montés à la manière des nôtres; placés les uns sur les autres en fort mauvais ordre; les roues en sont brisées; on eut soin de me les faire remarquer.

Je pénétrai dans la troisième cour où s'assemble le conseil, dans une salle nommée Ghernuch-khané (1); de cette cour on me fit passer dans un corridor, à l'entrée duquel se trouvaient quelques domestiques du khan, et qui était couvert en roseaux; les murs étaient en terre glaise, et le sol était boueux et inégal; j'en sortis en descendant deux marches et j'arrivai à la quatrième cour qui était beaucoup plus grande que les trois autres, mais plus malpropre; des plantes rampaient sur les murailles; on voyait au centre la kibitka du khan.

Tandis que je descendais quelques marches, je vis s'approcher de moi un homme vêtu d'une touloupe sale, et qu'à ses narines arrachées, je reconnus pour un malfaiteur échappé de la Si-

(1) Place d'entrevue ou de société.

bérie (1); il se cramponna par-derrière à mon écharpe et voulut me conduire. Il me vint aussitôt à l'idée qu'on m'avait trompé, et qu'on m'avait amené dans cet endroit non pour me présenter au khan, mais pour m'y mettre à mort; et que c'était par ce motif que l'on m'avait désarmé en prétextant l'usage. Je me retournai et demandai avec colère, à celui qui me tenait, pourquoi il m'avait saisi par mon écharpe; il s'éloigna aussitôt en me faisant un geste menaçant; Ious-Bachi s'approchant de moi, me dit: que selon leur coutume, les ambassadeurs devaient être menés auprès du khan.

Ce Russe s'approcha de nouveau, mais n'osant plus me saisir par l'écharpe, il se contenta de marcher derrière moi en tenant sa main en l'air.

Je m'arrêtai devant la kibitka où était assis le khan, vêtu d'une robe faite du drap rouge que je lui avais apporté, et retenue sur la poitrine par une petite agrafe d'argent. Il était coeffé d'un turban avec un bandeau blanc; il se tenait immobile sur un tapis du Korassân. A l'entrée de la kibitka, il y avait d'un côté Khodjach-

(1) Le supplice des narines arrachées a été aboli par S. M. l'empereur Alexandre Ier. *Note du traducteur.*

Mehhrèm, et de l'autre Iossouf-Mekhter-Aga, vieillard que je voyais pour la première fois.

Le khan, quoique un peu gros, a un extérieur agréable. On prétend que sa taille est de six pieds et demi, et que son cheval ne peut le porter plus de deux heures de suite; sa barbe est peu fournie et d'un blond clair; il a le son de voix agréable. Il parle purement, facilement et avec une certaine dignité.

Me tenant debout devant lui, je le saluai sans ôter mon bonnet, et pour ne pas manquer à leur usage, j'attendis qu'il eût parlé. Après être resté ainsi pendant quelques minutes, l'un de ceux qui étaient le plus près de lui, fit la prière suivante : « Que Dieu conserve cet état pour l'avantage et la gloire de son souverain. » Ensuite le khan passa la main sur sa barbe, ainsi que les deux personnages qui assistaient à l'audience. Mon gardien Ious-Bachi se tenait à quelque distance; puis ce prince m'adressa la parole en ces termes : Khoch-Ghélubsèn, Khoch-Ghélubsèn; c'est-à-dire, sois le bien venu. (salut ordinaire des Orientaux,) Après quoi il me dit : « Ambassadeur ! pourquoi es-tu venu, et quelle demande as-tu à me faire? » Je lui répondis : « Le très-heureux commandant en chef russe des pays situés entre la mer Noire et la mer Caspienne, ayant sous son gouvernement Tiflis,

Ganja, la Géorgie, le Karabag, Chouchia, Noukhia, Chéki, Chirvan, Bakou, Kouba, le Lezghistan, Derbend, Astrakhan, le Caucase, le Lenkoran, Salian et tous les forts et états enlevés par la force des armes impériales aux Kadjares, m'a envoyé à Votre Altesse pour lui témoigner son respect, et lui remettre une lettre écrite dans un temps favorable.»

LE KHAN.

J'ai lu sa lettre.

MOI.

Il m'a de plus confié, pour les remettre à Votre Altesse, quelques présens que j'ai eu déjà le bonheur de lui faire parvenir. J'ai aussi l'ordre de vous entretenir verbalement de quelques autres objets, et j'attendrai votre décision pour vous en parler; quand consentez-vous à m'entendre? est-ce maintenant? sera-ce pour un autre moment?

LE KHAN.

Parle maintenant.

MOI.

Notre commandant en chef désirant s'unir d'une étroite amitié avec Votre Altesse, voudrait entretenir de fréquens rapports avec elle. Il

faut à cet effet consolider d'abord le commerce entre nos peuples et les vôtres, en le faisant tourner au profit des deux puissances. Vos caravanes, en allant à Manghichlak, doivent traverser pendant trente jours une stèpe dépourvue d'eau; et les difficultés qu'offre cette route sont cause que nos relations commerciales ont été jusqu'à présent peu importantes. Le commandant en chef aurait désiré que ces caravanes vinssent par le port de Krasnovodsk, situé dans la baie de Balkan; cette nouvelle route n'est que de dix-sept jours de marche, et vos marchands trouveront toujours à Krasnovodsk des navires d'Astrakhan, avec les marchandises et les autres objets recherchés par vos peuples.

LE KHAN.

Bien que la route de Manghichlak soit effectivement beaucoup plus longue que celle de Krasnovodsk, le peuple de Manghichlak m'est dévoué et soumis; les Iomouds maritimes habitant à Astrabad obéissent en grande partie aux Kadjars, et par conséquent mes caravanes courront le danger d'être pillées par ces hordes; je ne puis donc consentir à ce changement.

MOI.

Taksir, (1) quand vous entrerez en liaisons amicales avec nous (2). . . . .
. . . . alors vos ennemis seront les nôtres . . . .
. . . .

Je lui dis ensuite : «La gloire des armes de Votre Altesse m'est bien connue; mais que m'ordonnez-vous de répondre à notre commandant en chef qui désire votre amitié; il vous prie par mon organe de lui envoyer un homme de confiance, qui puisse vous assurer de ses dispositions amicales. Aussitôt après mon retour dans ma patrie, je serai envoyé à sa majesté l'Empereur pour rendre compte de la réception qui m'aura été faite ici, et porter la réponse que Votre Altesse m'aura donnée.

---

(1) Taksir est un titre du khan de Khiva, ce mot signifie erreur; *Mohamed-Rahîm* est surnommé *Taksir-Khan* ou *Khan de l'erreur;* vraisemblablement *Khan qui punit* l'erreur. — Taksir répond aussi au mot latin *cunctator*.

(2) Ces lacunes existent également dans l'original.

Note du traducteur.

LE KHAN.

J'enverrai avec toi de bons hommes comme on les désire, et je leur donnerai une lettre pour le commandant en chef; je souhaite moi-même de voir s'affermir entre nous une amitié véritable et indissoluble. *Khoch-Ghélubsèn.*

Ces derniers mots signifiaient que je devais prendre congé. Je fis donc un salut et m'en allai. On me ramena dans la troisième cour où Ghernuch-Khané, j'y fus suivi par Khodjach-Mehhrèm et Mekhter-Aga et l'on m'apporta bientôt après plusieurs plateaux avec du sucre et des fruits; pendant la demi-heure que j'y restai, Mekhter-Aga me demanda des renseignemens sur les relations de la Russie avec la Perse, et sur l'état de nos forces en Géorgie; je lui répondis que nous y avions une armée de 60,000 hommes de troupes régulières, et qu'en outre nous y pouvions lever parmi les habitans autant de corps de cavalerie que nous voulions, composés des meilleurs partisans.

Ious-Bachi vint nous rejoindre; il se faisait suivre d'un homme portant une robe de drap d'or que le khan me donna; quand je l'eus endossée, on me ceignit d'une riche écharpe en drap d'or des Indes, et l'on y plaça un poignard avec un étui d'argent; par dessus on m'affubla

d'une espèce de chasuble à manches courtes en drap d'or de Russie. On échangea mon bonnet contre un autre plus mauvais dont le khan me faisait présent, et l'on me conduisit de nouveau à sa kibitka. Le même cérémonial fut observé ; après avoir gardé un moment le silence, le khan m'ordonna de répéter tout ce que j'avais déjà dit; je lui obéis et il me fit les mêmes réponses. « Khan, continuai-je, dites-moi comment j'ai mérité la bienveillance que vous me témoignez; je m'estimerais heureux si l'année prochaine je pouvais revenir près de vous pour vous assurer de l'attachement de notre commandant en chef.

» Tu reviendras si l'on t'envoie, répondit-il, et tu mettras mes ambassadeurs à l'entière disposition du commandant en chef; s'il le veut, il peut même les envoyer à l'empereur. »

Je traversai les cours pour retourner à la porte d'entrée, où l'on avait préparé pour moi un très-beau cheval gris, de race turcomane. On m'y plaça, et mes Turcomans se rangèrent sur les deux côtés pour le conduire par la bride; deux d'entr'eux se tenaient auprès des étriers. Il y avait une si grande foule de peuple que Pétrovitch, qui était à pied, ne put me suivre.

Pendant que j'avais parlé au khan, j'avais affecté d'élever la voix et de montrer une grande

assurance; elle parut étrange à ceux qui l'entouraient, et qui étaient familiarisés avec l'esclavage et la bassesse; aussi me regardèrent-ils avec un air d'humeur pendant tout le temps de l'audience. Le peuple m'accompagna jusqu'à mon logement. Kodjach-Mehhrèm arriva avec des robes de drap pour mes gens. Seïd était fort mécontent qu'on lui eût donné une robe rouge de gros drap, semblable à celle de ses compagnons; il aurait voulu la refuser, mais il n'en eut pas la hardiesse. Kodjach-Mehhrèm me fit part des différentes commissions dont le khan l'avait chargé pour moi. Il me dit que Mohamed avait auprès de lui un fondeur de canons, arrivé de Constantinople, et que depuis quelques jours il lui avait ordonné de couler une pièce de soixante-dix.

Ce fut là également qu'on m'annonça que j'étais libre, et que je pouvais m'en retourner; on m'ôta tous mes domestiques : laissé seul, je fus assailli par une si grande foule de curieux, que, sans le secours de Ious-Bachi, j'aurais eu beaucoup de peine à m'en débarrasser; il m'eût été même très-difficile de sortir de Khiva sans son aide, parce que je n'avais ni chevaux, ni rien de ce qu'il me fallait.

Ce manque de moyens de transport m'obligea de passer encore la nuit à Khiva, très-content

d'avoir si heureusement terminé ma mission. A mon retour de chez le khan je lui avais fait demander la permission d'envoyer des cadeaux aux trois personnages les plus distingués du pays; c'était Mekhter-Aga et Kouch-Beg qui était absent de la capitale, et Khodjach-Mehhrèm. Je leur envoyai à chacun une pièce de drap, des étoffes de soie et une montre. Malgré tous mes efforts je ne pus voir Sulthan-Khan, qui en 1813 réconcilia trois tribus turcomanes pour les faire agir contre la Perse.

Pour le reste des présens, je priai Ious-Bachi de les distribuer selon l'importance des personnes. Il omit de mettre, dans les parts qu'il fit, un vase à fumer en verre, dont il avait une extrême envie; il me dit de rabattre mon bonnet sur mes yeux, et de penser à celui qui méritait le plus ce cadeau; il se trouva tout naturellement que ce devait être lui. At-Tchapar me tourmenta également pour obtenir quelque chose; je lui donnai un petit coupon de drap. Il en parut fort mécontent, sortit en colère, et ne reparut plus.

J'ai appris que Khodjach-Mehhrèm avait présenté au khan des comptes énormes pour mon entretien à Il-Gheldi; ils se montaient à deux tillas ou trente-deux francs par jour; son père At-Tchapar avait de son côté exigé un tilla par jour.

CHAPITRE III.

Retour.

Je m'étais proposé de partir de Khiva le 21 novembre, de grand matin, pour Il-Gheldi, où je devais attendre l'arrivée des ambassadeurs nommés par le khan, qui étaient Ious-Bachi, Ech-Nézer et Iakoub-Bey, Sarte d'origine, dont j'ai déjà eu occasion de parler. C'était un homme qui savait lire et écrire, d'ailleurs très-rusé, et assez méchant. Mais je fus retenu à Kkiva jusqu'à l'heure du dîner, par les ambassadeurs, qui avaient reçu l'ordre de me traiter de la part du khan, et qui me régalèrent d'un mauvais pilau froid.

Pendant ce temps Ious-Bachi courut au bazar acheter différentes choses pour moi; enfin tout étant prêt et les chevaux sellés, je me rappelai que la batterie de mon fusil à deux coups était gâtée, et je priai qu'on m'amenât un armurier; un jeune homme de vingt ans, d'une fort jolie figure, blond et coeffé d'un turban, se présenta. A sa physionomie on reconnaissait aisément son origine; je lui demandai en russe s'il parlait cette langue? Non, me répondit-il en turc, en prenant la batterie, et en continuant la conversation, tantôt en turc, tantôt en persan. Il avait

des manières aisées, et après avoir examiné ce qui manquait à la batterie, il courut chez lui avec le fusil.

Je sus par d'autres personnes, que son père, qui était russe avait été fait prisonnier et vendu à Khiva. Ayant embrassé la foi mahométane, il épousa une esclave persane dont il eut ce fils, qui avait étudié avec tant de fruit, qu'il avait été élevé à la dignité de mollah; il se trouvait en état d'entretenir par son travail ses parens, qu'il avait même rachetés de leur captivité.

Je me préparais à partir, quand ce jeune homme revint tout essoufflé et m'apporta mon fusil, assez mal raccommodé, quelques douzaines d'œufs, et des pains blancs; je lui donnai un ducat, et ne lui adressai plus la parole en russe, pour ne pas l'embarrasser; je remis le fusil à Ious-Bachi en le priant de l'examiner, et, s'il le trouvait en mauvais état, de le faire réparer et de me le rapporter à Il-Gheldi.

Un Russe, en m'amenant un cheval, proféra à voix basse des injures contre les Khiviens, à cause de la difficulté qu'ils faisaient de me procurer des chevaux. En traversant Khiva, je vis dans plusieurs endroits plusieurs de mes malheureux compatriotes, réunis en groupes séparés; ils me saluèrent, en me donnant le titre de leur libérateur.

L'un d'eux marcha long-temps auprès de mon cheval; m'étant tourné vers lui, il me dit: «Monsieur l'ambassadeur, recevez l'expression de mon respect le plus profond, et à votre retour dans la patrie, n'oubliez pas vos malheureux compatriotès». Cet homme ne paraissait pas appartenir à la classe ordinaire.

A ma sortie de la ville, le peuple s'amassant en foule, j'ordonnai à mon interprête de leur jeter deux poignées de petite monnaie; il en résulta des querelles dont nous profitâmes pour nous éloigner.

A mon grand chagrin, Pétrovitch s'aperçut à 10 verstes d'Il-Gheldi qu'il avait perdu une petite bourse contenant 300 ducats, que je lui avais confiée; il pleurait amèrement, et montrait un désespoir extrême: j'eus beaucoup de peine à connaître le sujet de son affliction. Par bonheur Seïd retrouva cette bourse, Pétrovitch la saisissant avec transport versa des larmes de joie. Je ne fus pas moins content que lui, parce qu'il nous eût été impossible de rejoindre la corvette, si nous n'eussions pas eu l'argent nécessaire pour les frais de route; j'eusse peut-être été obligé de séjourner encore long-temps à Khiva.

Seïd pria Ious-Bachi d'obtenir du khan l'ordre de ne pas payer la charge de 17 chameaux;

j'essayai vainement de le dissuader de cette demande, et je fus obligé de dire à Ious-Bachi de ne pas se mêler d'une affaire de ce genre; néanmoins le khan exempta Seïd et ses compagnons du droit établi sur les chameaux; je lui comptai ensuite des fonds pour acheter du grain.

J'arrivai vers onze heures du soir, par une forte gelée, à Il-Gheldi. David vint au loin dans la plaine à ma rencontre.

Le Boukhare Moulla-Bey-Mohamed, et en général tous les habitans de ce fort se réjouirent beaucoup de l'heureuse issue de mes affaires, et me félicitèrent sur mon retour.

Je parcourus tous les lieux qui m'offraient quelques souvenirs des quarante-huit jours de la dure captivité que j'avais passés dans la forteresse, et j'adressai du fond de mon cœur des actions de grâces à Dieu, qui m'avait sauvé d'une perte inévitable; je n'avais plus de gardiens autour de moi, et je jouissais pleinement de ma liberté. Comme j'avais encore six jours à demeurer dans cette forteresse, je repris mon Iliade en me rappelant que quand j'étais prisonnier j'avais tous les soirs ouvert ce livre au hasard, pour y trouver quelque passage qui offrît un sens dont je pouvais tirer un pronostic relatif à ma position. Quoique ce vain amusement ne pût pas influer sur ma conduite, je fus

cependant singulièrement frappé en lisant les vers suivans, peu de jours avant mon départ d'Il-Gheldi pour Khiva. « Étranger, ne te désespères pas : sois courageux, tu terrasseras l'ennemi, et tu retourneras auprès de tes vaisseaux; un vent favorable enflera les voiles, et tu reverras les rivages de ta patrie. »

La bonne réception du khan m'avait rehaussé dans l'opinion générale; les curieux qui se pressaient dans ma chambre m'obéissaient ponctuellement quand il me prenait envie de les renvoyer. Mes Turcomans étaient aussi devenus très-dociles, et avaient acquis une sorte de politesse, dont ceux qui venaient leur faire visite étaient fort contens. J'étais particulièrement satisfait de la conduite d'Aboul-Hhussein et de Koultchi, qui me servaient avec le plus grand zèle. Je leur avais promis de les conduire tous en qualité d'ambassadeurs du peuple Turcoman, au commandant en chef; ce qui les avait flattés infiniment; habitués à l'oisiveté, il leur était agréable de tuer le temps sans rien faire, et de trouver leurs repas préparés.

L'insupportable At-Tchapar n'était plus au fort. Il avait volé un cheval à un pauvre Turcoman qui était venu à Il-Gheldi pour y acheter du tabac. Le malheureux se plaignit, pleura et fut chassé. At-Tchapar garda le cheval pendant

trois jours; s'étant ravisé le quatrième, il avait ordonné de le chasser dans la stèpe. Sa vie offrait une foule de traits de ce genre.

Je commençai à m'approvisionner pour la route; l'expérience m'avait appris à me prémunir contre le besoin dont j'avais eu à souffrir dans mon premier trajet à travers les stèpes.

Comme il gelait très-fort, je m'étais pourvu de pelisses de mouton, d'enveloppes pour les jambes et de grandes bottes khiviennes: pour la nuit je me fis faire un bonnet kirghise avec de grandes oreilles. A Khiva j'avais adopté le costume turcoman; pendant le voyage je portai de jour un habit khivien, et la nuit des vêtemens kirghis. Je fis une provision de mouton et de millet, et j'achetai de petits chevaux russes qui allaient l'amble; ils sont très-communs dans le pays de Khiva. Je mis mes armes en état, à l'exception du fusil à deux coups que le Russe de Khiva m'avait gâté, mais il me rendit un service particulier. On me le rapporta à Il-Gheldi, trois ou quatre jours après mon retour de Khiva. Sur le point de me mettre en route, je voulus le charger, un des canons ne laissait pas passer l'air quand j'y soufflai; j'ordonnai de le nettoyer, l'on en retira un papier roulé, que je développai quand je fus seul, et j'y lus ce qui suit:

« Très-noble seigneur, nous prenons la liberté

de vous annoncer que dans cette Iourte (1), il y a trois mille prisonniers russes qui ont à souffrir la faim, le froid et les travaux insupportables dont on les accable, ainsi que tous les genres d'insultes; prenez pitié de notre malheureuse situation et mettez-la sous les yeux de Sa Majesté l'Empereur. Faites qu'un pauvre prisonnier puisse éternellement prier Dieu pour vous. »

Il serait difficile de peindre les sentimens que j'éprouvai à la lecture de cet écrit; je n'en sentais que plus vivement tout ce que je devais de reconnaissance au Tout-Puissant qui, dans sa bonté infinie, avait bien voulu me faire échapper au danger; mais en même temps mon âme était oppressée à la pensée que je laissais mes malheureux compatriotes languir dans une captivité rigoureuse, sans qu'il fût en mon pouvoir de les secourir. Je me promis intérieurement de faire, aussitôt mon retour, tout mes efforts pour les délivrer.

J'ai rempli ce devoir; notre gouvernement a été informé de l'existence de ces malheureux, sans doute il employera tous les moyens nécessaires pour opérer leur délivrance.

David m'amena un pauvre vieillard; c'était

---

(1) *Iourte* signifie pays, en langue turque.

aussi un compatriote, et le même qui, peu de temps après ma première arrivée à Il-Gheldi, avait désiré me voir; j'avais été obligé de le renvoyer, parce que les circonstances dans lesquelles je me trouvais ne me permettaient pas de le recevoir.

Ce vieillard, qui se nommait Joseph Melnikov, était captif depuis trente ans; fils de soldat, il fut fait prisonnier par les Kirghis auprès du fort de Pretchistinsk, une semaine après son mariage; ils le vendirent à Khiva: le travail qu'il faisait pendant la nuit et des épargnes sur ses rations, lui avaient procuré le moyen de recueillir la quantité d'or que son maître exigeait pour sa rançon; mais ce dernier prit son argent, et, au lieu de lui rendre sa liberté, il le vendit. « Mes parens, continua ce vieillard en versant des larmes amères, avaient aussi amassé quelqu'argent, et l'avaient envoyé par une caravane; mais on rendit l'argent sans vouloir m'accorder ma liberté; on me martyrise, on me bat, on me force à un travail continuel, et je ne sais quand je serai délivré de ces bêtes féroces. J'adresse toutes les nuits des prières au Christ notre sauveur; nous sommes tous Russes; nous vous regardons comme notre libérateur et nous prions Dieu pour vous. Pendant deux années encore, nous supporterons nos souffrances, et nous

prierons du fond de nos cœurs, dans l'attente de votre retour : si vous ne revenez plus, plusieurs d'entre nous se réuniront et se hasarderont au milieu des stèpes des Kirghis. Si Dieu veut que nous mourions, mourons; mais nous ne tomberons pas vivans entre les mains de nos persécuteurs.

» J'aurais voulu vous demander, continua-t-il, quel sujet vous amène ici; mais quoique je vive depuis si long-temps dans la terre des infidèles, je n'ai pas encore perdu la raison, et je sais que vous ne m'en direz rien, bien que nous sachions ce que nous devons en penser. Que Dieu vous accorde seulement le bonheur de retourner heureusement chez vous. »

Melnikov parlait fort mal le russe, qu'il mêlait de beaucoup de mots turcs. La voix et l'air de souffrance de ce vieillard firent sur moi une impression si profonde, que pendant long-temps, je ne pus me le rappeler sans éprouver un sentiment de tristesse.

Pendant mon premier séjour à Il-Gheldi, j'avais vu encore d'autres prisonniers russes qui étaient des Mouzours (1) d'Astrakhan, récemment pris dans leur traversée de cette ville à Manghichlak et sur l'Iemba.

---

(1) *Mouzour;* matelot d'un vaisseau marchand.

Le 26 novembre, Ious-Bachi arriva à Il-Gheldi. Iakoub-Bey n'était pas encore venu; il était resté à Ourghendj où le retenaient les arrangemens de ses affaires particulières.

Le 27, je quittai Il-Gheldi, accompagné des habitans de cette forteresse. Jeunes et vieux vinrent me faire des adieux touchans.

Nous devions pour la première nuit nous arrêter à douze verstes du fort, dans un camp turcoman, et nous loger dans les kibitki d'un certain Aman, de la tribu de Baïram-Chah. Aman était un ami de Seïd, et entretenait quelques liaisons à la cour du khan; de façon qu'il avait pu secrètement me tenir au courant de ce qui se passait à Khiva : c'était néanmoins un grand fripon qui, dans les achats qu'il s'était chargé de faire pour moi, m'avait tellement trompé, que j'avais été forcé de le chasser. Cependant, avant mon départ, Seïd me l'avait amené pour demander son pardon. L'espoir de recevoir des cadeaux leur faisait désirer de me voir passer la nuit chez eux. J'y trouvai un vieux Turcoman âgé de plus de quatre-vingts ans, nommé Beghi, qui, dans sa jeunesse, s'était rendu fameux par ses brigandages, et dans sa vieillesse se faisait considérer par les avis sages qu'il donnait dans ces circonstances. Il avait effectivement un air très-distingué : les Turcomans le respectaient;

ses discours annonçaient un homme très judicieux, expérimenté, spirituel et fin.

Je me sentais si heureux de me voir en route, que je ne pus dormir de toute la nuit et que je la passai à causer avec ce vieillard.

En sortant d'Il-Gheldi, Pétrovitch avait rencontré Joseph Melnikov, dont j'ai déjà parlé, qui venait du basar de Kazavat, et l'avait forcé d'accepter du pain et des fruits secs, et l'avait prié de descendre de cheval; Pétrovitch hésita d'abord; mais ne pouvant résister aux prières de cet infortuné, il finit par mettre pied à terre : Melnikov se jeta alors à genoux, et le supplia de ne pas oublier les malheureux prisonniers. Le pauvre vieillard pleurait et baisait ses pieds. Quand Pétrovitch m'eut rejoint, il était encore tout ému de cette scène.

Nous ne prîmes pas la route que nous avions suivie en venant; nous choisîmes celle qui, comme je l'ai dit précédemment, va des puits de Touër directement à Khiva, en passant devant la principauté de Téké. Comme j'avais avec moi des officiers khiviens, je n'avais rien à craindre des brigandages. Quant à la provision d'eau, nous avions appris qu'il était tombé sur cette route de la neige qui, près du fort ruiné de Chakh-Senem, avait formé une marre, la seule où nous puissions espérer de trouver de l'eau,

avant les puits d'Akh-Nabat (1). Dans la matinée du 28, nous n'avions pas encore quitté le camp d'Aman, parce que nous attendions Iakoub-Bey. Je profitai du délai pour écrire une lettre que je me proposais d'envoyer à M. Ponomarev, par les Turcomans Khan-Mohamed et Djanak, aussitôt que nous aurions passé le dernier canal de la Khivie.

Notre caravane était composée de vingt Turcomans qui tous avaient attendu l'heureuse issue de mes affaires et mon départ, dans l'espoir de passer pour mes domestiques, de prendre du thé en route, de se nourrir à mes frais, et d'être exemptés du droit auquel le khan les avait soumis. Plusieurs d'entr'eux étaient à cheval. Je crois effectivement que tous ces parens et amis de Seïd passèrent sans rien payer. Ils étaient tellement déguenillés, que quelques-uns vinrent me prier de leur acheter des habits pour le voyage; mais je les chassai.

Parmi nos compagnons de route, il y avait un certain Nazar-Ousta, qui menait avec lui une jeune et jolie femme, et deux petits garçons de de 8 à 9 ans. Paresseux comme tous les Turcomans, cet homme ne faisait absolument rien :

---

(1) Sucre candi blanc.

sa femme et ses enfans soignaient les chameaux et se chargeaient de toute la besogne, pendant qu'il se chauffait à mon feu et me faisait des contes. Sa femme me rendit aussi plusieurs visites; elle m'apportait un morceau de pain qu'elle échangeait contre du sucre.

Mes Turcomans, gâtés par la bonne nourriture qu'ils recevaient chez moi, et dont ils n'avaient jamais eu l'idée auparavant, n'en devinrent que plus paresseux. Le seul Aboul-Hhussein qui me servait avec zèle pansait les chevaux, s'occupait des chameaux, les chargeait, et les déchargeait, raccommodait pendant la nuit les courroies rompues, allumait le feu, allait chercher du bois, faisait cuire les alimens. Nous marchions beaucoup plus lentement qu'en venant à Khiva, parce que les chameaux étaient très-chargés; nous allions rarement pendant la nuit. Ce voyage ne fût pas moins pénible que le premier; nous eûmes surtout beaucoup à souffrir du froid, et du manque de bois pour nous chauffer. Je fus souvent obligé de prendre moi-même soin de mon cheval. J'allais chercher régulièrement tous les jours, ma charge de bois, à plus d'une verste dans la stèpe. J'avais chargé Pétrovitch d'en fournir au reste de la caravane; aussitôt qu'on faisait halte pour passer la nuit, il rassemblait les amateurs de thé et

les emmenait avec lui pour chercher du bois, il leur faisait des contes pour les égayer, comblait d'éloges ceux qui se montraient les plus actifs, et restait lui-même dans la plus parfaite inaction. Pétrovitch était si chaudement vêtu, qu'il ne pouvait pas se retourner ; c'était par cette raison qu'il ne pouvait pas porter de bois, et se bornait à casser des broussailles sèches, en se jetant en arrière et en s'y roulant ; ensuite il lui était impossible de se relever sans l'aide de quelqu'un. Il était enveloppé dans une demi-douzaine de kaftans, sa tête était couverte d'un petit bonnet kirghis. La gaîté de cet Arménien était un puissant stimulant pour encourager nos Turcomans. Mon bivouac était toujours entouré d'un côté par des ballots, et de l'autre par un tas de bois : c'était au milieu de cette redoute, qui n'avait qu'une entrée, qu'on allumait le feu ; nous avions extérieurement une seconde ligne de défense, formée par les chameaux, qui se couchaient l'un près de l'autre en rangs très-serrés.

Mon feu était un point de ralliement autour duquel venait se ranger une foule de paresseux. Les ambassadeurs khiviens eux-mêmes, livrés à cette oisiveté qui est innée chez les Orientaux, s'asseyaient sans contribuer à la provision de bois, et sans oser ordonner à leurs gens de leur en

chercher ; ils se servaient donc de mon bois ainsi que de mes vivres, étant trop indolens pour préparer leur chétive provision.

La nonchalance, qui est le vice dominant des Khiviens et des Turcomans, est poussée à un point inconcevable. Ils sont capables de souffrir la faim pendant deux jours, sans bouger de place et sans rien faire. Leur avarice ne le cède pas à leur paresse; quoique je fusse leur hôte, je devais les nourrir: par cette considération, ils consentaient à voir en moi une espèce de chef. J'essayai vainement d'en renvoyer plusieurs ; ils reparaissaient dès le lendemain.

Notre caravane étant partie d'Aman le 28 novembre, vers midi, arriva le soir après une marche de 20 verstes, aux canaux de Bouz-Ghèmen (1), les derniers du pays. Au-delà de Bouz-Ghèmen (2), on ne rencontre absolument rien, que quelque camp au milieu d'un pays inculte.

Ious-Bachi et Iakoub-Bey qui était vénu nous rejoindre, allèrent passer la nuit à 8 verstes dans des kibitki turcomans. Je restai avec la caravane au milieu de la plaine. Ce même soir j'en-

(1) *Bouz* signifie glace.

(2) Venant de Khiva

voyai ma lettre au major Ponomarev, par les Turcomans Khan-Mohamed et Djanak. Il gela si fort, que j'eus les pieds engourdis par le froid, et que je fus obligé de marcher pendant presque toute la nuit pour les réchauffer, sans oser me livrer au sommeil. Par malheur on n'avait pas pu trouver du bois dans la stèpe, et pour surcroît de désagrément nous faillîmes à perdre trois chevaux qui s'étaient échappés et que nous eûmes beaucoup de peine à rattraper.

Nous emportâmes plusieurs morceaux de glace du canal de Bouz-Ghémen, qui en était couvert.

On partit le 29 d'assez grand matin, et on traversa une stèpe parsemée de beaucoup de ruines.

Le 30, on voyagea comme la veille dans une stèpe unie, où çà et là croissaient quelques buissons; nous vîmes les ruines du fort de Daoudan-Kala (1).

Le 1er décembre on passa devant les ruines d'un autre fort nommé Kézil-Kala (2); on marcha toute la nuit du 1er au 2, parce que nos chevaux n'avaient pas été abreuvés depuis le 29 au

---

(1) Fort David.

(2) Fort rouge ou doré.

matin. Ces animaux sont d'une nature particulière; ils peuvent, ainsi que j'en ai été témoin, rester quatre jours de suite sans boire.

Le 2 à la pointe du jour, on arriva au fort ruiné de Chakh-Senem; ce furent les dernières ruines qu'on rencontra sur cette route. Après avoir cherché fort long-temps, on finit par trouver la mare gelée dont j'ai déjà parlé; elle n'avait pas plus d'un quart d'archine de profondeur sur quatre archines de largeur et cinq sagènes de longueur; c'est sur cette petite flaque d'eau, que les caravanes fondent leurs espérances. Nous nous mîmes tous à l'ouvrage; tandis que les uns allaient aux bois, les autres détachaient des glaçons à l'aide de leurs poignards, et les faisaient fondre dans des chaudrons pour préparer le thé. Enfin, après avoir abreuvé les chevaux avec une eau bourbeuse, nous continuâmes notre route.

Le fort de Chakh-Senem était à notre droite; nous nous en aprochâmes pour l'examiner : il est bâti sur une monticule sablonneuse; l'on voit encore dans l'intérieur quelques traces d'habitations. Ce lieu est célèbre par un événement connu de toute l'Asie, et qui est devenu le sujet des chants et des contes des peuples de l'orient.

Chakh-Senem, fille d'un seigneur très-riche, était d'une beauté ravissante; le jeune Karib

(étranger sans abri) renommé par l'agrément de son chant et son habileté à jouer de la mandore, aima cette jeune personne. Désirant mettre à l'épreuve la sincérité de son amour, elle exigea que, pendant sept ans, il vécut loin d'elle dans des contrées étrangères. Karib remit sa mandore à sa vieille mère, en lui recommandant bien de n'en laisser toucher les cordes par qui que ce fût. Ensuite obéissant alors à l'ordre cruel qui lui était donné, il s'exile loin de son amante, traverse des pays immenses, s'expose à mille dangers auxquels il échappe au moyen de sa prudence et des secours que lui donnent des hommes bienveillans; et enfin, après le terme qui lui avait été prescrit, il revient enflammé du même amour, et ivre de joie il touche le sol désiré de la patrie. Mais, pendant son absence, les pleurs de la tristesse avaient privé sa pauvre mère de la vue, et trois mois avant son arrivée, la main de Chakh-Senem avait été promise, par son orgueilleux père, à un riche voisin ; la résistance de la jeune fille désespérée avait été vaine. L'infortuné Karib prend sa mandore, court au palais de sa bien-aimée et entre dans la salle du festin. Le temps, l'absence et la douleur avaient changé ses traits; personne ne le reconnaissait. Il fait raisonner les cordes harmonieuses de sa mandore, chante son amour, les

périls de son voyage et sa douleur; les sons enchanteurs de son instrument, le récit de ses malheurs, enfin sa voix si connue et le feu de ses sentimens le trahirent. Le bonheur du retour remplaça la douleur de la séparation; sa bien-aimée lui fut rendue et le père fit taire son orgueil pour consentir à la félicité de ces amans.

Je ne puis quitter ces lieux sans hasarder quelques remarques sur ces ruines, parmi lesquelles on aperçoit en plusieurs endroits des traces de canaux. Ils semblent venir à l'appui de ce que j'ai dit plus haut sur le cours de l'Amou-Deria et sur son embouchure dans la mer Caspienne. Cette opinion s'accorde avec des traditions qui se sont conservées à Khiva, et suivant lesquelles ce fleuve aurait changé son cours depuis 530 ans et se serait dirigé au nord à la suite d'un tremblement de terre.

Le 3 tous les hommes à cheval dévancèrent la caravane pour arriver aux puits d'Akh-Nabat; mais la nuit nous surprit en route, et nous la passâmes au milieu de la stèpe, n'ayant presque rien à donner à manger à nos montures. La caravane marcha péniblement pendant toute la nuit, et nous rejoignit le 4 à la pointe du jour, laissant en arrière une grande caravane de Téké, qui nous avait suivis à plusieurs haltes, sans

oser nous attaquer, par la crainte que les ambassadeurs khiviens inspiraient.

Le 4, vers midi, nous arrivâmes à Akh-Nabat; toute la route jusqu'à Touër, était couverte de chameaux et de chevaux qui avaient succombé à la fatigue, et avaient été abandonnés par les caravanes qui nous avaient précédés. Les Turcomans, dans l'espoir que Mohamed-Rahim retirerait le droit sur les chameaux, étaient restés long-temps à Khiva, ils s'étaient enfin mis en route, les uns en payant le droit, les autres en prenant secrètement la fuite; il gelait déjà, et quoiqu'il ne fût tombé que peu de neige, comme elle s'était durcie et formée en verglas, elle avait blessé les pieds des chameaux qui d'ailleurs manquaient de nourriture. On frissonnait d'horreur en voyant dans diverses endroits de la stèpe, des cadavres humains étendus au milieu des chameaux. A la longueur de leurs barbes, les Ouzbèks et les Turcomans les reconnurent pour des esclaves persans qu'on amenait vraisemblablement d'Astrabad, et qu'on avait abandonnés en route. « Ce n'est rien, disaient-ils, on jette toujours une bonne moitié de ces Kizilbach (1) en route, et ils y meurent de faim ou de froid.»

---

(1) *Kizilbach* signifie tête rouge, épithète donnée aux

L'eau des puits d'Akh-Nabat est amère; cependant nos chevaux en burent, et le dénûment absolu où nous nous trouvions nous obligea également de nous en contenter. Ces puits sont entourés d'un sable fin qui s'étend à une assez grande distance; l'on y remarque aussi quelques élévations d'une hauteur médiocre. Un peu en avant de ces puits une route mène à gauche dans le territoire des Turcomans de Téké. Nous nous arrêtâmes à cinq verstes au-delà des puits pour y passer la nuit.

On se remit en route le 5 à deux heures du matin, et l'on marcha jusqu'au lever du soleil; je pris les devans avec l'interprète. Vers la pointe du jour, me sentant accablé de sommeil, je mis pied à terre et je marchai longtemps derrière Pétrovitch qui, s'abandonnant à son insouciance, s'écarta de la route et s'avança dans la stèpe au milieu des broussailles. Il faisait encore obscur et le froid était très-vif; déjà depuis long-temps je n'entendais plus la voix de Koultchi qui chantait toujours; je m'arrêtai, et supposant que nos compagnons avaient fait halte, je pensai qu'il fallait les attendre; je

---

Persans, par les Musulmans de la secte sounnite, qui déteste les Chites.

m'assis donc et m'endormis appuyé contre un tertre. Le jour parût et éclaira l'immense désert qui nous environnait; nous n'y aperçûmes rien. Je me mis à crier, ma voix se perdit dans les airs, personne ne me répondit ; cependant ne voulant pas subir le sort des malheureux Persans délaissés sur la route, je tâchai de m'orienter d'après le cours des astres ; je rencontrai bientôt Koultchi qui nous cherchait et nous reconduisit à la halte de la caravane.

Du 5 au 6 on continua le voyage, et à la pointe du jour on parvint à un lieu nommé *Tiouniou-kliou.* On rencontra plusieurs caravanes de la tribu d'Ata, qui se reposaient; et l'on s'arrêta comme elles près de la rive escarpée de l'ancien lit de l'Amou-Déria. Tunuklu est le nom d'un grand éboulement que l'on voit à une petite distance de cette rive ; il est situé au milieu de la stèpe, et à une profondeur de 20 (1) sagènes sur 150 (2) de circonférence; au fond de ce gouffre du côté du nord, se trouve une caverne d'où sort une source d'eau salée. J'ai vu sur des cartes le nom de Tunuklu donné par erreur à un lac.

---

(1) 130 pieds.
(2) 975 pieds.

Après avoir fait six verstes sur la rive gauche de l'Amou-Deria, en remontant son ancien cours, nous en avons traversé le lit, et nous sommes entrés dans une stèpe absolument nue; dans cet endroit le lit du fleuve se nomme *Engundj*, et n'a pas la même profondeur qu'à Bech-Dichik; le fond en est couvert de broussailles; on se reposa dans la nuit du 6 au 7. Le froid, que le vent rendait plus sensible, était si vif qu'il me sembla être de 12 à 15 degrés.

Dans la soirée du 7 décembre, on passa la nuit dans une stèpe aride qui n'offrait pas même une trace de broussailles.

On arriva le 8 au soir au puits de Déli (1). Il est à moitié chemin de Khiva à Krasnovodsk. Tout auprès on voit les ruines d'un édifice; nous y rencontrâmes deux Turcomans de la tribu d'Ata avec des chameaux destinés à relayer ceux qui venaient de Khiva et qui étaient fatigués. Les caravanes, dont j'ai parlé plus haut, avaient beaucoup souffert en route; ces tribus ont leurs camps près des puits situés dans la stèpe, dans la direction de Déli ou plus près de la mer.

Nous nous proposions d'abreuver nos animaux à ce puits, malheureusement un chameau

(1) Fou, timbré.

s'y était noyé vraisemblablement en glissant au fond; il fut donc impossible d'y puiser de l'eau; pour surcroît de malheur il n'y avait presque plus de neige et le temps était devenu plus doux.

Quoiqu'avec l'aide de Dieu j'eusse déjà achevé la moitié la plus pénible et la plus dangereuse de ma route, et que sous ce rapport je fusse plus tranquille, mon imagination s'abandonna à des pensées affligeantes et d'ailleurs assez fondées. Je conçus la juste crainte que ma dernière lettre ne trouverait plus la corvette, car d'après mon calcul elle devait être repartie parce qu'elle manquait de vivres et qu'elle était menacée d'être prise par les glaces. L'idée de rester abandonné sur le rivage, au milieu des avides Turcomans, presque sans argent, et chargé du soin des ambassadeurs khiviens, me tourmentait; certes c'eût été une position difficile d'être obligé de vivre avec de peuples perfides, intéressés et inhospitaliers. Je ne pus m'endormir; l'avenir m'inquiétait et rembrunissait mon imagination. Traverser la mer, sur un bateau turcoman dans lequel peuvent à peine se placer douze personnes, est périlleux à toute époque de l'année; en hiver ç'aurait été une entreprise insensée et impraticable.

Passer par Manghichlakh au milieu des Kirghis, c'était un projet qui présentait les plus grands dangers ; mais le principal obstacle était la pénurie d'argent. Aller à Astrabad et de là par le Mazanderân et Rècht à Lenkoran était impossible, ayant avec moi les ambassadeurs Khiviens, et venant de Khiva, pays pour lequel les Persans ont une aversion profonde.

Mais passer, sans argent, l'hiver au milieu des Turcomans, il ne fallait pas même y penser; j'eusse été entièrement perdu dans leur esprit; le khan, qui en aurait été informé, m'aurait peut-être fait redemander, et ces gens ne se seraient fait aucun scrupule de me livrer pour une somme quelconque.

Après beaucoup de réflexions, je m'arrêtai au projet suivant.

A mon départ de Khiva, le bruit y courait que le général Iermolov était en guerre avec la Perse, et que les Kadjars avaient emmené toute leur cavalerie d'Astrabad à Tauris. Ces nouvelles avaient été apportées par des Turcomans, qui revenaient d'un Tchap-aoul ou d'une incursion pour faire des prisonniers ; ils avaient conseillé à leurs compatriotes d'y aller aussi, parce qu'il n'était resté personne pour défendre le pays d'Astrabad.

J'aurais dû ne point ajouter foi à des bruits de ce genre; mais comme je n'entrevoyais aucun moyen de salut, je me flattais qu'ils avaient peut-être quelque fondement: je me déterminai donc, si je n'arrivais pas à temps pour rejoindre la corvette, à rassembler un parti de Turcomans, et à tenter une attaque sur Astrabad, sans beaucoup m'inquiéter de ce qu'il pourrait en résulter.

J'étais couché auprès du feu et plongé dans des tristes réflexions, quand Iakoub-Bey me cria brusquement en russe, que deux hommes s'approchaient de nous: comme j'avais écrit à M. Ponomarev d'envoyer quelqu'un à ma rencontre le plus loin qu'il pourrait, je supposai que c'étaient ses messagers. Quand ils furent près de nous, ils s'empressèrent de mettre pied à terre, s'assirent auprès du feu, et me demandèrent quel était le motif de mon voyage, et où j'allais. Trompé dans mon attente, je me livrai de nouveau à la tristesse, et je les priai de me laisser en repos; c'étaient des Turcomans du Gurghèn, qui allaient à Khiva.

Le désir d'arriver plutôt sur le bord de la mer et de connaître mon sort, me fit prendre le parti de quitter la caravane et d'aller en avant. Après avoir consulté Ious-Bachi, je le laissai ainsi que l'interprète et mon soldat, en leur

donnant des instructions nécessaires pour la continuation du voyage. Je montai à cheval dans la nuit du 8 au 9, suivi de Seïd, de Koultchi et du Turcoman Kouwet.

A la pointe du jour nous fîmes halte pendant une heure, ensuite nous dépassâmes plusieurs caravanes de la tribu d'Ata. Le pays devint un peu montueux.

De cet endroit jusqu'au bord de la mer, nous avons presque toujours marché sans nous arrêter, et nos haltes n'étaient jamais de plus de deux heures et demie à cinq heures par jour.

La nourriture que nous donnions à nos chevaux se bornait à quelques poignées de djugan. J'aurais de la peine à dire ce dont nous vécûmes ; j'avais emporté un morceau de mouton et des biscuits : mes conducteurs qui n'avaient pas pris de provisions avec eux les consommèrent dès le premier jour ; de façon que je passai les deux suivans sans manger ni dormir.

Dans la nuit du 9 au 10 nous avons passé devant le puits de Tongra : à une journée en avant de ce puits, et à une lieue de la route, se trouvent le puits et le camp d'Akh-Kouy (1), où demeurent des Turcomans de la tribu d'Ata

(1) Puits blanc.

Tongra est à trois journées ou 90 verstes de Déli; nous trouvâmes dans ce puits un cerf noyé.

De Tongra il n'y a que 30 verstes jusqu'au puits de Touër, d'où deux routes mènent à Khiva.

J'arrivai le 10, avant la pointe du jour, à Touër; une caravane de la tribu d'Ata était à l'abreuvoir. Comme nous n'avions ni outre, ni corde pour puiser l'eau, nous étions obligés de faire boire nos chevaux à des fosses, où les Turcomans en avaient versé pour leurs chameaux; ils voulurent nous en empêcher, nous nous fîmes passer pour des gens de la tribu Djafar-Bey, et, sans nous embarrasser de leur nombre, nous fîmes mine d'avoir recours à la force. La tribu de Djafar est tellement redoutée par sa nombreuse population, sa valeur et ses alliances, qu'on se hâta de nous faire place. On nous apporta un seau en bois, et on nous aida en s'excusant, sur ce que l'on ignorait à quelle tribu nous appartenions.

Dans les puits de Déli et de Tongra, nous avons trouvé également un chameau et un cerf noyés; et dans l'un des puits de Touër, nous entendîmes le bêlement d'un mouton qui y nageait.

Le soir nous fîmes halte dans un ravin près

de la route; il y avait une cabane en branches sèches; nous en fîmes du feu; il s'y trouvait deux ballots. Mes Turcomans, enchantés de cette découverte, les ouvrirent et en retirèrent des raisins secs, du tabac dont nous manquions, et du djogan dont ils remplirent aussitôt leur sac: ils se disposaient à en nourrir leurs chevaux, quand je leur ordonnai de laisser ces ballots et de ne plus y toucher. « C'est singulier, s'écria Seïd; ces ballots appartiennent à des Ata, dont nous ne faisons pas plus de cas que de bestiaux ou d'esclaves: vous imaginez-vous qu'ils respecteraient nos ballots s'ils en rencontraient? — Fais ce que tu voudras, répondis-je à Seïd, mais mon cheval ne mangera pas un seul grain volé, parce que cela lui ferait beaucoup de mal, et je ne veux pas le perdre. — Nous n'avons emporté avec nous que très-peu de provisions pour nos chevaux, repartit Seïd. — Cela ne nous donne pas le droit, répliquai-je, de prendre le bien d'autrui; au reste, puisque tu as un si grand mépris pour les Ata, pourquoi ne leur as-tu pas enlevé ce dont tu avais besoin, quand nous avons rencontré leurs caravanes? » Seïd se tut; les autres allèrent reporter le djogan et le replacèrent dans les ballots. —Effectivement, me dit alors Kouvett, il n'est pas bien de prendre ce qui ne nous appartient

pas; mais Mourad-Bek, tu ne sais peut-être pas que ces mêmes Ata habitaient autrefois au Balkan d'où nous les avons chassés, il y a dix ans, parce qu'ils brûlèrent deux vaisseaux marchands arrivés d'Astrakhan pour commercer à Krasnovodsk. Ils emmenèrent tout l'équipage à Khiva, où ils le vendirent; depuis ce temps les marchands ont cessé de venir chez nous, et nous sommes obligés d'aller chercher du blé, et d'autres choses dont nous avons besoin, à Khiva et à Astrabad; décide toi-même si les Ata ne méritent pas que nous les punissions. »

Voyant leur soumission, je mis deux réaux dans le ballot, et je leur permis de prendre du djogan seulement pour une halte. Ils profitèrent de la permission, et sans toucher aux réaux, ils prirent tout le raisin et le tabac dont ils me régalèrent en route, en disant que comme ces objets ne pouvaient plus être regardés comme volés, ils n'étaient ni impurs ni souillés.

Nous avons traversé ensuite la chaîne des monts Saré-Baba; je vis le lac de Kouli-Déria, dont j'ai parlé précédemment. Le 11 à midi nous avons abreuvé nos chevaux aux puits de Demour-Djèm. Les Turcomans que nous y avions trouvés campés à mon premier passage, s'en étaient éloignés.

Dans la matinée, avant d'arriver à ces puits,

je m'étais un peu écarté et je marchais seul; mes conducteurs étaient tous restés en arrière; l'un dormait assis sur son cheval, l'autre dans la stèpe aux pieds de sa monture. Je rencontrai un Turcoman qui menait deux chameaux, je m'avancai vers lui, en lui demandant qui il était et d'où il venait? A cette question il se cacha derrière un des chameaux, puis accourant le sabre levé, il me cria de m'éloigner au plus vite, si je ne voulais pas être taillé en pièces; j'eus à peine le temps de tirer un pistolet de ma ceinture et d'ajuster cet homme qui fut saisi d'une si grande frayeur qu'il laissa échapper son sabre et essaya en vain d'articuler quelques paroles. Je continuai à m'avancer vers lui, il recula en faisant tourner son sabre; enfin Seïd arriva et éclaircit l'affaire. Mon bonnet de Kirghis m'avait fait passer pour un brigand de cette nation (1). Le Turcoman étant revenu de sa frayeur, nous lui demandâmes s'il n'avait pas entendu parler de notre corvette; alors j'eus le plaisir d'apprendre qu'elle était tranquillement à l'ancre et m'attendait.

---

(1) Les Turcomans ont eu, pendant un temps, beaucoup à souffrir des incursions des Khirghis; et depuis cette époque les deux peuples ont conservé l'un pour l'autre une haine irréconciliable.

Le 11 décembre nous fîmes halte le soir au milieu de broussailles à peu de distance des puits de Suly. Nous ne pouvions plus résister à la fatigue et à la privation du sommeil; j'essayai toutefois, d'en surmonter le besoin : la joie que j'éprouvais, en pensant que j'allais toucher au terme de mon voyage me donna de nouvelles forces; mes insoucians conducteurs sommeillaient sur leurs chevaux, plusieurs fois ils en tombèrent; si quelqu'un de nous restait en arrière, alors ceux qui se trouvaient en avant l'attendaient en mettant pied à terre et s'y couchant pour ne point perdre un moment qu'ils pouvaient donner au repos. Je les éveillais, je leur criais de se dépêcher; mais tandis que j'éveillais l'un, un autre se rendormait.

Je priai Seïd et ses compagnons de ne pas dormir pendant la nuit du 11 au 12, afin d'arriver plutôt à son camp; tous le promirent, aucun n'eut la force de tenir sa parole. Nous passâmes devant les puits de Suly; le camp que nous y avions vu en venant s'en était éloigné. Bientôt mes Turcomans restèrent successivement en arrière; Koultchi s'endormit le premier; je marchai assez long-temps seul; voyant qu'ils n'arrivaient pas, je me couchai sur le chemin avec Kouvett et nous nous endormîmes. M'étant éveillé quelque temps après et n'apercé-

vant pas les traînards, je supposai qu'ils avaient passé outre, endormis et sans nous voir, et pensai que le plus sûr était de continuer. Je cheminais depuis un certain temps sans qu'ils nous eussent rejoints, et nous commencions à craindre qu'ils se fussent égarés, quand nous découvrîmes tout-à-coup deux hommes devant nous, l'un montait un chameau et l'autre un cheval. Je les pris d'abord pour des gens mal intentionnés, et je menaçai de mon pistolet celui qui était à cheval en lui demandant qui il était.

Au lieu de répondre à cette question, il ôta son chapeau et me salua en m'adressant quelques mots en russe. Je fus ravi, au delà de toute expression, en reconnaissant le jeune Iakchi-Mohamed, fils de Kiat-Aga. Durant le séjour qu'il avait fait sur la corvette, il avait appris un peu de russe, il ne l'avait quittée que depuis neuf jours; le major Ponomarev lui avait remis une lettre pour moi. Il s'était arrêté dans le camp de Seïd pour y voir une Turcomane qu'il aimait et qu'il voulait épouser; son père, respectable vieillard, avait été envoyé à ma rencontre, mais il avait pris une autre route. Le compagnon d'Iakchi-Mohamed était un certain Vel-Ousta qui, lors de mon voyage à Khiva, avait quitté Hhekim-Ali-Bey pour venir me trouver. Kouvett était resté en arrière; je fis monter Vel-Ousta

à cheval pour aller à la recherche de Kiat; Iakchi-Mohamed monta sur le chameau qu'il menait par la bride.

Kouvett nous rejoignit bientôt, et nous découvrîmes à la gauche de la route, un feu vers lequel nous nous dirigeâmes pour y lire la lettre: c'était un bivouac de deux familles turcomanes qui allaient au nord. Ce feu, qui était très-éloigné de la route, nous la fit perdre; et à la pointe du jour ce fut avec beaucoup de peine, qu'aidés par Kouvett, nous arrivâmes aux puits de Sulmen où nous avions été devancés par Seïd et Koultchi.

N'ayant plus qu'une petite distance à parcourir pour arriver au camp de Séïd, nous envoyâmes le 12 Koultchi en avant afin de nous préparer à manger. Vers le soir nous arrivâmes à ce camp, qu'on avait rapproché de la route. Les femmes et les enfans de nos conducteurs se pressèrent autour de nous, un grand nombre de vieillards s'assemblèrent dans ma kibitka, où ils me traitèrent de leur mieux.

Je fus obligé le lendemain de faire des visites aux femmes de tous nos conducteurs; ensuite je partis à onze heures du matin accompagné de Seïd; nous étions suivis de son fils et de trois autres Turcomans. A cinq verstes de la côte j'entrai dans le camp du Moullah Kaïba, chez le-

quel j'avais bu du lait de chameau en allant à Khiva. Parvenu à des hauteurs, je découvris la mer et la corvette. Un billet du major Ponomarev, en réponse à ma lettre, me tranquillisa; mais ma joie fut à son comble quand, en descendant les rochers dont le rivage est bordé, je vis la baie dans tout son développement et notre vaisseau. J'ôtai mon chapeau, et, l'ayant élevé sur une pique, je l'agitai pour donner le signal de mon arrivée; personne n'y fit attention; cependant un canot se détacha de la corvette et il fut bientôt suivi d'un second; ils se dirigèrent de mon côté; comme mon cœur battit en ce moment!

Nos canots abordaient toujours près du puits de Balkou, situé à peu près à une verste au-dessus du camp de même nom; j'y allai, les matelots puisaient de l'eau; aussitôt qu'ils m'aperçurent ils quittèrent leur ouvrage et accoururent à ma rencontre. Je ne tardai pas à voir aborder M. Ponomarev, qui me sauta au col et qui m'emmena aussitôt avec lui. On peut facilement se représenter la joie que j'éprouvai en montant à bord de la corvette.

Après m'être acquitté de mon premier devoir, qui était de rendre des actions de grâces au Tout-Puissant, je fus entouré par mes compa-

triotes, qui me demandèrent à l'envi le récit de mes aventures.

L'état de la corvette n'était pas très-satisfaisant. Peu de temps après mon départ de Khiva, lorsqu'on eut pris du *Saint-Polycarpe* tous les vivres qu'il apportait, on l'avait renvoyé parce qu'on était loin de supposer que mon absence se prolongeât autant : ensuite on fut obligé de réduire la ration à moitié; sur cent quarante matelots il n'y en avait que vingt en bonne santé; cinq étaient morts. Les médicamens manquaient. Cette triste position avait forcé le lieutenant Bassarghine, vers le milieu de novembre, de demander à M. Ponomarev l'ordre de partir; d'ailleurs le golfe commençait à être pris par les glaces. M. Ponomarev obtint encore un délai de quinze jours; quand ils furent écoulés, on résolut d'attendre encore huit jours, et enfin on accorda un dernier jour de grâce, à l'expiration duquel on devait irrévocablement mettre à la voile. Ce jour-là, au moment du crépuscule, une kirgim turcomane aborda la corvette : Mohamed-Khan et Djank, que j'avais dépêchés à l'avance, entrèrent dans la chambre du capitaine sans dire un mot, et remirent ma lettre à M. Ponomarev. La joie fit aussitôt cesser les murmures des matelots affamés ; ils consentirent unanimement à m'attendre.

Hhekim-Ali-Bey, que j'avais plusieurs fois recommandé dans mes lettres à M. Ponomarev, pour qu'il l'arrêtât, n'avait pas paru sur la corvette; il avait expédié par un autre la médaille que je lui avais confiée. Il refusa toutes les invitations qui lui furent adressées, en prétextant une maladie. On avait reconnu la médaille; mais on supposa qu'Hhekim-Ali-Bey s'en était emparé après m'avoir tué, et l'avait envoyée à la corvette pour se justifier; la maladie même qu'il prétextait fut attribuée à des blessures, que l'on s'imagina qu'il avait reçues de moi pendant que je me défendais.

Pendant tout le temps de mon séjour à Khiva, les Turcomans qui en revenaient avec leurs caravanes, venaient sur la corvette en annonçant que je marchais sur leurs pas : petit manège qu'ils avaient inventé dans l'espoir de recevoir un mouchtouloug, ou petit présent pour leur bonne nouvelle. Ces messages mensongers ennuyèrent bientôt M. Ponomarev; il retint un de ces hommes qui avait juré que je paraîtrais immanquablement sous quatre jours. M. Ponomarev promit de le récompenser s'il disait la vérité; mais en même temps de le punir sévèrement si la nouvelle était fausse. Le cinquième jour se passa sans qu'on me vît, et le

malheureux Turcoman vint demander grâce en pleurant et en avouant sa supercherie.

Kiat s'était caché; il était fort inquiet sur mon compte, et prenait secrètement des informations auprès de tous les Turcomans qui arrivaient; pendant ce temps, le défaut d'interprète et quelques autres circonstances, l'avaient forcé de quitter la corvette, et d'abandonner toutes nos affaires relatives aux négociations avec les Turcomans; il nous fut ensuite très-difficile de le déterminer à revenir.

Kiat, informé de ma prochaine arrivée, était venu à ma rencontre; mais, comme je l'ai déjà dit, nous nous croisâmes; il voulait m'entretenir en particulier, d'après divers faits dont je fus instruit à mon retour. J'évitai toute conversation avec lui, afin de n'être pas obligé, dans les éclaircissemens qui en résulteraient, d'avoir des explications inutiles.

Kiat ayant appris mon retour, le 14 au soir, vint à bord de la corvette; il avait été attaqué en route d'une inflammation à l'œil droit: pendant toute une nuit la douleur lui avait arraché des cris; le matin son œil fut couvert d'une grande taie qui l'empêchait de voir.

Le 15 avait été fixé pour fêter mon arrivée à terre. La mauvaise disposition de Kiat à notre égard, nous faisant craindre que les Turcomans

n'entreprissent quelque chose contre notre sûreté, on en rassembla une multitude des plus affamés. Combien, en effet, n'eût-il pas été douloureux de retomber en leur pouvoir, après un retour presque miraculeux. On plaça des sentinelles en observation, et la fête commença par des exercices à cheval, auxquels succédèrent la lutte, le tir et la course.

Les vainqueurs étaient récompensés en argent.

Je reçus la visite d'un vieillard aveugle de Tchélekèni; il était porteur d'un certificat du comte Voinovitch, qui avait navigué dans ces parages sous le règne de Catherine II : cet écrit rappelait les services que ce Turcoman avait rendus aux Russes pendant leur séjour sur la côte.

Pétrovitch étant venu le 16 annoncer que la caravane était arrivée au camp de Seïd, je l'envoyai à sa rencontre. Le lendemain nous aperçûmes une troupe de cavaliers qui descendaient les hauteurs le long de la côte; nous reconnûmes les ambassadeurs khiviens; ils étaient devancés par leurs conducteurs turcomans, qui faisaient caracoler leurs chevaux et tiraient des coups de fusil. J'allai aussitôt à terre, et je les fis entrer dans une kibitka qui leur était destinée, et devant laquelle je plaçai une sentinelle, afin que

les Turcomans ne vinssent pas en foule, selon leur coutume, les obséder par leurs questions. La caravane arriva le soir; je menai les Khiviens à bord. Plusieurs Turcomans voulurent me suivre dans l'espérance de recevoir une récompense, pour la peine qu'ils avaient prise de se nourrir à mes dépens; ce qui chez eux s'appelle *servir :* je m'y refusai; je n'admis que les quatre qui m'étaient plus particulièrement attachés.

Au moment où nous allions quitter le rivage, Seïd, le visage pâle et l'air égaré, accourut dans la kibitka, prit son sabre, et se mit à seller son cheval; je lui demandai le motif d'une conduite si étrange; il tremblait, ses lèvres éprouvaient un mouvement convulsif, il était hors d'état de proférer une parole : il me dit, en balbutiant, qu'il n'irait à aucun prix sur la corvette; je me saisis de sa pique et de son sabre, en lui assurant que j'étais très-peiné de le voir dans un état semblable, et que je le priais de m'en dire le sujet. « J'ai rêvé aujourd'hui, répondit-il, que me promenant sur les bords gelés du golfe, les pieds de devant de mon cheval s'étaient enfoncés sous la glace; j'ai le pressentiment qu'il m'arrivera quelque malheur. Mais, dis-moi, ne t'ai-je pas bien servi ?

« Seïd, répliquai-je, si tu sens toi-même tes

torts sans qu'on t'en fasse souvenir, pourquoi ne cherches-tu pas à en obtenir le pardon par un aveu sincère? — Laisse-moi, reprit-il, je suis content de toi; je t'ai amené sans accident sur le rivage, et j'en ai été suffisamment récompensé; laisse-moi retourner chez moi. — Tu en es le maître, lui dis-je, si tu n'as pas de confiance en moi, et si tu ne veux pas venir me voir, tu peux partir, je ne te ferai pas de questions. »

Pendant mon séjour à Khiva, et pendant tout le temps de mon retour, Seïd m'avait causé plus d'un désagrément; je ne m'étais pas plaint, me promettant de le punir à notre arrivée sur la côte, en lui reprochant, en présence de tous les anciens, sa conduite grossière, et en le chassant honteusement; quand je lui entendis faire l'aveu de ses fautes, je me bornai à lui adresser des reproches sans témoins. Il voulait absolument partir, Pétrovitch l'en empêcha: « Demande pardon à l'Iemtchibek (1), lui dit-il, et je te réponds qu'il te fera grâce. — Que le destin décide de moi, répliqua Seïd, je m'abandonne à sa volonté, quoiqu'il puisse m'arriver. »

Je conduisis tout mon monde sur la corvette,

---

(1) Monsieur l'ambassadeur.

et présentai les ambassadeurs khiviens à M. Ponomarev. Iakoub-Bey avait déjà navigué sur nos navires marchands de Manghichlak à Astrakhan, de sorte que la vue de la corvette ne l'étonna pas; mais Ious-Bachi examina tout avec beaucoup de détail, et ne se persuada qu'avec peine qu'il était sur mer. M. Ponomarev distribua des présens à mes Turcomans; je donnai à Seïd un pistolet monté en argent, et l'ayant pris à part je lui rappelai toutes ses grossièretés, il en convint, m'en demanda pardon, et nous fîmes la paix.

Dans la soirée du 18 on leva l'ancre, et l'on fit voile vent arrière pour Bakou, avec les deux ambassadeurs du khan de Khivie, et deux envoyés du peuple turcoman.

Le 21 on arriva devant l'île Jiloï, qui est à une petite distance du cap Abcheron, et habitée par des pêcheurs qui y prennent des phoques. Avant que d'y attérir, nous avions doublé un écueil récemment découvert, et qui n'est indiqué que sur les nouvelles cartes maritimes de ces parages.

Le 24, à la pointe du jour, nous entrâmes dans la rade de Bakou; nous débarquâmes vers midi. Le général Iermolov était encore dans le Daghestan, où il continuait ses opérations militaires. Nous apprîmes le 29 qu'il avait pris Akoucha.

Je m'étais proposé d'aller voir les feux qu'adorent les Indous; comme nous étions nombreux je ne pus voir dans tous ses détails une petite chapelle qui aurait mérité d'être examinée avec attention.

Ces feux, qui en persan se nomment Atechgah (endroit du feu) sont à seize verstes au nord-est de Bakou. Le sol est imprégné de naphte à une distance de plusieurs verstes; la moindre ouverture dont on approche du feu, s'enflamme à l'instant, et ne s'éteint plus.

Les Indous se servent de ce feu, objet de respect pour eux, pour cuire leurs alimens, et pour s'éclairer en enfonçant en terre des roseaux qu'ils allument à leur extrémité supérieure. Ils y ont construit un karavan-seraï assez propre, une partie des chambres leur sert de logement et les autres de temples; quelques-unes sont réservées pour les voyageurs étrangers. Au milieu de la cour s'élève un autel assez grand, aux quatre coins sont quatre ouvertures qui vomissent continuellement des flammes. Une vingtaine d'Indous travaillaient en ce moment au salut de leur âme, en s'imposant différentes mortifications. La dignité d'ancien y est occupée par un indou qui a fait le commerce à Astrakhan ; outre sa langue maternelle, il parlait le russe, l'arménien, le turc et le persan. Les

Indous que je vis étaient presqu'entièrement nus; ils vivaient et mangeaient séparément; chacun d'eux a dans sa chambre un feu sur lequel il s'assied pendant plusieurs heures de suite, sans bouger, et tenant les mains élevées en l'air, ou dans tout autre position. L'état d'épuisement de ces martyrs volontaires prouve quelles doivent être leurs souffrances. Il y en avait un qui avait été au service de la compagnie des Indes anglaise, dans un régiment de Cipayes.

Le 6 janvier 1820 nous reçûmes une lettre du général Iermolov, qui nous mandait de l'aller joindre à Derbend.

Nous partîmes le 8 et nous arrivâmes le 15 à Derbend; le général Iermolov nous y joignit le 17; on lui présenta les ambassadeurs de Khiva et ensuite ceux des Turcomans le 21. Le lendemain les premiers lui offrirent les présens du khan, qui consistaient en deux châles, dix peaux d'agneaux Boukhares, deux selles ordinaires et quelques livres de raisin sec (1). Il

(1) Le khan de Khiva avait envoyé également au général Iermolov deux chevaux que nous fûmes obligés de laisser sur la côte orientale de la mer Caspienne, de même que celui dont on m'avait fait présent, et que je donnai à Kiat.

donna deux bagues aux ambassadeurs khiviens.

« Vous tremblez devant les Persans, dit un » jour le général Iermolov au Turcoman Kiat. —Nous sommes maintenant en hiver, répóndit » Kiat en souriant, tout le monde tremble. »

Le général partit le 30 pour Kizliar, en nous ordonnant de conduire les ambassadeurs à Tiflis et d'y attendre ses ordres ultérieurs.

Le 1er février nous quittâmès Derbend; le 8 nous fûmes de retour à Bakou.

Pendant notre absence un vent impétueux qui règne souvent dans ces parages, avait chassé dans la nuit du 17 au 18 janvier tous les bâtimens de la rade, un navire marchand fit naufrage; la force de l'ouragan et la rigueur excessive du froid, empêchèrent les bâtimens de guerre de porter secours aux vaisseaux marchands. L'hiver fut généralement très-rude sur toute la côte occidentale de la mer Caspienne; le froid fit périr beaucoup d'hommes, de bestiaux et d'oiseaux.

Nous arrivâmes le 24 à Tiflis, où la flatteuse réception de mes compagnons d'armes et de mes amis me fit bientôt oublier toutes les fatigues du voyage.

Le général Véliaminov, gouverneur en l'absence du commandant en chef, reçut les ambassadeurs deux jours après notre arrivée; et le 12

mars au Navrouz (1), il leur fit présent de drap et d'étoffe de soie pour des kaftans.

Au commencement de mars on reçut de Kizliar, du général Iermolov, une lettre à laquelle était joint un rapport du gouverneur d'Astrakhan, sur l'arrivée d'envoyés turcomans qui lui avaient remis une pétition au nom de toute leur nation. Elle était en tout semblable à celle que nous avions apportée; ils priaient également le gouvernement russe de les recevoir sous sa domination, avec la seule différence que dans la nôtre personne ne prenait la qualité de successeur du trône des Turcomans; dans la pétition d'Astrakhan, tous les anciens se qualifiaient de khan: Kiat, dont le nom s'y trouvait aussi, nous assura que cette pièce était fausse.

Le général Iermolov me chargea d'examiner cette affaire: j'appris que l'envoyé, qui avait apporté cette pétition, était frère de Kodji, qui en 1812 avait été tué à la tête des Turcomans soulevés contre la Perse; né sur les frontières de l'empire chinois, l'envoyé était venu chez les Turcomans pour réclamer les chevaux, les armes, les esclaves et les pierres précieuses qui avaient appartenu à son frère; chassé honteuse-

(1) Premier jour de l'année musulmane.

ment, il avait voulu essayer de les subjuguer par l'intervention de notre gouvernement.

Dans la soirée du 23 mars, le général Iermolov arriva à l'improviste à Tiflis; le 4 avril on lui présenta les ambassadeurs qui le soir furent admis dans l'assemblée de la noblesse de Tiflis. Le 22 avril je leur remis pour Mohamed-Rahim, la lettre suivante :

« J'ai présenté les envoyés de Votre Altesse, Ious-Bachi, Ech-Nezer et Iakoub-Bey, au commandant en chef de l'empereur qui m'a député vers vous l'année dernière. Ils feront connaître à Votre Altesse la manière dont ils ont été accueillis, et vous assureront des bonnes dispositions du commandant en chef. Je les ai chargés aussi de vous exprimer ma reconnaissance envers vous, Grand Souverain des contrées de l'orient, pour les faveurs que vous avez répandues sur moi, et rendues encore plus éclatantes par la confiance que m'accorde le commandant en chef, en m'envoyant incessamment à Sa Majesté l'Empereur pour lui porter la nouvelle des liaisons amicales qui ont été formées entre l'orient et l'occident.

» Que le même soleil, qui se lève et se couche, éclaire ces liaisons pendant des siècles ; et puissent ces nœuds, formés par la sincérité, égaler par leur éclat ce luminaire du monde, et ne se

rompre qu'avec la ruine de l'univers entier.

» Que Votre Altesse permette à celui qui a eu le bonheur de se présenter devant elle, d'espérer qu'elle recevra cette lettre avec une bienveillance égale à l'estime qu'il a pour elle. Je m'estimerais trop heureux si vos pensées pouvaient quelquefois s'arrêter sur celui qui vous souhaite une gloire impérissable, et la continuation de toutes les faveurs dont le Tout-Puissant a gratifié Votre Altesse. »

C'est ainsi, qu'avec l'aide du Très-Haut, j'ai rempli heureusement le devoir qui m'avait été confié par mon chef. Je prie le Créateur que mes travaux et mes dangers tournent à l'avantage et à la gloire de ma patrie. L'accomplissement de ce désir sera ma plus douce récompense.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Tableau général du pays de Khiva.

La Khivie doit être considérée sous deux points de vue : elle comprend, 1° le noyau de cet état, c'est-à-dire le pays habité par les Khiviens, et dans lequel se trouvent aussi des tribus nomades, issues de la même souche; 2° le territoire parcouru par des tribus de cette même famille, soumises par la force ou de leur plein gré, soit parce qu'elles se sont senties trop faibles, soit parce que leur commerce les mettait dans la dépendance de Khiva.

La Khivie, proprement dite, n'a pas de frontières bien fixes, à cause des stèpes arides qui l'entourent, et dont personne ne lui dispute la possession. Pour les désigner il suffit de nommer les peuples qui errent sur leur surface.

La partie centrale se trouve dans le coude for-

mé par l'Amou-Déria; elle s'étend au nord de la rive gauche de ce fleuve, jusqu'à son embouchure dans le lac Aral, de sorte que cet état est borné au Nord par le lac Aral et par une partie des stèpes qui, de ce lac, se prolongent à l'est, et sont habitées par les Kirghis (1).

La Khivie est bornée au nord-est par le cours de l'Amou-Déria; cependant les Kara-kalpak (2) qui errent sur sa rive droite, obéissent temporairement au khan de Khiva, jusqu'au moment où ils portent ailleurs leurs ravages.

Au sud-est une stèpe sépare la Khivie du royaume de Boukhara.

---

(1) Les vues ambitieuses de Mohamed-Rahim, khan actuel de Khiva, ont fixé son attention sur ces Kirghis. Durant mon séjour dans ses états, il projetait d'occuper l'embouchure du Sir-Déria : il y envoya des troupes; le bruit courait qu'il voulait construire un fort sur ses rives, pour tenir en respect les hordes des Kirghis qui s'y trouvaient, et menacer les caravanes qui faisaient le commerce de la Boukharie avec Orenbourg. Si ce plan s'exécute, la Khivie sera bornée au nord par l'embouchure du Sir, qui court de l'est à l'ouest, et se jette dans le lac Aral; et l'influence de cet état s'étendra sur les tribus kirghis, contiguës à celles qui sont sous la protection de la Russie.

(2) *Kara-kalpak*, bonnet noir.

Au sud-ouest, des plaines sablonneuses et des stèpes forment une limite entre cet état et le territoire de la tribu turcomane de Téké (1), qui est comme un Oasis au milieu de ces déserts; des torrens grossis par les eaux pluviales l'arrosent et la fertilisent.

A l'ouest de la Khivie, des plaines stériles se prolongent jusqu'à la mer Caspienne, sur une étendue de près de 800 verstes (200 lieues). Les Turcomans des tribus de Iomoud et d'Ata habitent le long de la côte. La partie centrale de la Khivie, a 180 verstes du nord au sud, et environ 150 de l'est à l'ouest.

Ce pays a une étendue bien plus considérable, si l'on y ajoute les territoires qui ont été conquis par la force des armes, et ceux qui sont sous son influence politique, ou sous sa dépendance, par leurs relations commerciales.

Le territoire conquis comprend une partie de la tribu de Téké qui obéit aux Khiviens, bien

(1) Dans la carte de Jenkinson de 1562, il est question des stèpes arides de la Turcomanie. On y indique le cap de Manghichlak, *à Mangustâ Shayssuram usq*; 20 *dierum iter habent, sine ullis sedibus, cum summâ aquæ penuriâ. A Shayssurâ usq; Bogar, par itineris intervallum latrociniis infestum.*

Note du traducteur.

que les troupes de ces derniers n'y séjournent point.

Les Khiviens exercent une influence politique sur la petite tribu turcomane d'Ata, qui campe près de la mer Caspienne; elle a réclamé la protection du khan, depuis qu'elle a été chassée des environs des monts Balkan, par les Iomoud.

Les Turcomans de la tribu de Tchovdour-Essèn-Ili, dépendent de Khiva, à cause du commerce des Khiviens avec la Russie, par le cap Manghichlak, où demeure cette tribu; une portion s'est transportée dans l'intérieur du pays. Cette possession éloignée n'est pas constante; Mohamed-Rahim sait bien qu'il commande à cette tribu, plutôt qu'il ne la possède réellement.

Dans l'antiquité, la Khivie nommée *Chorasmia*, s'étendait plus à l'ouest, le long de l'Amou-Déria (1), qui alors se jetait dans la mer Caspienne. Les Grecs l'appelaient *Oxos* et *Baktros*, et les Arabes *Djihhoun* (2).

---

(1) *Deria* signifie fleuve,

(2) Il devait se jeter dans la mer Caspienne à une époque antérieure à celle où les Arabes le désignent sous le nom de *Djihhoun;* car *Ebn-Hhaukal*, qui écrivit dans le dixième siècle, et après lui Aboulféda, placent l'embouchure de ce fleuve dans le lac de Khârizm, qui est le lac Aral de nos jours.

Suivant les traditions, ce fleuve a dû former la frontière entre les royaumes d'Iran et de Touran (1). La nature a renversé cette borne qu'elle avait placée entre des pays habités par des nations d'une origine absolument différente. A l'époque de la migration des peuples orientaux qui inondèrent l'Occident, ces contrées ont dû éprouver de prodigieux changemens, produits par des causes naturelles qui ont changé le cours des fleuves, et opéré d'autres révolutions. Le terrein cultivé se sera converti en une stèpe stérile et un affreux désert.

Ces révolutions naturelles demandent une sérieuse attention de la part des savans. Le voyageur doit se borner à faire connaître l'aspect actuel de ces pays décrits par les anciens.

Le seul lac remarquable de la Khivie est l'Aral, qui se trouve sur sa frontière. Il s'alimente des eaux de deux grandes rivières, l'Amou-Déria, ou, en langue du pays, Amin-Déria, et le Sir-Deria; tous deux forment à leur embouchure des bras renfermant une quantité innombrable d'îlots, au delà desquels leurs eaux se réunissent dans un bassin, qui est le lac Aral (*Lac des îles*).

---

(1) Entre la Perse actuelle et l'ancien pays des Turcs.

Les naturels du pays disent que ces bras sont si peu profonds, qu'un homme à cheval peut en traverser plusieurs, en suivant la ligne des roseaux qui coupent leur lit.

La Khivie n'a qu'une rivière un peu considérable, l'Amou-Déria, qui est très-profonde; et, si l'on peut s'en rapporter aux Khiviens, elle est si large que d'une rive à l'autre deux hommes ne peuvent ni se reconnaître, ni s'entendre. La voix d'un homme nageant au milieu de la rivière, pourrait atteindre des deux côtés; ce qui suppose une largeur de 100 sagènes (1). Quoique l'Amou-Déria ne traverse ce pays que du sud au nord, il porte ses eaux, au moyen de canaux, dans les endroits les plus éloignés, et fertilise ainsi ces stèpes stériles.

Après avoir parlé de la principale rivière qui arrose la Khivie, et qui peut faire supposer que les anciens commerçaient avec l'Inde, il faut mentionner aussi le Sir-Déria, ou l'ancien Iaxartès. Quoiqu'il ne traverse pas la Khivie, le khan exerce une grande influence sur les Kirghis qui campent sur ses bords. Le Sir doit être assez profond; il coule de l'est à l'ouest, et se jette dans le lac Aral (2).

---

(1) 650 pieds.

(2) Dans la carte de la Perse, de l'atlas intitulé *Pto-*

Il est probable que cette rivière se réunissait autrefois à l'Amou-Déria, ou avait un cours autre que celui qu'elle suit maintenant. Un tremblement de terre en changeant tout l'horizon de la stèpe, aura fait prendre une autre direction au Sir, qui forme aujourd'hui, avec l'Amou, le lac Aral.

Les historiens anciens disent que le commerce de l'Inde s'est fait par l'Oxus, qui se jetait dans la mer Caspienne (1); l'obscurité qui enveloppe

---

lemaïcus nomenclator (Anvers 1579), l'Iaxartès est indiqué sous le nom de *Chesel :* il y coule de l'est à l'ouest et se jette dans la mer Caspienne. Je suppose que l'auteur aura suivi les anciens qui, n'ayant pas connaissance du lac Aral, placèrent l'embouchure de l'Oxus et du Iaxartes dans la mer Caspienne. (*Voyez* la géog. phys. de la mer Noire; par M. Dureau de la Malle fils.)

Note du traducteur.

(1) Dans l'atlas, intitulé *Nomenclator Ptolemaïcus*, la carte de la Russie offre l'embouchure de l'*Oxus* ou *Ougus* dans la mer Caspienne, tandis que le Sur ou Sir se jette dans le lac Aral, qu'on y nomme *Kitaia-lacus*, après avoir reçu l'*Amour* ou *Amou*, que le géographe paraît avoir considéré comme un fleuve autre que l'*Oxus*. La ville de Balk s'y trouve sur ce fleuve

l'histoire de l'Asie centrale, surtout au moment de la destruction de deux grands empires, nous a caché de grandes révolutions naturelles, qui changèrent la face d'une partie des stèpes de ces régions; ces changemens, dont les traces sont encore visibles, se reconnaissent surtout dans le nouveau cours de l'Oxus, et dans son ancien lit.

La supposition du changement de cours de l'Oxus, qui se jette maintenant dans ce lac Aral, a été adoptée par les géographes modernes; elle est indiquée sur la plupart des cartes : le cours y est toutefois mal tracé. Ainsi, quoique la carte de l'Asie centrale, publiée à Saint-Pétersbourg, soit assez exacte pour la partie supérieure de son cours, elle est fautive pour tout ce qui se trouve plus bas. La carte d'Arrowsmith est la moins inexacte sous ce rapport.

On a souvent révoqué en doute l'existence de cette rivière; cette opinion acquit une certaine consistance, lorsque l'expédition envoyée par Pierre-le-Grand à la recherche du sable d'or, qu'on disait se trouver sur ses bords, eut échoué.

Le prince Békevitch, expédié avec un dé-

Ougous. Dans la carte de la Perse, du même ouvrage, l'*Oxus* porte le nom persan d'Abi-Amu.

Note du traducteur.

tachement à Khiva, établit des fortifications sur le cap de Krasnovodsk, et allant de la côte septentrionale de la baie de Balkan, à 100 verstes à l'est, trouva l'embouchure de ce fleuve; il en remonta le lit desséché, et après une marche de cinq verstes il en perdit la trace. Le capitaine Kojin qui était auprès du prince l'accusa de trahison, et prétendit que Békevitch n'avait annoncé l'existence de cette rivière, que parce qu'il voulait livrer son détachement au khan de Khiva.

L'année suivante, en 1717, Békevitch alla de nouveau à la recherche d'une digue, que l'on supposait avoir été construite par les Khiviens pour diriger le cours de cette rivière au nord, afin de se mettre à l'abri des brigandages des Cosaques et de Stenko-Razin (1), qui la remontaient sur ses bateaux, et faisait des invasions sur leur territoire. Békevitch périt dans cette seconde expédition : sa triste fin fit cesser toutes les recherches sur ce point.

Si le gouvernement crut à cette époque pouvoir établir le commerce avec l'Inde, au moyen de cette rivière, en replacant son embouchure

(1) Cette supposition est fausse, Razin n'ayant jamais visité les côtes orientales de la mer Caspienne.

dans la baie de Balkan, on doit présumer qu'il connaissait la grandeur de l'Amou-Déria; mais comment supposer raisonnablement que les grossiers Khiviens avaient été en état de détourner le cours d'un fleuve semblable en construisant une digue, et de changer l'inclinaison de la stèpe pour faire tourner ce fleuve au nord?

Les Khiviens eux-mêmes s'étonnent d'une semblable supposition. Ils ont conservé des traditions, d'après lesquelles un violent tremblement de terre aurait, il y a 500 ans, ébranlé la surface du pays, et obligé l'Amou-Déria de prendre son cours au nord, où il se serait creusé un nouveau lit.

Mes recherches m'ont appris que le lit desséché de l'ancien Oxus commence au point marqué sur la carte de l'Asie centrale; après un court trajet à l'ouest il se détourne, prend son cours au sud-ouest, et le suit assez long-temps; ensuite il coule parallèlement aux monts Balkan, situés à la pointe de la baie du même nom, se dirige de nouveau à l'ouest, et se jette dans la mer Caspienne par deux embouchures: l'une sépare les monts du grand Balkan de ceux du petit Balkan; l'autre est plus au sud, presqu'à la pointe méridionale de cette baie. J'ai vu les traces de ce fleuve en allant de Krasnovodsk à Khiva : en suivant la route du

nord j'ai traversé le lit desséché de l'Amou-Déria, près des puits de Bech-Dichik; dans cet endroit ce lit porte le nom d'Ous-Boï, il a 100 sagènes de largeur sur 15 de profondeur. Cette trace profonde se reconnaît, sur la stèpe sablonneuse et unie, à des bords escarpés et presqu'à pic. Ces rives sont quelquefois éboulées, et tellement comblées par le sable, qu'on arrive au fond du fleuve par une pente assez adoucie. Son fond se distingue d'une manière frappante par la qualité de son sol, de la stèpe qui est au-dessus; car il est tapissé de verdure et d'arbres, et fréquemment sillonnée par de petits ruisseaux d'eau douce: il y croît également des roseaux, et les caravanes qui vont à Khiva y cherchent ordinairement un abri. Les Turcomans qui s'adonnent au brigandage, s'y cachent et emportent leur butin au sud, en suivant la direction de ce lit.

En allant de Krasnovodsk à Khiva par la route du sud, j'ai passé ce lit un peu plus près de la mer dans un endroit où il porte le nom d'*Engundj;* la nature des rives et du fond y est la même qu'à l'Ous-Boï, et tranche d'autant plus avec la stèpe qui ne produit pas la moindre broussaille; les rives n'y sont cependant ni aussi hautes ni aussi escarpées. Un peu plus au sud l'Engundj desséché tourne à

l'est, et s'arrêtant à sa rive gauche qui est très-élevée, il se dirige de nouveau à l'ouest : vis-à-vis ce bord escarpé, la rive droite de la rivière est en talus, et va de niveau avec la stèpe.

Pour réunir les preuves relatives à l'ancienne existence de ce fleuve, je vais rapporter encore quelques autres témoignages. Les Khiviens et les Turcomans côtiers affirment qu'à une époque reculée, le lit en question portait les eaux d'un grand fleuve qui se jetait dans la mer Caspienne; qu'alors il ne se nommait ni Ous-Boï, ni Engundj, mais Amin-Déria, parce que c'était la même rivière qui de nos jours arrose l'Asie moyenne et tombe dans le lac Aral. Ils assurent également que leurs habitations étaient situées sur les bords de ce fleuve, ce qui est prouvé par des restes encore visibles de canaux qui servaient à arroser les terres labourables, ainsi que par les ruines de divers édifices.

On sait aussi, d'après les traditions des Turcomans, que les bouches de ces fleuves étaient affermées par les souverains du pays, et que le terrein y était très-bien cultivé. Quoique l'ancien lit de l'Oxus soit en plusieurs endroits entièrement rempli de sable, on trouve néanmoins sur ses rives des mûriers qui n'ont jamais poussé dans les environs du Balkan, et qui

doivent y avoir été apportés de Khiva ou de la Boukharie par ses eaux.

Le territoire de Khiva est coupé d'une infinité de canaux faits avec intelligence, qui répandent l'eau de l'Amou dans toute cette contrée.

Le principal de ces canaux se nomme *Ghiktam-On*; il sort de l'Amou au-dessus de Khiva, auprès d'un village qui porte son nom, et forme presque la corde du demi-cercle que décrit la rivière. On en a dérivé trois autres grands conduits qui parcourent la stèpe dans la direction du nord-ouest : le plus méridional se nomme *Bouz-Ghémen*, celui du milieu *Akh-Saraï*, et le dernier au nord *Dach-Goous*. Au sud du Bouz-Ghémen est le fossé *Khizarist*, et au nord du Dach-Goous celui d'*Arna*. Ces eaux, qui sont conduites avec beaucoup d'art, se divisent ensuite dans une infinité de petits canaux qui arrosent le sol et le fertilisent d'une manière extraordinaire. Dans quelques endroits on a creusé de grands étangs, qui servent de réservoirs pour l'usage des habitans dans les temps de sécheresse.

Les principaux canaux ont jusqu'à 5 sagènes de largeur dans quelques endroits (1) ; ils sont élevés sur des digues artistement construites.

(1) 32 pieds.

et l'on en voit même qui se croisent au moyen d'un pont (1). Dans ce pays l'eau de puits n'est pas bonne, et l'on en fait rarement usage.

Je ne dois pas passer sous silence un point qui a fait naître beaucoup d'opinions diverses. Après avoir parcouru les deux tiers de la route de Krasnovodsk à Khiva, sur la gauche à peu distance de l'endroit où l'on rencontre l'ancien lit de l'Amou-Déria, on découvre une grande côte escarpée, qui s'élève à 20 (2) sagènes au-dessus de la stèpe; elle est d'une couleur jaunâtre et d'une hauteur uniforme; les pierres qui s'en détachent sont assez friables et contiennent beaucoup de mica. Les habitans disent que c'est le rivage d'une ancienne mer : son aspect n'est pas contraire à cette supposition; c'était donc une baie de la mer Caspienne, cependant elle dut exister avant que l'Amou-Déria se jetât dans le golfe de Balkan. En la regardant de la route avec une lunette d'approche, on ne s'aperçoit pas que sa hauteur diminue dans son prolongement, en s'éloignant des puits de Bech-Dichik,

(1) L'art avec lequel en Asie on conduit les eaux pour arroser les terres, ne se conçoit pas chez un peuple qui n'a pas d'idée du nivellement.

(2) 130 pieds.

qui sont dans le fond du lit de la rivière, à l'endroit où elle se rapproche des bords de la rivière; ses deux extrémités se perdent dans le lointain sans se confondre avec la stèpe.

Je vis le rivage opposé de ce bassin à Bech-Dichik, où est la seconde halte en venant de Khiva; à sa droite et sur ses bords on aperçoit les ruines d'un fort nommé *Outin-Kala*. La route que nous suivions paraissait traverser l'espace renfermé dans cette espèce de baie. J'eusse été bien curieux de connaître la partie supérieure de ce golfe, et de le suivre dans toutes ses sinuosités. Si en allant de Khiva à Krasnovodsk on prend la route du sud, on ne passe pas auprès de ce bassin; mais à une ou deux haltes en avant d'Engundj on voit à droite, à une distance de 10 à 15 verstes, un rivage semblable et aussi escarpé qui court parallèlement à la route; on y distingue dans le lointain une tour (1).

A 6 verstes en avant d'Engundj, on voit à gauche dans la stèpe un éboulement qui a en-

(1) Je soumets l'examen de ce rivage aux personnes qui s'occupent d'antiquités. Un militaire allant à Khiva pour affaires relatives à son service, ne pouvait s'arrêter pour une semblable recherche. Je me borne à rapporter ce que j'ai vu.

viron 150 sagènes de circonférence sur 20 de profondeur; il porte le nom de *Tunuklu*. Près du fond, sur la face du nord, on rencontre une caverne d'où jaillit une eau salée et saumâtre (1).

Les puits de Bech-Dichik dont j'ai déjà parlé, ont reçu leur nom de cinq ouvertures qu'on trouve sur le bord de cette ancienne mer. Bech-Dichik signifie en turc cinq ouvertures; elles conduisent à des cavernes profondes. Les stèpes qui entourent la Khivie sont en grande partie sablonneuses et stériles; l'on n'y aperçoit qu'un petit nombre d'espaces, peu étendues, où il y ait de la verdure; ce sont des îlots au milieu de cet océan de sable. Il ne croît sur cette plaine sablonneuse que des buissons semblables à ceux qu'on trouve sur les îles de la baie de Balkan; c'est un arbrisseau désigné dans le voyage du comte Voinovitch, sous le nom russe de *Iidovinnik* (*robinia pygmea*), il est peu feuillé: on l'emploie à faire du charbon; toutefois on préfère, pour cet usage, du bois mort,

(1) J'ai trouvé sur une vieille carte d'une partie de l'Asie centrale, le nom de Tunuklu placé comme il le fallait, mais attribué à un lac assez étendu et non à un éboulement.

qui se trouve en assez grande quantité au milieu de ces broussailles : les arbres dont il provient ont jusqu'à trois palmes d'épaisseur. Dans quelques endroits l'on voit des débris des forêts, des troncs vermoulus, qui attestent les bouleversemens qu'a éprouvés ce pays, et qui servent à alimenter également le feu du voyageur et celui du brigand.

On ne trouve pas d'eau douce dans ces stèpes ; celle de la majeure partie des citernes ou des puits qui ont été creusés sur la route, est plus ou moins saumâtre et salée ; ce n'est que dans l'ancien lit de l'Oxus qu'on rencontre des sources d'eau douce.

Parcourir ces sables en été est aussi pénible que dangereux ; il s'y élève fréquemment des tourbillons de poussière, qui, semblables à un épais brouillard, cachent au voyageur la vue du soleil, le seul guide qui puisse le diriger dans cette mer périlleuse. Parmi les broussailles dont j'ai parlé, croissent çà et là des bouquets d'une plante, dont la verdure n'a pas cette belle teinte qui orne les plaines de ma patrie. Elle est d'un jaune de feuille morte, et ressemble aux plantes desséchées des marais ; elle a une forme pyramidale. Les cavaliers qui parcourent ces stèpes la recherchent, parce qu'au besoin elle peut servir de nourriture aux chevaux. Les

endroits qui ne sont pas sablonneux présentent à la vue une terre sèche, dure et d'un gris blanchâtre.

La portion peu considérable de la Khivie, qui est cultivée, peut être considérée comme une oasis au milieu d'un désert. Parmi les autres qu'on découvre dans ces stèpes, dont l'œil ne peut mesurer l'étendue, on peut citer le territoire des Turcomans de la tribu de Téké, au sud de Khiva, dont nous aurons occasion de parler par la suite.

Les habitans prétendent que le pays situé au delà de Khiva n'est pas aussi stérile, et que plus on avance à l'est, plus il est peuplé et cultivé. Les caravanes n'y parcourent jamais un trajet de plus de deux journées sans rencontrer de l'eau.

Quoique sur toute ma route je n'aie pas vu de forêts, il faut supposer qu'il y en a au nord, du côté des stèpes des Kirghis; car on fait descendre par l'Amou-Déria de grands trains de bois qu'on conduit en Boukhar

La surface de la Khivie et de la stèpe qui l'entoure au sud-ouest, depuis les bords de l'Amou-Déria, est absolument unie, à l'exception des monts Saré-Baba, chaîne peu élevée; et de la côte de l'ancienne mer que j'ai déjà décrite.

A l'est de l'Amou-Déria et de la Khivie, s'élève

la chaîne des monts Chikh-Djéri, qui s'étend au nord de Khiva en longeant le lac Aral. Sur la rive orientale du fleuve, vers le nord, vis-à-vis la chaîne du Chikh-Djéri, paraît dans le lointain une montagne isolée nommée *Kouba*, qui paraît être une prolongation de la chaîne de Manghichlak. Il serait très-difficile à un étranger, et particulièrement à un Russe, d'obtenir des renseignemens exacts sur les richesses que peuvent renfermer les montagnes du territoire de Khiva. Les traditions des vieillards ont conservé chez les Khiviens le souvenir des tentatives de Pierre-le-Grand pour chercher du sable d'or sur leur territoire, et la trahison, dont leurs pères se sont rendus coupables, envers le prince Bekevitch, auquel ils donnent son véritable nom, celui de Devlet-Gherie; il en résulte, qu'ils redoutent d'une part de nouvelles tentatives de la part de notre gouvernement, et de l'autre la vengeance particulière du Tsar blanc: c'est ainsi qu'ils nomment l'empereur de Russie.

Quoiqu'en leur inspirant de la confiance, je fusse parvenu à dissiper leurs craintes, leur profonde ignorance s'opposa toujours à ce que j'obtinsse des renseignemens exacts; néanmoins on convient généralement que la chaîne de Chikh-djéri contient de riches mines d'argent et d'or; qu'il en existe également de cuivre mais moins

abondantes, et que les plus productives sont celles de plomb et de soufre. Les Khiviens ne retirent de ces montagnes que ces deux dernières substances; ils les exploitent avec fort peu d'intelligence. Quant à la supposition que les eaux de l'Amou-Déria roulaient une grande quantité d'or, elle est improbable; car ce peuple, qui est si avide d'argent, ne sait pas extraire l'or de ses mines; il se le procure par son commerce avec la Russie et les autres états qui l'entourent. S'il avait ce sable d'or sur son territoire, il en aurait certainement entrepris l'exploitation qui n'exige qu'un lavage assez simple. Toutefois quelques habitans m'ont assuré qu'on trouvait de ce sable en Boukharie près du fleuve; assertion que je suis cependant loin de garantir.

Les animaux qui errent dans la stèpe sont le loup, le renard, le chakal et quelques rongeurs; parmi ces derniers se trouve celui que les Khiviens nomment *Elinghirdj;* il est de la grosseur d'un petit chat, ses pattes de devant sont courtes; sa peau est bariolée, bigarrée de fauve et de noir, il habite dans le sable. Les chakals, qu'on ne connaît pas en Russie, sont si communs en Asie, qu'il n'est pas rare d'en entendre une troupe hurler, surtout pendant la nuit, autour d'un village.

Les ours (1) ne s'aventurent pas dans les stèpes de la Khivie; le cerf et le djéiran qui est une espèce d'antilope, y sont assez communs. Les habitans prétendent que ces animaux peuvent rester deux mois sans boire; cette supposition peut acquérir de la vraisemblance, si l'on admet qu'ils se désaltèrent en léchant la rosée qui est très-forte dans ces stèpes. Les moutons que les Turcomans conduisent aux marchés de Khiva, passent dans la stèpe plusieurs jours sans boire. Il y a probablement des castors et des loutres dans l'Amou-Déria.

Parmi les oiseaux de proie qu'on rencontre dans les pays, les plus remarquables sont l'aigle et l'épervier. Les habitans élèvent avec un soin particulier le second de ces oiseaux, pour lui

(1) Des marchands de Khiva qui commerçaient avec Astrakhan en ramenèrent un ours apprivoisé qu'ils donnèrent au khan, et qui, par ses tours d'adresse, s'attira l'admiration générale. Le khan, après s'en être pendant fort long-temps amusé, voulut éprouver sa férocité, et fit garotter et placer sur le dos de cet animal un malheureux prisonnier russe qu'il supposait criminel. L'ours, après avoir jeté à bas sa malheureuse victime, joua pendant quelque temps avec elle, puis s'en éloigna sans lui faire le moindre mal.

enseigner à en chasser d'autres et même les chèvres sauvages. Des corbeaux suivent d'une manière singulière les caravanes qui traversent les stèpes; aussitôt que la caravane quitte une halte, les corbeaux s'y établissent à leur tour; ils rejoignent ensuite les voyageurs en route; et pendant que ceux-ci s'arrêtent, ils voltigent à peu de distance (1).

Sur les lacs artificiels ou plutôt sur les réservoirs creusés par les Khiviens, on trouve une grande quantité de bécasses que les habitans nomment *kich-kaldak;* leur chair est très-délicate, c'est le gibier qui attire principalement à la chasse le khan et ses officiers.

Quelques canaux contiennent des sasans (espèce de carpe) et vraisemblablement d'autres poissons de l'Amou-Déria.

Il n'y a point dans la Khivie de routes entretenues; on ne reconnaît un chemin qu'aux traces que laissent les voyageurs; souvent le sable les efface; alors, dans les endroits où il n'y a pas d'habitations, les astres offrent le seul moyen d'après lequel on puisse se guider; les haltes sont reconnaissables aux puits qui s'y

---

(1) Deux corbeaux m'ont suivi de cette manière pendant tout le temps de mon voyage à Khiva.

trouvent ordinairement; quand il n'y en a pas, le moment de la halte dépend du coucher du soleil.

L'habitude d'errer dans les stèpes a appris aux habitans à ne pas s'égarer, quand même ils ne sont pas entourés d'objets qui puissent leur indiquer de quel côté ils doivent se diriger. Le chameau a sous ce rapport un instinct particulier; quand il a perdu son chemin, il marche sans discontinuer d'un pas sur, et suivant la ligne la plus directe il arrive après avoir passé plusieurs jours sans nourriture, à la demeure de son maître, dont souvent il était éloigné de cinq cents verstes.

La Khivie est si peu étendue que son climat offre peu de variété. En été les chaleurs sont insuportables pendant plusieurs mois de suite; heureusement les vents, surtout ceux de l'est et du sud-est qui soufflent avec assez de force, rafraichissent un peu l'atmosphère.

Les pluies y sont rares, même en automne; pendant cette saison, de même qu'en hiver, il règne des vents presque continuels; ils apportent des stèpes un sable très fin, qui semblable à un brouillard épais, remplit l'air et obscurcit quelquefois l'éclat du soleil; ces vents transportent d'un lieu à un autre les nombreuses monticules de sable dont la stèpe est parsemée.

Le moindre buisson ou même une pierre, servent de noyau dans la formation de ces monticules. Le sable emporté par le vent, s'arrête en tourbillonnant au premier obstacle que lui présente le plus petit objet, et en fort peu de temps un emplacement qui était uni devient ondulé et se couvre de petits tertres; dans les endroits où ils sont rapprochés, la stèpe a l'apparence d'une mer dont les flots sont agités.

L'hiver est de peu de durée, et peu rigoureux, quoique le thermomètre descende fréquemment à 16 ou 18 degrés au-dessous du point de congélation. Cependant le froid est très-sensible pour les voyageurs, à cause des vents perçans et continuels auxquels ils sont exposés. Il tombe peu de neige; mais le verglas arrête fréquemment la marche des caravanes, et leur cause de grands dommages. La neige durcie et la glace blessent le pied des chameaux qui ne peuvent plus continuer leur route; et ces malheureux animaux restent abandonnés sur la route et y périssent après quelques jours de souffrances.

Le ciel est presque toujours serein, vraisemblablement parce que dans ces immenses plaines il n'y a pas d'obstacle qui puisse attirer ou arrêter les nuages. La transparence de l'air donne à tous les objets un éclat et une vivacité particulière qui mettent l'étranger dans une sorte de

ravissement; mais à peine a-t-on connu les habitans que le charme s'évanouit.

La peste ne désole jamais cette contrée; l'air y est très-sain, tant pour les indigènes que pour les étrangers; les fruits qui, par un usage immodéré, deviennent si dangereux dans la plupart des autres pays, sont très-sains à Khiva (1).

---

(1) Il serait difficile d'expliquer comment cette maladie meurtrière, la peste, règne particulièrement et préférablement dans certains pays, tandis que d'autres enclavés dans ceux-là ne la connaissent pas, quoiqu'on ne prenne aucune précaution pour s'en garantir. On ne parvient pas à l'extirper dans les possessions européennes et asiatiques de la Turquie, tandis qu'on n'en est jamais attaqué dans les provinces persanes qui l'avoisinent; néanmoins tout le monde connaît l'insouciance des Persans, qui ne prennent aucun moyen de l'éviter, et ne savent ce que c'est qu'une quarantaine. La Géorgie russe est dévastée par ce fléau destructeur, et le porte même dans les villes de la Perse conquises par les Russes, où jusqu'alors on n'en avait jamais été affligé.

Au nord du mont Caucase, les Kabardiens qui ne sont séparés des Tchetchentses que par la route militaire de la Géorgie, entretiennent entre eux de fréquentes relations. Il y a quelques années que les Turcs ayant porté la peste chez les Kabardiens, cette peuplade nombreuse fut presqu'entièrement détruite et réduite à une faible tribu;

Je ne m'étendrai pas sur les peuples qui, à diverses époques, ont occupé ce pays; je réserve cet article pour en faire le sujet d'un autre ouvrage, aussitôt que j'aurai rassemblé les matériaux nécessaires : je ne parlerai ici que des habitans actuels de Khiva et des traits caractéristiques qui les distinguent.

La Khivie est habitée par quatre peuples de race différente.

Les Sarty qui sont les habitans primitifs ou aborigènes du pays.

Les Kara-kalpaks soumis aux dominateurs de la Khivie.

Les Ouzbeks étrangers conquérans.

Enfin les Turcomans de diverses tribus que divers motifs ont attirés dans cette contrée.

Dans l'origine ces quatre peuples conservèrent entr'eux leurs relations distinctes d'hôtes, ouvriers, conquérans et étrangers; mais par la suite des temps ils se mêlèrent et ne formèrent plus qu'un peuple divisé en quatre classes les marchands, les laboureurs, les seigneurs et les soldats.

Les Sarty ou Tat (Boukhares) habitans abori-

---

tandis que les Tchetchentses ne furent pas atteints par cette maladie.

gènes de ces contrées sont nombreux, habitent les villes, et s'occupent particulièrement du commerce; ils sont rusés, intrigans, rampans dans l'adversité, flatteurs quand ils y trouvent leur intérêt, insolens dans la prospérité.

Ils vivent assez généralement dans l'abondance et dans une opulence qu'ils ont acquise par le commerce et plus encore par des friponneries; étrangers à tout esprit militaire, ils ne savent ni manier des armes ni monter à cheval; ils sont peu fidèles dans leurs liaisons et manquent souvent à leur parole; ils ont le naturel méchant et beaucoup d'indifférence pour les infortunes qui ne les touchent pas. Dans les courses qu'ils font à l'étranger pour leur commerce ils se corrompent, deviennent joueurs et ivrognes. Les Ouzbeks les méprisent en disant : « nous vivons par nos armes et notre courage, et les Sarty par leur aune et leurs friponneries » (1). On compte plus de 100,000 Sarty.

Les Kara-kalpaks errent en partie au delà de l'Amou-Déria, et en partie labourent la terre au

(1) Les plus pauvres des Sarty s'adonnent à l'agriculture, sans toutefois renoncer à leur penchant naturel pour le trafic.

sud du lac Aral. Ce peuple vit soumis aux Ouzbek, qui ont la puissance militaire, et aux Sarty, qui les dominent par la ruse; il est sans industrie et pauvre, et vit dans l'oppression. On peut supposer que leur nombre s'élève à plus de 100,000 individus.

Les Ouzbek, conquérans des terres des Sarty, y arrivèrent à l'époque de la conquête de la Boukharie, où la plus grande partie de leur tribu est établie. *Ouz* signifie en turc soi ou sien; *bek* signifie seigneur ou maître, de façon qu'Ouzbek veut dire *maître de soi-même*: cette dénomination leur était effectivement applicable jusqu'au règne de Mohamed-Rahim, qui par son génie et par l'astuce jointe à la force, est parvenu à les soumettre et à les gouverner despotiquement; eux-mêmes avouent maintenant qu'ils ont cessé d'être Ouzbek, et qu'ils sont devenus *Khedméthèr* ou serviteurs. Ils ne sont pas plus de 30,000.

Ils sont divisés en quatre tribus principales qui habitent surtout les villes où ils reçoivent des emplois du khan, ou dans les petites forteresses répendues dans le pays, dont ils afferment les terres environnantes aux Turcomans et aux Sarty qui n'ont pas de propriétés.

Les Ouzbek sont fiers du nom de conquérans, quoiqu'ils se reposent sur leurs prétendus

lauriers depuis plusieurs siècles. Après avoir soumis les Sarty, ils ont dégénéré et sont devenus incapables de toute entreprise importante; ils aiment l'inaction et le repos ; toutefois ils n'en sont pas moins enclins au brigandage et au vol; quand ils se décident à partir pour une excursion, ils sont infatigables. A leurs yeux le pillage n'est pas une action malhonnête, ils le regardent au contraire comme méritant toute leur application. La destruction de ceux qui professent une religion différente de la leur, est chez eux un article de foi et une obligation. Ils infestent les routes pour voler les caravanes et savent s'accorder pour le partage; ils ne payent jamais rien aux haltes et se procurent tout par la violence, si leur hôte ne se montre pas bienveillant et prévenant. Le sentiment de la vengeance est chez eux violent et héréditaire; ordinairement la réparation ne s'obtient que par la mort de la famille du plus faible, à moins qu'on ne la prévienne par une réconciliation; dans ces cas tous les moyens leur sont bons et ils ont recours aux meurtres qu'ils commettent soit ouvertement soit secrètement.

Quoiqu'ils aient en général l'esprit belliqueux, ils ne sont cependant propres qu'à des expéditions de peu de durée; ils aiment les récits des prouesses guerrières, estiment le courage et par-

donnent fréquemment à un esclave qu'ils torturent et qui supporte ses souffrances avec fermeté. Comparés aux autres peuples qui habitent la Khivie, ils ont de la noblesse et de l'honneur; la franchise est leur trait le plus caractéristique. Ils détestent le mensonge, la bassesse et les moyens vils employés pour parvenir aux richesses et aux honneurs. «Nous sommes des gens simples, disent-ils, nous ne connaissons que notre sabre recourbé, mais on peut s'arranger avec nous, car nous aimons les hommes de notre profession et qui ont de l'honneur.» Ils font en général peu de cas de l'industrie ou de toute occupation étrangère à la guerre: par conséquent ils méprisent les Sarty et les Kara-kalpak.

Le peuple turcoman occupe, sous différentes dénominations, une grande partie du milieu de l'Asie; ses tribus habitent près des frontières septentrionales de l'Inde et du Tibet et des limites occidentales de l'empire de la Chine, dans le voisinage de la Boukharie et sur les bords de la mer Caspienne. Ces diverses races, répandues sur la vaste étendue de l'Asie centrale, sont très-nombreuses et issues d'une même origine; mais les stèpes sablonneuses, qui coupent et séparent les terres fertiles qu'ils cultivent, le gouvernement patriarchal de chaque tribu par ses anciens et les distances immenses qui les éloi-

gnent les unes des autres, ont rompu le lien qui unissait ce peuple, auquel les écrivains occidentaux ont mal à propos appliqué le nom de Tatares; il leur aura été vraisemblablement donné d'après le nom de leurs tribus primitives qui errent encore dans une stèpe éloignée. Je ne chercherai point à détruire les fausses idées que les Européens se font sur le milieu de l'Asie, parce que cela exigerait un traité particulier et m'éloignerait de mon objet. Je me bornerai à dire, que ce peuple dispersé a adopté les mœurs et les coutumes des pays limitrophes et puissans qui tiennent plusieurs de ses tribus sous leur dépendance, et que celles qui vivent isolées au milieu de la stèpe, ont seules conservé leur indépendance. Je ne parlerai donc ici que des Turcomans qui vivent dans le khanat de Khiva et qui en dépendent.

Les Turcomans établis dans cette contrée, y ont été attirés par la fertilité du sol, par le commerce, enfin par le trafic des esclaves qu'ils enlèvent de toutes parts et vont vendre à Khiva. Ils forment une classe distincte et séparée. Après avoir été regardés pendant long-temps comme étrangers, le penchant inné qu'ils ont pour le brigandage les rendit propres à former la force armée des Khiviens. De toutes les tribus de ce peuple qui habitent ce pays, la principale est

RAK. 600 kibitki.
CHEK. Chef, *Tèlb-ali-khan* ; 00 kibitki.
YR. Chefs, *Douri-Serdâr* et *Seer Moulla* ; 550 kibitki.
MA. Chef, *Kou-Nias-bai* ; 200 kibitki.
YR. Chef, *Mouad-khan* ; 700 kibitki.
CHRIK. Chef, *khab-on-beghi* ; 00 kibitki.

celle des Iomoud de la branche de Bairamcha qui des bords de la mer Caspienne, s'est établie auprès des Kara-kalpak sur le canal d'Arna, qui sort de l'Amou-Déria au-dessous de Khiva.

Les Turcomans ressemblent plus aux Ouzbek qu'aux Sarty; dans le combat, ils manient leur cheval avec une adresse incomparable, ils excellent dans les ruses de guerre. Ils sont avides et cruels, et ne connaissent d'autre métier que le brigandage et le pillage; leurs traits caractéristiques sont la duplicité et la perfidie. Ils valent mieux que les Ouzbek dans une expédition militaire. Sans avoir les vertus de ces derniers, ils ont leurs défauts et leurs vices, qui chez eux acquièrent d'autant plus de violence que leur férocité naturelle s'y joint.

Le nombre des Turcomans de cette classe de guerriers éprouve de fréquentes variations; ils sont étrangers et ne veulent pas être traités différemment; ils s'établissent dans le pays et le quittent quand bon leur semble; quelques-uns posent leur camp sur une plage sablonneuse, au milieu de terres cultivées, sans faire attention à la mauvaise qualité ou à l'éloignement de l'eau; leur but est de ne pas labourer la terre. On peut estimer à plus de 15,000 le nombre de ces Turcomans errans. Maintenant la majeure partie s'adonne à l'agriculture et peuple les villages.

Indépendamment de ces quatre classes d'habitans, il en existe une cinquième qui comprend les esclaves étrangers, dont le nombre est très-grand. Ces malheureux mènent l'existence la plus déplorable; leur vie dépend du caprice de leur maître; ce sont en grande partie des Russes, des Persans et des Kourdes. On compte à Khiva à peu près 3,000 Russes qui ont été enlevés par les Kirghis sur la ligne d'Orenbourg; 30,000 Persans et un bon nombre de Kourdes. Les esclaves persans qui achètent leur liberté, s'enrichissent quelquefois et reçoivent de bons emplois; les Ouzbek donnent à ces affranchis le nom de *Kizil-Djan*, qui signifie *faiseur de bride d'or*.

Khiva renferme des Juifs, qui s'y sont établis à une époque reculée, et qui ont embrassé le mahométisme; il n'y en arrive presque jamais d'étrangers; la crainte du pillage, des troubles et des violences qui désolent toujours ce pays les en éloigne.

Depuis le règne du souverain actuel, il existe plus d'égalité entre les quatre peuples dont nous avons parlé, qui sont mahométans sunnites; quoique chacun se livre exclusivement aux occupations de sa classe, il n'est pas rare de voir quelques individus en changer; c'est ainsi que l'on voit des Sarty au service du khan, des Tur-

comans laboureurs, des Kara-kalpak se livrant au brigandage, et des Ouzbek faisant le commerce. Cette innovation est un effet de la politique de Mohamed-Rahim, qui en établissant l'égalité entre les classes, cherche à détruire les divisions qui résultaient des prérogatives que quelques-unes s'arrogeaient.

La population soumise immédiatement au khan de Khiva, paraît s'élever à plus de 300,000 âmes; toutefois cette évaluation ne peut être regardée comme très-exacte, puisqu'elle n'est basée que sur des informations verbales et des présomptions; le khan lui-même ne saurait l'indiquer avec précision. Le peuple, qui est très-méfiant, ne s'ouvre à ce sujet, vis-à-vis des étrangers, et surtout des Russes, qu'avec beaucoup de circonspection. La population est peut-être plus forte. Du reste, le lecteur peut s'en former une idée, en la comparant à la force militaire qui est à la disposition du khan, sans oublier, toutefois, qu'elle éprouve des accroissemens, tant par les conquêtes du khan, que par les camps des Turcomans qui viennent s'établir sur son territoire, où ils sont attirés par divers avantages, et par les terres qu'on leur distribue sur les canaux.

On compte dans la Khivie cinq villes principales.

Khiva, qui est la résidence du souverain, se nommait jadis Khivak, suivant le rapport des habitans, et occupait son emplacement actuel, avant que l'Amou-Déria eût changé son cours. Cette ville est assez grande, entourée de murs, et bâtie sur un petit canal qui amène l'eau de l'Amou-Déria. Les principaux édifices se bornent à la maison du khan, d'ailleurs assez insignifiante, et à une mosquée, pour laquelle les Musulmans ont une vénération particulière et mystérieuse ; la coupole de ce temple est peinte en azur ; il s'y trouve quelques autres mosquées de peu d'importance. Les bâtimens sont en général en pisé, recouvert en terre glaise; ils bordent des rues étroites. Les boutiques sont peu nombreuses, il s'y tient un marché ou bazar deux fois par semaine. On y compte jusqu'à 3000 maisons, et 10,000 habitans. Cette ville, ainsi que toutes celles du pays, est entourée de jardins qui s'étendent à une grande distance et renferment une quantité de fortins et de maisons.

La Nouvelle Ourghendj, véritable capitale de la Khivie, est la résidence de Koutli-Mourad-Inakh, frère du khan, qui a le gouvernement de cette ville; elle est beaucoup plus grande que Khiva, et le centre de tout le commerce du pays; elle est principalement peuplée de Sar-

ty. On y trouve toutes les marchandises précieuses des fabriques de l'Orient; il s'y tient, par semaine, plusieurs marchés très-fréquentés. Une grande quantité d'objets est expédiée dans les états voisins, et aux divers bazars de la Khivie. Les géographes ont estimé le nombre de ses maisons à 1500, et sa population à 5,000 individus. Ils sont certainement au-dessous de la vérité, car Ourghendj est beaucoup plus peuplée que Khiva; elle est également ceinte d'un mur.

Les villes de Chevat et Kiat sont d'une moindre importance. On suppose que la première n'a que 2,000 habitans, la seconde paraît en contenir 1500. Elles sont les entrepôts du commerce des Kirghis; et, comme les autres villes, elles sont murées.

La cinquième ville du pays est Gurlian, qui fait un commerce assez considérable.

Dans toutes ces villes, les maisons ne sont construites qu'en terre; à l'exception de quelques mosquées il n'y a pas d'édifices remarquables; les murs qui les entourent sont également en terre, quelquefois mêlée de cailloux. Malgré le peu de solidité d'une semblable construction, elle dure assez long-temps, parce qu'il pleut très-rarement dans cette contrée (1). Ces villes

(1) Ces murs ont à leur base jusqu'à trois sagènes

n'ont pas de territoire dans leur dépendance : le pays n'est pas divisé en provinces.

Indépendamment de ces villes, la Khivie renferme des villages qui ne leur cèdent pas par l'importance du commerce. Entr'autres Khizarist, sur la route de Boukharie, et des bourgs considérables, bâtis autour des maisons de plaisance du khan. On y voit les habitations de ses favoris ; les plus grands, qui sont également entourés de murailles, sont Kiptchak-Konkrad, Akh-Saraï, Khan-Kalassi, Maï-Djéïghil, etc. Il s'y tient, à des jours marqués, des foires, où se rendent les marchands des cinq villes principales, qui, par ce moyen, distribuent leurs marchandises dans le reste du pays. Il faut ajouter à ces demeures fixes une assez grande quantité de forts, environnés de villages, et appartenant à des particuliers.

La nouvelle Ourghendj n'est pas construite sur l'emplacement occupé par l'ancienne ville de ce nom ; les habitans prétendent qu'on en voit encore les ruines. La stèpe située à l'ouest de Khiva, est en général parsemée de ruines d'édifices, et de débris de constructions en bri-

(20 pieds) d'épaisseur, sur quatre sagènes (26 pieds) de hauteur ; ils sont réunis entre eux par des tours élevées de distance en distance, et fortifiés de loin en loin par des contreforts demi-circulaires.

ques, et de vases en pierre; l'on y trouve même assez fréquemment des monnaies d'or. Ces ruines prouvent évidemment l'existence de villes et d'habitations qui bordaient l'ancien lit de l'Amou-Déria. Les plus remarquables sont celles de Douadan-Kalassi, Kyzyl-Kala, Chakh-Senem, Outin-Kala, etc.

Ces restes d'édifices, et les canaux qu'on rencontre dans les stèpes occidentales, donnent lieu de supposer qu'il a dû y exister un état assez civilisé; d'après les traditions les plus vraisemblables, ce dut être l'ancien empire de Khivie ou de Kharizm. Plusieurs siècles se sont écoulés depuis que la mort a dévasté ces régions, mais en les traversant on arrive à une nouvelle contrée arrosée par un fleuve majestueux et de grands canaux, qui annoncent l'industrie d'un nouveau peuple. Les terres renfermées entre ces canaux donnent une idée des difficultés que les habitans ont eu à surmonter pour y porter la fertilité. Ces espaces cultivés peuvent être considérés comme des jardins disposés en rayons, et aboutissant à un centre. Ce sont les villes qui végètent sous l'autocratie, ou plutôt sous le gouvernement tyrannique de Mohamed-Rahim: les habitations et les camps nomades situés auprès de ces canaux deviennent de plus en plus rares et misérables, à mesure qu'ils s'éloignent des villes, et

leurs habitans sont de plus en plus grossiers. Les tours et les murs qui s'élèvent au milieu de ces jardins, rappellent sans cesse la présence d'un souverain autocrate et soupçonneux.

CHAPITRE II.

Guerre intestine dans la Khivie; changement de la forme de gouvernement; introduction du despotisme; caractère du souverain; gouvernement actuel de la Khivie.

La Khivie ayant éprouvé en peu de temps divers changemens, sous ses différens souverains qui ont constamment fait leurs efforts pour y établir l'autocratie, je crois nécessaire, avant d'exposer l'état politique actuel de ce pays, de raconter les entreprises de la trahison et du despotisme, et de peindre la pusillanimité d'un peuple qui, plus dévoué à ses intérêts particuliers qu'au bien public, a fini par succomber entièrement sous les coups du cruel Mohamed-Rahim. L'exposé de ces changemens et de ces guerres, des entreprises et du caractère de ce souverain, nous aidera à bien connaître la situation actuelle du pays.

Les Ouzbek qui habitaient au-delà des frontière de la Boukharie étant venus s'établir sur le

territoire des Sarty, prirent le nom de Khiviens, de celui de la capitale. Ils se divisent, comme je l'ai dit plus haut, en quatre grandes tribus, qui sont Kiat-Konkrad, Ouïgour-Naïman, Kangli-Kiptchak et Nékus-Mangout; chacune de ces tribus eut son ancien ou chef, que l'on désignait par le titre de d'Inakh; mais l'ancien de la tribu de Kiat-Konkrad a toujours possédé quelques prérogatives de plus que les autres, tant à cause de la force que de l'ancienneté de sa tribu. Cette forme de gouvernement était ancienne. Le roi de Boukhara, chef d'un état puissant et civilisé, avait un sorte de prépondérance sur ces tribus guerrières; d'un autre côté, le khan des Kirghis limitrophes, profitant de leur faiblesse et de leurs divisions intestines, envoyait de temps en temps à Khiva un chef qui exerçait l'autorité suprême. La différence d'origine des races qui habitaient la Khivie, donna lieu à des troubles continuels, à des révoltes, à des brigandages. Le gouvernement était aristocratique (1); chacun s'enorgueillissait de son indépendance personnelle et agissait en despote, personnne ne s'intéressait au

(1) L'original porte féodal; mais comme il était question de l'indépendance d'une classe privilégiée, j'ai pensé devoir préférer le mot aristocratique.

bien public. Enfin jamais ces tribus ne songèrent à se prescrire des lois ou à convenir d'une forme de gouvernement stable, car chacun bien loin de le désirer craignait même de céder le moindre de ses droits.

C'était des violences, des brigandages et des massacres sans cesse renaissans; des ambitieux rassemblaient leurs bandes et cherchaient à asservir les autres; ils appelaient même à leur aide les chefs des états voisins : ceux-ci mettant leurs dissentions à profit, leur donnaient des maîtres de leur choix. Ces gouverneurs étaient ensuite renversés par d'autres bandes, qui devenaient à leur tour victorieuses. Dans ces vicissitudes de révolutions, les chefs des Kirghis furent tantôt appelés et tantôt renvoyés. C'est ainsi que, pendant plusieurs siècles, ce malheureux pays fut continuellement ensanglanté par des guerres intestines; elles étouffaient l'industrie et anéantissaient les pénibles travaux des Sarty, qui cherchaient à le fertiliser. Quand les dissentions intestines naissent de la discorde d'aristocrates ambitieux, elle se termine presque toujours par un mal plus grand encore, par l'asservissement du peuple sous un maître unique, qui arrive à la souveraineté à travers des flots de sang, et asseoit son trône sur la perfidie et le crime. La tranquillité qui s'obtient par

un semblable gouvernement annonce, non pas le contentement du peuple, mais un abattement et une sorte de léthargie : le peuple ne peut s'en arracher que par le courage d'un homme vertueux et énergique; mais l'Asie ne produit pas des hommes de cette trempe. Les habitans de ces contrées ne sont pas susceptibles de sentimens si élevés; ou ils gémissent dans un honteux esclavage, ou ils sont de cruels oppresseurs; il n'y a pas d'état mitoyen et il ne peut pas y en exister : en Asie, l'esclave et le despote se trouvent réunis dans le même individu.

A l'époque de l'expédition du prince Békevitch en Khivie, en 1717, ces peuples avaient pour inakh, Ichmed-Bi, de la tribut de Kiat-Konkrad; à sa mort, cette dignité passa à son fils Mohamed-Emin-Inakh, qui la légua à son tour à son fils Evèz-Inakh, père du khan Mohamed-Rahim, maintenant régnant.

Sous les règnes des Inakh Ichmed-Bi, Mohamed-Emin et Evèz, il n'y eut de remarquable que ces déchiremens domestiques dont nous venons de parler; mais à la mort du dernier de ces khans, son fils aîné Elthézer, qui avait l'esprit ambitieux et guerrier, ne voulut pas se contenter de la puissance faible et bornée de ses ancêtres. Désirant devenir le maître absolu de son peuple, il employa pour y parvenir la ruse, la trahison

et le crime; s'aidant d'une bande de ses affidés pour renverser l'ordre établi, il fit plier toute la tribu sous son joug, en chargeant ses compatriotes des chaînes de l'esclavage, et devint enfin maître absolu, despote ou khan de tout le peuple khivien (1).

Elthézer signala le commencement de sa domination, en foulant aux pieds un principe religieusement observé, et d'après lequel il est défendu sévèrement à tout Musulman qui n'est pas de la race de Mahomet, d'épouser les filles des Séïds, c'est-à-dire de la tribu qui descend du prophète. Elthézer prit, au mépris de cette loi, une femme de la famille des Séïds. Les Ouzbek murmuraient secrètement : ils voyaient avec douleur cette infraction à l'un de leurs principes religieux; mais le pouvoir terrible du khan ne leur permettait pas de témoigner tout haut leur mécontentement.

Elthézer ayant ainsi renversé un usage religieux si scrupuleusement suivi par les Mahométans, et si sacré pour eux, il ne connut plus de frein; enhardi par le silence du peuple dans une circonstance aussi importante, il n'en fut

(1) Jusqu'alors Khiva n'avait pas obéi à un khan.

que plus impatient d'appesantir le joug accablant sous lequel il le tenait. Bientôt après il entreprit de se délivrer de la dépendance dans laquelle les souverains de Boukhara tenaient depuis long-temps les Ouzbek : dépendance qu'il détestait, d'autant plus qu'elle était plus légitime que son despotisme, et pouvait par conséquent le diminuer. La plus grande partie des Ouzbek habite Boukhara et obéit au souverain de ce pays ; les Ouzbek de Khivie qui sont de la même race entretiennent des relations avec eux. Ceux que leur mauvaise conduite faisait chasser de leur nouvelle patrie, allaient souvent chercher un refuge à Boukhara; ils fournissaient ainsi au souverain de cette contrée un prétexte de se mêler de leurs querelles, de sorte qu'il en résultait, en faveur de Boukhara, une apparence de supériorité; elle semblait d'autant mieux fondée que de fréquens châtimens infligés aux Khiviens qui dévastaient les frontières de cet état, remplirent ceux-ci de crainte et leur donnèrent une haute idée de la force des princes de Boukhara.

Pour détruire cet ascendant moral, qui lui paraissait un obstacle à son despotisme, il fallait nécessairement qu'Elthézer remportât une victoire éclatante sur les Boukhares. Rassemblant donc un corps de troupes assez nombreux,

il partit pour envahir brusquement les frontières de cet empire; cette entreprise lui coûta la vie, il se noya au passage de l'Amou-Déria; cette fin inattendue fut regardée par tout son peuple comme un châtiment que le ciel infligeait au khan pour ses infractions à leurs coutumes religieuses et aux usages nationaux. Le règne despotique d'Elthézer n'avait duré qu'un an.

Sa mort produisit une joie générale, parce qu'on se flattait du rétablissement de l'ancien gouvernement des Inakh et des chefs de race des tribus, et de l'ancienne indépendance. Les espérances des Khiviens semblaient d'autant plus fondées que Koutli-Mourad, qui devait succéder à son frère aîné, était un prince sans ambition et d'un caractère paisible; il rétablit effectivement la forme du gouvernement de ses pères, non qu'il la crût nécessaire au bonheur de son peuple, mais uniquement par crainte de déplaire aux Ouzbek : il se contenta donc du modeste titre d'Inakh; les Khiviens purent de nouveau se livrer à leurs querelles et à leurs divisions; ils commençaient à peine à savourer le bonheur de cet état de démence, qu'un nuage menaça leur horizon politique.

Le nouvel Inakh avait deux parens plus jeunes que lui, Mohamed-Nias-Bek son cousin-germain, et Mohamed-Rahim le khan actuel; tous deux

également perfides, ambitieux, cruels; ils allumèrent une guerre intestine, chacun dans l'espoir de parvenir à la souveraine puissance. Koutli-Mourad ne prit point part à la querelle de ces deux brouillons, peut-être pour ne pas augmenter le nombre des victimes qui allaient être sacrifiées, ou plus vraisemblablement pour ne pas hasarder sa propre existence. Ces troubles offrirent une suite non interrompue de massacres, de supplices et de cruautés inouies, sans qu'aucun des deux partis acquît une prépondérance marquée sur l'autre. Alors, feignant de vouloir la paix, ils cessèrent de combattre ouvertement; ils recoururent à la ruse et à la trahison.

Mohamed-Rahim mit le temps à profit, en augmentant le nombre de ses partisans, et s'étant frayé un chemin jusqu'à son cousin, qui, en dépit de leurs conventions, avait imprudemment cherché à l'emporter sur lui, il s'empara traitreusement de sa personne, de ses principaux affidés, de ses parens avec leurs femmes et leurs enfans, et sans égard au sexe ni à l'âge, il les envoya tous au supplice, et fit mourir en sa présence son cousin Mohamed-Nias-Bek.

Mohamed-Rahim, ainsi débarrassé d'un rival dangereux, parvint à une puissance sans bornes : vers l'année 1802 il prit le titre de khan

de Khiva. Semant l'épouvante et la terreur, par l'exécution des hommes qui osaient résister à son pouvoir, il contint les Ouzbek et les autres habitans du pays; et pour les asservir encore davantage, ainsi que pour assouvir sa férocité, il cimenta journellement son trône avec le sang d'une multitude de victimes innocentes (1), parmi lesquelles se trouvèrent onze de ses parens; il ne fit grâce qu'à deux d'entr'eux : l'un Koutli-Mourad n'avait pris aucune part aux troubles.

---

(1) Un Européen ne doit pas s'étonner que ce moyen, qui dans un état civilisé, eût excité un mécontentement général, et provoqué le soulèvement de la nation contre l'oppresseur, ait pu rétablir le calme à Khiva. Les peuples de l'Asie sont en général trop peu éclairés pour s'armer contre le perturbateur de la tranquillité publique; ils ne sont gouvernés que par leur intérêt personnel : leur indépendance même n'est qu'une oppression, parce qu'elle n'est pas basée, comme en Russie, sur ces principes sacrés, qui, dans une saine politique, maintiennent l'équilibre de toutes les conditions, et ne permettent pas de renverser les droits des personnes et de la propriété : l'indépendance asiatique consiste dans la révolte, le pillage et le meurtre; l'état de sujet y est un vasselage, un esclavage et presqu'un état de galérien; mais, comme je l'ai déjà dit, dans l'indépendance asiatique un homme de capacité ne sera toujours qu'un esclave soumis.

Il lui permit de prendre le titre d'Inakh de la tribu de Kiat-Konkrad, et lui confia le gouvernement d'Ourghendj; les trois autres tribus reçurent également des gouverneurs choisis parmi les chefs de race qui n'avaient pas contrarié les vues ambitieuses de Mohamed-Rahim, et s'étaient paisiblement soumis à sa puissance.

Un morne silence suivit ces orages sanglans; mais le sang des gens suspects au khan ne cessa pas de teindre ces régions où naguère l'indépendance et la licence gouvernaient les races des Ouzbek, et où le nom d'esclave n'était donné qu'aux seuls captifs.

Après avoir surpassé Elthézer en cruauté et en férocité, Mohamed-Rahim, pour faire voir qu'il n'était pas plus que lui fidèle observateur des principes religieux, choisit parmi les femmes d'Elthézer celle qui appartenait à la famille des Seïds, et épousa de plus deux jeunes filles de la même origine. Pendant le temps de terreur qui accompagna l'élévation de Mohamed-Rahim à la dignité de khan, ses deux frères Tourri-Mourad et Khadji-Mourad eurent le bonheur d'échapper à ses persécutions avec un petit nombre de mécontens; ils s'étaient réfugiés du côté des Kara-kalpak, sur les bords du lac Aral, où ils avaient construit un fort pour assurer leur sûreté. Les peuplades qui les avoisinaient

se réunirent à eux et augmentèrent ainsi le nombre des ennemis du khan. Mohamed-Rahim bouillant de rage et du désir de se venger, assembla des troupes et s'avança pour les détruire; son corps d'armée fut battu; alors il s'enfuit honteusement à Khiva, pour que sa présence et les supplices maintinssent le peuple dans l'obéissance.

Tourri-Mourad et Khadji-Mourad ne jouirent pas du fruit de leur victoire; la division qui avait toujours si bien favorisé leur ennemi, se mit parmi eux; Khadji-Mourad envoya demander sa grâce à Mohamed-Rahim; le khan la lui accorda; et l'ayant invité à venir à sa cour, il le fit tuer un mois après au milieu d'un festin.

Un sort semblable était réservé à Tourri-Mourad. Mohamed-Rahim n'étant pas en état de le soumettre par les armes, gagna l'un de ses gens qui tua son maître dans une partie de chasse. A la mort de Tourri-Mourad, ses partisans se dispersèrent; toutefois Mohamed ne voulut pas encore mettre fin à ses sanglantes exécutions; il fit saisir les femmes et les enfans de ces malheureux, ainsi que tous leurs parens, qui périrent dans les supplices affreux; il fit, en sa présence, ouvrir le ventre aux femmes qui étaient enceintes, et couper leurs enfans par morceaux.

Des atrocités aussi horribles indignaient sans doute le peuple, mais il gardait le silence; personne n'osait s'armer contre ce monstre! Dans son épouvante chacun se taisait, ne regardant pas, comme le menaçant, le danger que courait un autre, et se livrant ainsi à une fausse sécurité; le tyran eut donc le loisir de donner de la consistance à son pouvoir; les Khiviens qui concevaient des craintes pour eux-mêmes, se réfugiaient à Boukhara.

Enfin les supplices devinrent moins fréquens, non que l'âme féroce du khan fût rassasiée de sang; car jusqu'à présent elle en est encore avide, mais parce que tous ceux qui auraient voulu résister à sa puissance étaient immolés ou avaient cherché un asyle à Boukhara, tandis que le peuple, ayant subi le joug, rampait à ses pieds.

Quand il se vit ainsi paisible possesseur de la Khivie, il s'occupa de l'organisation intérieure du pays, et chercha à se mettre sur un pied respectable dans ses relations avec les états limitrophes.

Il institua un conseil supérieur, abolit l'arbitraire, le pillage et le brigandage, augmenta les revenus par la fixation d'impôts réguliers et constans, créa une douane, une cour des monnaies où il fit le premier frapper des pièces

d'or et d'argent, et fonda encore d'autres établissemens utiles; il a su, tout en travaillant à sa sûreté personnelle, sa richesse et sa gloire, former avec les élémens hétérogènes qui composaient le peuple avant lui, un empire presqu'entièrement nouveau qui, bien qu'assis sur le meurtre et le sang, doit être mis au nombre des pays les plus puissans de l'Asie.

On a vu plus haut que les khans des Kirghis-Kaïssaks, profitant de la faiblesse des Khiviens, résultat de leurs continuelles révolutions, avaient obtenu parmi eux une influence telle, qu'il était passé en coutume d'appeler de leur horde un homme auquel, en signe de soumission, ils donnaient le nom de khan; ils le renvoyaient ensuite honorablement, après l'avoir bien traité et chargé de riches présens. Ce prince éphémère perdait son titre pompeux dès qu'il rentrait dans les frontières des Kirghis, et reprenait dans sa patrie le rang qu'il y avait occupé avant son élévation.

Cette étrange coutume est un témoignage évident de la faiblesse des Khiviens et de la dépendance dans laquelle les Kirghis-Kaïssaks les tenaient : dépendance qui augmentait ou diminuait selon les circonstances; non-seulement cette coutume a été anéantie, mais Mohamed-Rahim, par la terreur de ses armes,

est parvenu à mettre la Khivie dans une position telle, qu'il a soumis à un tribut les Kirghis-Kaïssaks, sujets de Chirgazi khan. Cet impôt annuel se prélève en prenant un pour cent de leurs nombreux troupeaux de moutons. Les Kirghis apportent tous les ans eux-mêmes ce tribut à Khiva, et Mohamed-Rahim met moins de prix à sa valeur qu'à l'humiliation des Kirghis, qui lui envoient en outre des députés chargés de présens de différente nature, que souvent leur khan présente lui-même (1). Il a formé avec lui une alliance de famille, et il punit très-sévèrement les Kirghis qui commettent des brigandages sur son territoire au-delà du Sir-Déria (2).

La dépendance dans laquelle la Boukharie

(1) Dans l'automne de 1819, après mon arrivée à Khiva, j'y trouvai le khan Kirghis Chirgazi; il mourut pendant mon séjour dans ce pays. Mohamed-Rahim désigna l'un des fils de ce khan pour lui succéder; les Kirghis donnèrent leur consentement à cette nomination.

(2) Pendant que j'étais à Khiva, le bruit courait que Mohamed-Rahim était dans l'intention de bâtir sur le Sir-Déria un fort pour contenir les Kirghis.

tenait la Khivie, ne pouvait pas plaire à l'ambitieux Mohamed-Rahim. Il tâcha donc de s'en délivrer. mais ses troupes furent battues par les Boukhares; on lui fit un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouvait son frère Koutli-Mourad. Pour obtenir sa délivrance, Mohamed consentit à reconnaître, comme ci-devant, la suzeraineté de Boukharie, et à remplir en certaines circonstances, les volontés de Mir-Hhaïdar, souverain de ce pays. Les fers de Koutli-Mourad tombés, ces conditions ne furent jamais remplies avec exactitude; et si aujourd'hui encore Rahim se reconnaît vassal de Boukhara, c'est uniquement dans des vues politiques; il épie un moment favorable, et cherche à cacher sa faiblesse, en accréditant parmi le peuple le bruit que c'est uniquement par respect pour l'unité de foi religieuse des souverains et des peuples de Boukhara et de Khiva, qu'il ne prend pas les armes; afin de confirmer ses sujets dans cette opinion, il a chargé ses prêtres, auxquels il ne confie d'ailleurs aucun emploi, d'entretenir les dispositions pacifiques entre les deux États. Le sacerdoce, enorgueilli de cette marque de confiance, s'imagine jouir de quelque considération auprès de Mohamed-Ra-

him, qui, de son côté, ne le désabuse pas. Lorsque son grand-prêtre ou kasi, l'instruit des dégâts commis sur le territoire de Boukara, par ses sujets, il punit sévèrement ceux qui s'en sont rendus coupables (1). Il ne paie pas l'impôt que le prince de Boukhara levait depuis longues années sur les Khiviens, et qui avait épuisé ce peuple; il doit cette exemption, non à la force de ses armes, mais au caractère pacifique de Mir-Hhaïdar, souverain actuel de Boukhara, qui assez puissant pour dompter et soumettre les Khiviens, aime mieux la paix et la tranquillité que le bruit des armes, et se contente de châtier les brigands qui ravagent quelquefois son territoire : il se borne à jouir de l'influence morale et de la supériorité que sa nation a sur ce peuple, qu'il regarde comme une bande de brigands, dont l'orgueilleux chef Mohamed-Rahim, doit être contenu dans la terreur et l'obéissance.

(1) Il est vraisemblable qu'avec le temps l'état de Khivie, commandé par l'audacieux Mohamed-Rahim, deviendra dangereux pour Boukhara, en dépit de la grande population et de la civilisation de ce pays; car les habitans s'efféminent, et s'adonnent entièrement au commerce.

Mir-Hhaïdar peut être proposé comme modèle, non-seulement aux princes de l'Orient, mais encore à ceux de l'Occident. Ce monarque préférant la gloire du législateur à celle du conquérant, s'est entièrement dévoué au bonheur de son peuple et aux soins fatigans de l'administration. Il s'attache surtout à ce que la justice soit rendue impartialement : il a reçu de son peuple le surnom d'*Edil* ou *le Juste*.

Malgré le mauvais résultat de son entreprise contre Boukhara, Mohamed-Rahim, pour ne pas laisser languir son peuple dans l'oisiveté, et mu par l'espoir de faire un riche butin, arma de nouveau pour tenter une invasion dans le Khorassân, province de Perse, et faire soulever les peuplades guerrières qui l'habitent et rongent impatiemment le frein que leur a imposé la Perse.

Il se mit donc en campagne en 1813, avec douze mille cavaliers (1) et toute son artillerie,

---

(1) Quelques personnes assurent qu'il avait 30,000 soldats ; ce qui paraît invraisemblable ; car s'il est difficile à tout corps d'armée de traverser des stèpes sans eau, il le sera bien plus à une armée composée de chasseurs sans discipline et presque sans chefs : on doit s'étonner qu'il ait pu parcourir la stèpe même avec ces douze mille hommes.

consistant en sept pièces de différens calibres (1). La majeure partie de ces troupes marchait en petits corps séparés.

Sur la route qu'il suivait dans la stèpe, se trouvaient les camps de Téké et de Keklen; deux tribus turcomanes assez nombreuses. Mohamed-Rahim les engagea à se joindre à lui pour envahir la Perse; ils refusèrent et s'éloignèrent de la route. Il cacha son mécontentement et son dépit, en se promettant d'en tirer vengeance à la première occasion, et envoya des députés porter une proposition semblable aux Turcomans de la tribu d'Iomoud, qui campent sur la côte de la mer Caspienne, depuis la baie d'Astrabad jusqu'à celle de Balkan, et dans l'intérieur de la stèpe sur le Gurghèn et l'Atrek aux confins du Khanat d'Astrabad. Les Iomoud répondirent d'une manière évasive, tant parce qu'ils étaient affaiblis, que parce qu'ils dépendaient en quelque sorte de la Perse, depuis la guerre malheureuse qu'ils lui avaient faite l'année précédente.

(1) On dit qu'il avait trente canons; ce qui ne paraît pas croyable. Il avait peut-être des fauconneaux qui sont de peu d'importance, et qui par conséquent ne peuvent entrer en compte.

Le souverain de la Khivie ne recevant pas de réponse satisfaisante des Iomoud, marcha vers Busrèn (1), près du Gurghèn qui sépare ce peuple de la Perse. Il y rencontra un corps d'armée persan, égal au sien en nombre, et commandé par six khans de rangs différens.

Les Persans occupaient une hauteur, devant laquelle s'arrêta Mohamed-Rahim, en faisant jouer son artillerie qui ne produisit aucun effet, parce qu'elle était mal dirigée, et qu'une distance trop grande séparait les deux armées. Quoique celle des Persans fût en beaucoup meilleur état, elle ne fit pas non plus grand mal aux Ouzbek; enfin les deux armées étant restées quatre jours de suite en présence sans rien entreprendre de décisif, se bornant à tirailler et à escarmoucher de temps en temps, et continuant le feu inutile de leur artillerie, elles se retirèrent chacune dans leur pays, contentes de s'être fait mutuellement un petit nombre de prisonniers (2).

---

(1) La place et le gué de Busrèn sont à six jours de marche de la mer Caspienne, et à dix journées de Méched en Khorassân.

(2) Le récit du combat près Busrèn m'a été fait par des Iomoud qui en avaient été témoins.

En s'en retournant, Mohamed-Rahim tomba à l'improviste sur la tribu de Keklèn, pour se venger de son refus de l'aider dans son expédition, la pilla, et fit un grand nombre de prisonniers des deux sexes.

En allant à Khiva à travers les stèpes, sa cavalerie perdit presque tous ses chevaux. De retour dans sa capitale, il remonta sa troupe et surprit la tribu de Téké, qui avait également refusé de le secourir contre la Perse. Cette campagne fut couronnée du succès qu'il s'en était promis. La tribu de Téké battue, perdit toutes ses terres labourables, qui furent réunies à la Khivie; on fit en outre beaucoup de prisonniers et de butin. Les Turcomans de cette tribu qui échappèrent, se retirèrent avec leur ancien Mourad-Serdâr, sur des montagnes inaccessibles et stériles, où la faim les obligea d'acheter à un haut prix, du bled à leurs vainqueurs, et de payer un droit exorbitant au khan.

Cette même circonstance obligea une partie des Téké de s'établir dans la Khivie, où Mohamed-Rahim les accueille avec bienveillance, en leur distribuant des terres situées près des canaux; il cherche même à les attirer en leur faisant des présens.

Mohamed-Rahim, aussi rusé qu'ambitieux, sut former des liaisons d'amitié et une alliance avec

une puissance formidable. L'Afghanistân s'était révolté contre ses souverains. Son prince légitime, Chah-Mahmoud avait été obligé de s'enfuir de Kaboul, et de se réfugier à Boukhara. Apprenant que Mir-Hhaïdar voulait le livrer à son frère qui avait usurpé le trône de l'Afghanistân, il s'enfuit auprès de Mohamed-Rahim, qui le reçut en lui prodiguant les témoignages de son respect, et lui accorda une bienveillante hospitalité, dans l'espoir de s'en faire un jour un allié puissant. Sur ces entrefaites, une contre-révolution éclata dans l'Afghanistân, le peuple redemanda Mahmoud; Mohamed le laissa partir; et depuis que le premier est remonté sur son trône, il n'a pas oublié les services que lui a rendus le souverain de la Khivie. Tous deux sont ennemis de la Perse, et les Kadjars ont journellement à redouter une invasion des Afghans. La terrible guerre que leur fit Mir-Veis, la destruction de la dynastie des Sefis, et la dévastation de la Perse par les Afgans, ne doivent pas encore être sortis de leur mémoire.

Maintenant les marchands khiviens vont librement à Caboul, où le chah les accueille avec une bienveillance particulière.

Mohamed-Rahim, jaloux d'étendre sa domination sur les Turcomans qui l'entouraient, fixa surtout ses regards sur la tribu de Tchov-

dour-Essèn-Ili, qui compte 8,000 kibitki, et campe sur le cap Manghichlakh, au nord-est de la mer Caspienne; il les convoitait, parce qu'il se fait annuellement près de ce cap, un commerce considérable entre les marchands d'Astrakhan et les Sarty, qui apportent de Khiva des marchandises de la Boukharie, de l'Inde et des produits de leur propre industrie. Les Turcomans Tchovdours qui habitent ce cap, entravèrent souvent ce négoce; aujourd'hui Mohamed-Rahim est parvenu à se les attacher par divers avantages qu'il leur accorde. Par exemple, ce peuple ne récoltant pas suffisamment de bled pour sa consommation, s'approvisionne à Khiva. Mohamed a su profiter de cette circonstance; il leur a facilité le transport des grains, et se les est attachés tellement que ses caravanes arrivent sans empêchement chez eux, et que les marchands passent plusieurs mois au cap Manghichlakh sans éprouver la moindre vexation. Un grand nombre de familles tchovdoures se sont établies dans la Khivie, et ce peuple est entièrement soumis à Mohamed-Rahim parce que ces colonies ont mis à sa disposition et comme en otage, les parens de leurs personnages les plus distingués, et que par la nature de

ses relations, cette peuplade ne peut plus se passer de la Khivie (1).

Enfin le despote de la Khivie ne laisse échapper aucune occasion d'affermir sa puissance en accueillant les étrangers qui veulent s'établir dans ses états, et il ne néglige aucun moyen de parvenir à tenir un rang parmi les états limitrophes; de façon qu'on peut supposer qu'avec le temps Khiva égalera en force les puissances orientales du premier ordre.

Après avoir exposé tout ce que Mohamed-Rahim fit pour obtenir une autorité illimitée, et pour élever son empire au plus haut degré de gloire, je dois donner quelques détails sur ce tyran extraordinaire, parce que dans un gouvernement arbitraire, le despote est l'âme de l'administration, et que les traits les plus insignifians de son caractère ont une grande influence sur le peuple et sur la manière dont on le gouverne.

Mohamed-Rahim est d'une taille gigantes-

---

(1) En 1819, pendant mon séjour à Khiva, Mohamed-Rahim reçut aussi des ambassadeurs des Kourdes établis dans le Khorassan et regardés comme sujets des Persans; ils venaient implorer sa protection et son secours.

que (1), fortement constitué et d'une santé robuste; son âge est d'à peu près cinquante ans; sa physionomie, assez agréable, n'annonce pas son naturel féroce; son visage est assez régulier; il a l'œil vif et le regard perçant; sa barbe est courte et blonde. Il est assez singulier qu'il n'ait de ressemblance avec ses compatriotes que par ses yeux, et que la coupe de sa figure le fasse plus ressembler à un Russe qu'à un Khivien; sa barbe blonde augmente surtout ce disparate; car tous les Ouzbeks, sans distinction, ont la barbe noire.

Le récit de ses actions fait voir qu'il a l'esprit pénétrant, qu'il est ambitieux et cruel jusqu'à la férocité; méfiant, impérieux, avide, audacieux, téméraire et d'une fermeté rare; pendant le temps qu'il mit à fonder sa puissance, il s'était adonné à la débauche et à l'ivrognerie, ce fut pendant ses accès d'ivresse qu'il imagina les supplices atroces qu'il fit subir aux victimes de son despotisme. Il est aujourd'hui plus tempéré; il ne s'enivre plus, son harem ne contient plus que sept femmes. Au lieu d'eau-de-vie il boit du vinaigre et de l'eau; l'on a vu plus

(1) Elle est de six pieds six pouces.

haut qu'il a même défendu à ses sujets de fumer et d'user de liqueurs fortes, sous peine de punition sévère. Si l'esprit de cet homme extraordinaire eût été cultivé, il eut pris place parmi les hommes de génie qui ont civilisé les nations. Toutefois Mohamed-Rahim; comparativement à ses compatriotes, n'est pas plongé dans l'ignorance; outre sa langue maternelle, il parle l'arabe et le persan, et même il lit et écrit ces deux langues (1); il a également quelques notions en astrologie et en médecine.

Mohamed-Rahim aime la modération et la simplicité en tout; son habillement consiste en quelques robes d'étoffe de soie de Boukharie ouatées; il porte un turban ou un bandeau blanc autour de son bonnet. Il est sobre, ne mange que du pilau, du gruau de sarrazin, une soupe grasse au safran, et du rôti sans beurre. Il mène du reste une existence de nomade, ha-

(1) En Asie un homme qui sait lire et écrire passe pour fort instruit. — Quand je demandai aux Khiviens si leur khan était éclairé.—Oh! me répondirent-ils, notre khan est un vrai Mollah; il en sait autant qu'un Akhound; c'est un véritable Akhound! — Mollah et Akhound sont deux dignités du sacerdoce, qui se distingue principalement des séculiers, en ce qu'il sait lire et écrire.

bite constamment une kibitka, quoiqu'il ait des maisons où demeurent ses femmes. Il passe la majeure partie de son temps dans la stèpe où il chasse avec ses favoris, occupation qui lui plaît d'autant plus qu'elle lui paraît une imitation de la guerre, et qu'il peut y remarquer la bravoure des gens de sa suite. Il aime aussi la chasse à l'épervier pour prendre des chèvres sauvages. Pendant ces absences temporaires, le gouvernement du pays est ordinairement confié à son frère l'inakh Koutli-Mourad, ou à l'un de ses premiers favoris; ces gouverneurs maintiennent rigoureusement l'ordre et la tranquillité.

La vie qu'il mène ne ressemble pas du tout, comme on le voit, à celle des autres princes asiatiques. Il ne dort que fort peu et pendant le jour; il donne les nuits aux soins du gouvernement, ce qu'on doit attribuer soit à la terreur qui accompagne ordinairement le crime, soit à quelque particularité cachée de son caractère extraordinaire. Il aime beaucoup les échecs, y est habile et aime à y voir jouer; pour se donner ce plaisir il rassemble chez lui les enfans de ses principaux favoris; il ne prend jamais part au jeu.

Il a un respect particulier pour le vendredi, jour de repos des Mahométans. Ce jour-là les

chefs, les dignitaires du sacerdoce et ses intimes, se rassemblent chez lui pour y faire en commun des prières selon leur loi.

La famille de Mohamed-Rahim se compose de ses deux frères Inakh-Koutli-Mourad et Mohamed-Nazar, et de trois fils, dont Alla-Kouturé l'aîné, a dix-sept ans; Roman-Kouli, le second, en a quinze; celui-ci se distingue de ses autres frères par les qualités physiques et morales de son père; passant une bonne partie de son temps à s'amuser et à jouer avec les fils des favoris de Mohamed-Rahim, il les attaque et les bat impitoyablement; il est d'une force inconcevable, son père se réjouit en voyant ces dispositions brillantes d'un héritier digne de son trône. Son troisième fils est encore trop jeune pour qu'on puisse juger ce qu'il deviendra un jour.

Dès leur bas âge ses enfans sont accoutumés à voir ruisseler le sang sans montrer d'étonnement, ils se plaisent aux tortures des malheureux qu'on livre au supplice. Tel est le genre d'éducation adopté presque généralement en Asie pour les enfans d'une origine royale; on les habitue de bonne heure aux spectacles les plus horribles, et on les prépare ainsi pour la perte des nations que le destin leur livre à gouverner.

Peut-être avec le temps nous entendrons le

nom de Roman-Kouli retentir dans le centre de l'Asie ; il devra y conserver tous les changemens faits par son père; mais n'ayant pas à redouter les mêmes obstacles que Mohamed eut à surmonter, il pourra, par d'autres moyens, maintenir la tranquillité et introduire une organisation fixe dans cette terre favorisée par la nature, et si souvent baignée du sang de ses habitans. Il pourra devenir le bienfaiteur de sa patrie en la civilisant, être l'allié de la Russie et le fléau de la Perse.

Les titres du khan sont : Taksir, qui signifie erreur, ce qui veut dire probablement khan vengeur des erreurs, et que celui qui a la témérité de lui parler, se regarde dès-lors comme criminel; on le nomme aussi kkan-khesret ou seigneur, ou khan *kodja;* dénomination dont j'ai déjà fait connaître le sens.

Tout ce que j'ai dit fait voir que le gouvernement actuel de la Khivie est un despotisme que ne limitent ni les lois, ni l'opinion publique, et qui par conséquent ne dépend que du caprice d'un maître qui considère le pays comme son bien, et l'administre pour son intérêt personnel. Les Khiviens sont sa propriété et ses esclaves. L'administration s'occupant moins du bonheur du peuple que de l'avantage particulier du gouvernement et des fa-

voris qui l'entourent, personne ne s'intéresse au bien public; la crainte de la violence fait que chacun cache sa richesse; ce n'est qu'à regret que les ordres du maître sont remplis; les hommes qui environnent le khan, n'obéissent que par la crainte du supplice, tandis que ceux qui en sont éloignés profitant de la faiblesse innée d'un semblable état de choses, tâchent de s'y soustraire et ne se soumettent que quand la désobéissance les expose à un danger inévitable. Ainsi l'horrible despotisme qui règne à Khiva, diminue à mesure qu'il s'éloigne de son centre.

Les Khiviens sont habitués à voir dans le khan leur plus mortel ennemi. L'amour de la patrie ne peut donc exister dans un semblable gouvernement. Chaque Khivien voit sa patrie dans sa kibitka et dans le cercle étroit de sa famille; il l'emporte avec lui quand il erre d'un endroit à un autre et s'enfonce dans la stèpe; tout en échappant à l'oppression, il ne met pas de bornes aux droits qu'il s'arroge, et se montre à son tour despote et cruel quand l'occasion s'en présente. Tel doit être le résultat d'un gouvernement où la puissance du maître est sans frein, et où ce maître, livré à ses vices et à ses défauts, gouverne en sacrifiant le bien public à son intérêt particulier. Dans un gouvernement de cette espèce le bonheur ne

peut exister pour personne; les citoyens n'y sont que des esclaves qui mettent leur félicité à se soustraire aux persécutions du souverain tout en persécutant les autres.

Pour couvrir sa domination par une apparence de justice afin de l'affermir, Mohamed-Rahim a établi un conseil supérieur, auquel il a donné le droit ou plutôt l'ordre de juger les causes civiles et criminelles en dernier ressort.

Au premier aperçu on pourrait croire que ce conseil a été institué pour le bonheur du peuple et pour lui servir comme d'une égide contre les caprices du despote; mais en examinant sá composition, on s'aperçoit facilement que Mohamed-Rahim, en paraissant se dépouiller de sa puissance suprême, n'a fait que la consolider davantage.

Ce conseil se compose au choix du khan, qui y fait entrer ses favoris; sa volonté est prise pour arbitre dans les décisions; les membres qui se permettent d'être d'une opinion contraire sont honteusement chassés. Au moyen de ce conseil Mohamed-Rahim échappe aux murmures du peuple; s'il en émane une décision injuste, il en accuse ses conseillers.

Cette cour de justice est présidée par le khan; le nombre des membres est arbitraire et subordonné à celui des favoris. Maintenant elle est

présidée par le premier visir Ioussouf-Mekhter-Aga (1) qui jouit de toute la confiance et de l'affection du khan. Il est Sart d'origine, méfiant et grossier, bas et rampant devant son maître. C'est un homme âgé d'une cinquantaine d'années. En sa qualité de grand-visir il garde le trésor du khan, et tient les comptes de la recette et de la dépense. C'est encore lui qui est chargé de la réception et de l'entretien des ambassadeurs étrangers; lorsque le khan s'éloigne de Khiva, il lui confie le gouvernement, et même dans certaines circonstances, il lui remet toute son autorité. En choisissant ce visir parmi les Sarty, le khan voulut rendre ce peuple l'égal des Ouzbeks, par lesquels ils n'ont jamais entièrement cessé d'être opprimés. Ce choix montre d'ailleurs du discernement, parce qu'un Sart qui se trouve dans une sorte d'abaissement, devait plus qu'un Ouzbek, supporter en faveur de son élévation, les caprices du chef et se montrer soumis. Depuis la promotion d'Ioussouf-Mekhter-Aga, les Sarty ou la classe des marchands furent admis en présence du khan: quoiqu'ils n'aient presque pas de priviléges non plus que les autres peuplades qui habitent la Khivie,

(1) Ce qui signifie seigneur écuyer.

la faveur du monarque leur procure de temps à autre des avantages qui tournent au profit et à l'accroissement du commerce.

Le second visir, Medra-Kouch-Beg (1), siége aussi au conseil : cet Ouzbek est, ainsi que le khan, de la tribu de Kiat-Konkrad; il jouit de la considération générale, et se charge des plaintes et des demandes de ses compatriotes. Il passe pour avoir beaucoup d'esprit, le caractère fort et résolu, bienveillant et obligeant ; qualités qui ne lui gagnent pas une grande confiance de la part de Mohamed-Rahim. Quoiqu'il lui soit dévoué, il hait son despotisme et aime sa patrie ou plutôt ses compatriotes ; il n'ose cependant pas contredire le tyran, se conduit avec prudence, et paraît attendre une occasion favorable pour alléger son sort et celui des Ouzbeks de sa tribu. Ses fonctions sont en tout semblables à celles du premier visir, dont il paraît être un adjoint ; toutefois l'administration du pays ne lui est jamais confiée en l'absence du khan.

Le troisième des grands officiers est Khodjach-Mehhrèm, qui jouit des bonnes grâces du khan; son père, prisonnier persan, devint l'esclave de Mohamed-Rahim, et embrassa la foi musulmane

(1) Seigneur des oiseaux.

à Khiva, où il se maria. Kodjach-Mehhrèm ayant servi avec distinction dans la guerre de Boukharie, en fut récompensé par le don de sa liberté et par une faveur particulière. Le khan lui donna plusieurs canaux et des terres, et le mit bientôt après à la tête de la douane. Parvenu à ce poste, il sut le faire valoir et s'entoura de ses parens et de ses amis, tous de la race de Kizil-Djil ou faiseur de brides d'or, c'est-à-dire esclaves persans affranchis. Il racheta son père Allaverdi, que le khan prit à son service et le nomma et-tchapar ou courrier à cheval; emploi dont il remplit encore les fonctions. Mohamed-Rahim, en choisissant son favori Khodjach-Mehhrèm parmi les esclaves persans, a peut-être voulu montrer à son peuple qu'il fait moins attention à l'origine des gens qu'aux services qu'ils lui rendent. Comme tous les parvenus, Khodjach a ses prôneurs et ses détracteurs; parmi les premiers sont les Sarty et les esclaves, et parmi les derniers les Ouzbeks. Il est d'un naturel bas, il rampe humblement devant son maître en reçevant respectueusement ses ordres; insolent avec le faible, il est soumis devant un supérieur. La flexibilité de son caractère le rend propre à l'intrigue; il ne manque pas d'activité quand il s'agit de son intérêt personnel, enfin il est le complaisant de toutes les passions de son maître. C'est par de

semblables moyens qu'il est parvenu à acquérir l'entière confiance du khan, qu'il tâche de se frayer une entrée partout et de se donner de l'importance. Quoiqu'il ne soit pas membre effectif du conseil, il a cependant réussi, à force d'intrigues, à s'y mêler; les autres membres n'osent pas l'en éloigner.

Il s'est enrichi en partie par les grâces que lui a accordées le khan, et en partie par le gain énorme qu'il a fait à la douane; sa fortune le met en état de s'assurer la faveur du khan en faisant, plusieurs fois par an, de riches présens à ce prince qui les aime beaucoup, et qui d'ailleurs tire en grande partie ses revenus des cadeaux qu'il reçoit, et du pillage. Khodjach-Mehhrèm est âgé d'environ quarante ans; les traits de son visage sont beaux, expressifs et annoncent de l'esprit; son teint est basané et rehaussé par une longue barbe noire; il s'habille avec plus de luxe et de recherche que ses compatriotes; il parle avec assez de facilité et même d'agrément.

Ces trois personnages jouissent de la faveur particulière du khan et occupent les postes les plus importans de l'État; ils entretiennent chacun un secrétaire ou mirza, et quelques employés subalternes nommés divan-beg, dont les attributions ne sont pas déterminées, qui

remplissent diverses commissions et servent de messagers auprès des ambassadeurs.

Au conseil du khan siége également son frère Kouthi-Mourad-Inakh, qu'il aime, et dont il suit même quelquefois les avis. Le kazi, ou premier pontife, est aussi membre de cette cour, sans que sa dignité sacerdotale lui donne aucun poids. Lorsque son avis diffère de celui du khan, ce dernier l'injurie et le chasse, de même que les autres membres. Il paraît que Mohamed-Rahim n'a laissé à la disposition du sacerdoce, que le droit illimité de demander à Dieu et à son prophète leur bénédiction et leur miséricorde pour lui et tous les vrais croyans.

A cette haute cour de justice assistent encore, comme membres d'un ordre inférieur, les chefs des quatre tribus des Ouzbeks; cette ancienne coutume de se consulter avec les chefs de race n'est plus aujourd'hui qu'un vain honneur que le khan a maintenu, parce qu'il aurait craint d'exciter le mécontentement des Ouzbeks, en cherchant à l'abolir. Ces chefs ont à peine voix au conseil; ils siégent selon leur ancienneté; étiquette qu'ils observent avec beaucoup de rigueur; ils sont du reste fort ignorans, et ne prennent aucune part aux affaires. En renversant l'ancien gouvernement des inakh, le khan a tâché d'éloigner de sa personne et de tous les

emplois ceux qui se targuant encore de leur origine, auraient voulu voir le rétablissement de l'ancien ordre de choses. Au temps de l'Inakhat, il y avait pour l'administration trente-deux dignités, celle d'Inakh, de Bi, de Sulthan, d'Ious-Bachi, etc. Toutes ces dignités, qui avaient chacune leurs prérogatives, leurs priviléges et leurs obligations, donnaient une grande considération ; Mohamed-Rahim, en annulant cette administration, en conserva les titres pour ne pas irriter le peuple, et laissa aux titulaires leurs terres et leurs biens, qui se transmettent par héritage du père au fils, ou d'une famille à l'autre si la lignée s'éteint, à moins que le khan, par une cause quelconque, n'en prive l'usufruitier pour les donner à un autre.

Le conseil s'assemble tous les vendredis, dans un bâtiment situé dans l'une des cours du palais du khan. Cette salle en terre glaise, sans plancher ni fenêtres, n'a qu'un toit en roseaux, au milieu duquel une ouverture laisse passer le jour, et en même temps la pluie et la neige; c'est aussi par ce trou que s'évapore la vapeur des charbons allumés, autour desquels se chauffent les membres du conseil. Cette salle porte le nom pompeux de *Ghernuch-khanah* ou *Place de la séance secrète*.

Le khan ordinairement préside à ce conseil.

Avant l'ouverture des débats, les serviteurs apportent aux assistans un grand plat de pilau ; quand ils sont tous rassasiés, ils procèdent aux délibérations. Le khan écoute avec beaucoup d'attention l'avis de chacun ; mais on a vu que quiconque a le malheur de se trouver d'un avis contraire au sien, est injurié et même chassé quelquefois du conseil Les membres de cette cour, ainsi que tous les autres fonctionnaires de la Khivie, ne touchent pas d'appointemens fixes; en récompense ils reçoivent des grâces temporaires, et des dons qui consistent en concession d'un terrein qui n'est pas encore en rapport, ou en permissions de creuser des canaux.

Ce conseil est le seul tribunal civil et criminel du pays : on peut se faire une idée de la justice qui s'y administre. Comme il n'existe pas de loi fixe, toutes les affaires s'y décident d'après les passions des juges et au profit du khan.

Il y a dans chaque ville un prêtre ou kazi, qui est subordonné au pontife; ce sont les véritables conservateurs de la loi civile et religieuse. Quand la loi est enfreinte, ils sont obligés d'en avertir le khan, sans avoir le droit d'interprétation, si ce n'est dans quelques affaires de peu d'importance, que les habitans leur soumettent d'eux-mêmes : ces tribunaux subalternes ressemblent au tribunal de conscience

qui existe en Russie. Ces jugemens du kazi lui procurent un revenu assez considérable. Du temps des Inakh, le premier kazi jouissait, parmi le peuple, d'une autorité et d'un respect bien moins limités qu'à présent. Il était grand juge, et en cette qualité connaissait de toutes les querelles de famille, et imposait des peines. Toutes ses décisions étaient reconnues comme justes et sacrées, parce qu'elles étaient puisées dans les maximes du Coran.

Le pouvoir exécutif réside dans la personne du khan; le conseil n'y a aucune part. Les favoris qui entourent ce prince sont les exécuteurs de ses sentences; le plus habile de ses bourreaux, qui par cette raison est surnommé *Nassaktchi-Bachi* ou *chef des bourreaux*, est aussi l'un des personnages qui approchent de sa personne, et font partie des officiers de sa cour. Outre les favoris que nous avons nommés, le khan a auprès de lui Sulthan-khan, qui, en 1813, s'enfuit de la Turcomanie. Cet homme, originaire des frontières de la Chine, jouit d'un crédit particulier auprès du khan, qui lui accorde même sa confiance, et l'emploie dans ses expéditions militaires, dans lesquelles il lui confie un corps de cavalerie.

Au nombre des favoris du khan, se trouve aussi un Russe renégat depuis de longues an-

nées, qui a reçu de riches gratifications, possède des serviteurs, des esclaves, et quelquefois est chargé de commissions. On le nomme *Tangri-Kouli*; c'est-à-dire serviteur de Dieu.

Il faut enfin mettre au nombre des affidés du khan, les Turcomans qui servent comme militaires, et qu'il expédie pour remplir diverses commissions.

D'après ce qui précède, on voit que le khan s'est entouré préférablement de Sarty, de Turcomans et même d'étrangers, en éloignant le plus qu'il lui a été possible les Ouzbek des emplois : ce moyen l'a aidé à consolider son empire, parce que ces peuples opprimés par les Ouzbek, voient avec satisfaction l'abaissement de ces derniers, soutiennent la puissance du khan, et remplissent ponctuellement ses moindres volontés. De leur côté, les Ouzbek les haïssent, et nourrissent un ressentiment extrême contre les Sarty et les Turcomans qui envahissent les premiers emplois.

Les visirs et les autres dignitaires sont les esclaves soumis du khan qui peut, en souverain maître, disposer de leurs biens et de leur vie; il les en prive sur un vague soupçon. Son estime et sa bienveillance ne sont pas toujours départies également à chacun des favoris. Il y a des circonstances où il rend justice à l'esprit et aux

qualités de son premier visir, qui mérite véritablement une semblable préférence; souvent le khan et ce ministre passent ensemble des nuits entières à discourir et à plaisanter; le visir mettant alors à profit la bonne humeur de son maître, lui fait des propositions qui s'accordent avec ses vues.

Il existe dans les villes de la Khivie un corps d'officiers de police, composé d'hommes armés de gros bâtons, dont les deux bouts sont garnis de cuivre. Ces employés se nomment iessaoûls; leurs fonctions consistent à disperser les attroupemens, alors ils frappent sans distinction le dignitaire et le pauvre.

L'iessaoûl bat au nom du khan; l'Ouzbek qu'il menace s'éloigne furieux; il renferme en lui-même son dépit, en songeant aux moyens de se venger du despote, et en demandant humblement à Dieu sa délivrance: quelquefois même, si sa patience est à bout, il frappe de son couteau l'exécuteur de la volonté du khan, et s'enfuit en Boukharie, où les hommes de sa race l'accueillent avec joie. Le Sarty, humblement soumis à la volonté du prince, supporte les coups sans murmure; et, dans sa vile résignation, regarde même comme un honneur d'avoir été battu, puisque les coups viennent de la part de son maître. Le Turcoman se plaint, non de l'infamie, mais uniquement du mal qu'il éprouve,

et cherche à se venger de celui qui le bat, sans examiner par la volonté de qui on le frappe, et sans concevoir de la rancune contre le prince; il voudrait pouvoir arracher à l'iessaoül son bâton, pour vendre les feuilles de cuivre qui le garnissent; alors, il bénirait peut-être la main qui lui aurait distribué les coups.

Il serait difficile de définir les droits des divers habitans de la Khivie; comme il n'y existe pas véritablement de lois, tout s'y fait arbitrairement, ou d'après quelques anciennes coutumes que le temps a consacrées. Personne n'y jouit de droits politiques; les Ouzbek, en leur qualité de conquérans, ont conservé quelques prérogatives, et oppriment les autres par leur licence effrénée. Les Sarty, comme sujets, supportent tout patiemment, et rampent. Les Turcomans en font autant, mais ils y réunissent le brigandage. Les Kara-kalpak se fatiguent patiemment à cultiver la terre, les esclaves s'exténuent dans les travaux d'une dure captivité.

Le seul privilége que la loi accorde aux quatre peuples qui habitent la Khivie, c'est le droit d'être jugés par le khan et son conseil, et de ne pouvoir être condamnés par aucun autre; les esclaves, et particulièrement les Russes, ne jouissent d'aucuns droits, et n'osent même pas se plaindre de leurs oppresseurs; en un mot, leur

vie est à l'entière disposition de leurs maîtres.

Dans un état civilisé les châtimens n'atteignent que les coupables, et les tribunaux conservent leur impartialité autant qu'ils le peuvent; à Khiva, au contraire, les supplices frappent en grande partie des gens supects au khan par la tendance criminelle de leurs intentions, ou pour des offenses contre des personnes auxquelles il s'intéresse, si l'offensé trouve un accès auprès des favoris; le genre du supplice se détermine d'après la bienveillance ou la haine que le khan peut avoir pour le coupable.

Mohamed-Rahim punit de même, sans miséricorde, les vrais criminels; il n'établit pas de distinction entre la préméditation et le premier mouvement; il ne fait attention qu'au fait; il est inexorable dans ses décisions; ni les prières de ceux qui l'approchent de plus près, ni la compassion pour la famille du coupable, ne peuvent ébranler ses résolutions.

Le crime de lèse-majesté, l'infraction de la loi religieuse, le meurtre, le vol, le brigandage, et beaucoup d'autres crimes sont, sans exception, punis de la mort la plus cruelle; même le vol le plus insignifiant fait encourir un châtiment aussi rigoureux.

Il existe deux genres de supplices: l'un est la potence. Le condamné est mené au palais du

khan, et la sentence s'exécute à la porte de ce palais, ou devant la salle du conseil: ces exécutions se font aussi quelquefois dans les carrefours et les marchés. Le corps du supplicié reste pendant plusieurs jours attaché à la potence et exposé à la vue du peuple, et ensuite, à la prière de ses parens, on le leur abandonne pour être enterré. Les criminels sont quelquefois pendus par les pieds, et laissés dans cette position affreuse, jusqu'à ce qu'ils expirent (1).

Le second genre de supplice est le pal, que je ne décrirai pas en détail, car, à la honte des européens, ce supplice a encore été employé il y a peu de temps dans quelques états méridionaux. A Khiva on a tâché de le rendre encore plus cruel. Le pal dont on y fait usage est un pieu à pointe peu effilée, afin qu'il ne tue pas sur-le-champ le patient. On commence par lui lier les

(1) Quelques temps avant mon arrivée à Khiva, le khan fit pendre de cette manière quatre prisonniers russes; ils avaient été employés à ses écuries et chargés de la garde d'un grand mouton que le khan aimait singulièrement. Ce mouton se perdit, les soupçons tombèrent sur l'un de ses gardiens; mais comme on ne put pas approfondir la vérité et prouver l'identité du coupable, on pendit les quatre gardiens par les pieds.

bras et les jambes en croix, et quand l'instrument a pénétré assez avant dans ses entrailles, on lui délie les membres afin d'augmenter ses souffrances par les mouvemens que lui font faire ses douleurs; il reste quelquefois jusqu'à quarante-huit heures dans cette affreuse position, et ne meurt que quand le pieu pénétrant à l'extérieur, sort près des épaules, de la nuque ou de quelqu'autre partie du dos (1).

Tous les brigandages qui se commettent à l'intérieur de la Khivie ont pour auteurs des esclaves ou des Turcomans, surtout dans le temps où ils vont brûler du charbon dans la stèpe. La préparation du charbon rapporte de grands profits, et par cette raison beaucoup de propriétaires y emploient leurs esclaves qui, assez fréquemment, se rencontrent et se volent les uns les autres, et même attaquent quelquefois les marchands et les caravanes qui se trouvent sur

(1) Mohamed-Rahim, en quittant Khiva pour aller à la chasse, ordonna une fois d'empaler, à sa sortie de la ville, pour lui servir de spectacle, un esclave Persan, qu'il soupçonnait d'avoir voulu fuir. Il revint deux jours après, et apercevant aux portes ce malheureux encore en vie et poussant des cris plaintifs, il fit avancer son cheval vers lui, et le tua d'un coup de lance.

leur route. Maintenant le pillage appartient exclusivement au khan, qui le regarde comme une affaire d'état, ou comme un droit de la guerre, comme un impôt sur les marchands, comme une vengeance ou un châtiment pour un crime que lui-même imagine. Si ses sujets s'en rendent coupables, il traite le pillage d'attentat à la société publique, et fait empaler les criminels.

Le khan borne quelquefois le châtiment d'un coupable à la privation de ses biens, qu'il confisque pour lui; le condamné vit alors d'aumônes, ou cherche un refuge chez quelqu'un de ses parens, qui souvent le lui refuse dans la crainte d'éprouver le même sort (1).

Il y a encore deux genres de punitions auxquelles Mohamed-Rahim a donné le nom de châtimens domestiques; le premier consiste en une bastonade impitoyablement appliquée sur

---

(1) Il y a quelques années que le khan envoya à la cour de Perse des ambassadeurs, porteurs d'instructions écrites; à leur arrivée, les Persans les enivrèrent, et leur ayant volé leurs dépêches, ils les renvoyèrent, en leur disant avec ironie, « qu'on n'avait plus besoin d'eux. » Cette fois, le khan fut généreux, et borna la punition des ambassadeurs à la confiscation de leurs biens.

toutes les parties du corps du coupable; et le second est de fendre la bouche jusqu'aux oreilles; ceux qui fument encourent ce dernier châtiment. Le khan sait néanmoins que plusieurs gens fument : il paraît n'y pas faire attention, et ne recourt à ce genre de punition que, lorsque mécontent d'un individu, il ne trouve pas de prétexte plausible pour en tirer vengeance.

A l'époque des troubles qui accompagnèrent l'avénement de Mohamed-Rahim au trône, on décapitait les victimes de son despotisme, afin d'avoir plutôt fait, tant le nombre en était grand; mais aujourd'hui ce genre de mort est aboli.

Sous le gouvernement des Inakh, tous les délits étaient punis d'une amende pécuniaire; cet usage est entièrement tombé en désuétude, et remplacé par des tortures. Les Khiviens imaginent aussi d'autres supplices pour les ambassadeurs, et pour les hommes d'une croyance religieuse autre que la leur; ils les enterrent vivans dans la stèpe, en disant que le sang des infidèles ne doit pas souiller la terre des vrais croyans; durant mon séjour à Khiva, je fus condamné à ce supplice. Le prince Bekevitch, qui périt dans ce pays dans l'année 1717, éprouva toute la cruauté de ce peuple; on l'écorcha vif, en commençant par les genoux, et l'on se servit de sa peau pour couvrir un tambour.

Les esclaves qui sont sous la dépendance absolue de leurs maîtres, subissent toutes les tortures que ceux-ci peuvent inventer. On ne les tue pas toujours, on se contente de leur couper une oreille, de leur crever un œil, ou de leur faire, avec le couteau qu'on porte à la ceinture, de larges blessures, qui ne sont jamais mortelles. Ces ménagemens ne sont dus qu'au regret de se priver d'un ouvrier. A peine un maître a cessé de torturer un esclave, qu'il le renvoie aussitôt au travail, en lui laissant à peine le temps de panser ses blessures. Les travaux mêmes, sous lesquels ces infortunés ne succombent que trop souvent, peuvent s'appeler de véritables supplices.

Ces punitions domestiques s'infligent aussi aux esclaves, quand ils manifestent l'intention de fuir; à la seconde tentative d'un esclave, il est cloué par l'oreille à un pieu, ou à la porte de la maison de son maître, et reste ainsi pendant trois jours, exposé aux insultes des passans, et sans recevoir de nourriture! Le malheureux qui subit cette torture, déjà exténué par des travaux pénibles, meurt ordinairement de faim ou de froid. En faisant le sacrifice de son oreille il pourrait facilement se sauver; mais où? La Khivie est entourée de stèpes immenses et sans eau, où le fugitif périrait infailliblement. Aussi

n'est-il pas rare de voir des esclaves se tuer pour échapper à ce barbare châtiment.

Leurs compatriotes les ont oubliés !!! Noyés dans les plaisirs au milieu de leur patrie, ils ne pensent jamais à ces malheureux. Dans la prospérité nous endurcissons nos cœurs ; au milieu des divertissemens nous nous plaignons de notre sort ; et nous ne connaissons le prix du bonheur, nous ne nous réconcilions avec notre prochain, nous ne pensons à lui, que quand le destin nous plonge nous-mêmes dans l'infortune.

CHAPITRE III.

Monnaies ; perception des impôts ; état des finances ; industrie et commerce des Khiviens.

Sous le règne de Mohamed-Rahim, il a été établi à Khiva une monnaie où l'on bat des pièces au coin du khan.

Celle de la valeur la plus forte est le tilla, pièce ronde d'or de bon aloi, et assez bien frappée. Elle vaut à peu près seize francs ou quatre roubles d'argent de Russie (1). Sur l'une

(1) Le rouble de cuivre ou papier-monnaie de Russie, vaut un quart de rouble d'argent.

des faces on lit en caractères arabes le nom de Mohamed-Rahim, et au revers, l'année, le nom du lieu où elle a été frappée et une prière. Cette inscription est entourée de points formant une espèce d'encadrement, et désignant combien cette pièce vaut d'abases.

Le tilla se subdivise en quatorze abases, ce qui équivaut à peu près à vingt-neuf copecs (1) d'argent; cette monnaie toutefois n'existe pas à Khiva, n'est que de convention, et employée seulement dans les comptes pour représenter deux tenga (2).

Deux tenga valent un abase, et un par conséquent environ quinze copecs d'argent de Russie. Cette monnaie est en argent et assez bien travaillée; l'argent en est de fort bon aloi. Le tenga est à peu près de la grandeur d'une pièce de cinquante centimes, mais un peu plus épais.

Le tenga se divise en quarante kara-poul ou

---

(1) Un franc quatorze centimes.

(2) Lors des malheureuses invasions des Tatars, les Russes ont emprunté plusieurs mots de leur langue, et, à quelques altérations près, ils ont été conservés jusqu'à nos jours. C'est ainsi qu'ils ont adopté le mot *Tenga* qui ensuite s'est changé en *Denga* (argent).

monnaie *noire*; c'est une pièce de cuivre d'une très-petite dimension et fort épaisse, informe et très-grossièrement frappée; sa valeur en poids équivaut à peu près à un sol de France. Parmi les monnaies étrangères qui circulent le plus communément à Khiva, on remarque le padichah-tillassi ou tilla royal, pièce d'or de Boukhara; elle est plus petite et d'une valeur moindre que le tilla khivien. On y reçoit aussi le ducat d'Hollande quand il n'est pas rogné: on l'évalue à dix abases; dans le cas contraire, il n'a que la valeur de l'or façonné; en monnaie de cuivre on en donne huit cents kara-poul. Le réal, pièce persane en argent, passe également à Khiva; il en faut cinq et demie pour un ducat d'Hollande; mais toutes ces monnaies étrangères ne conservent pas long-temps leur forme; le khan s'empresse de les retirer de la circulation, pour les convertir en monnaies du pays.

Dans les ruines de la Vieille Ourghendj, situées près de l'ancien lit de l'Amou-Déria, on découvre fréquemment des sacs contenant d'anciennes monnaies d'or et d'argent, dont quelques-unes passent pour remonter au temps des sulthans de Kharizm. Cet argent ne rentre pas dans la circulation, chacun est obligé, sous peine d'un châtiment exemplaire, de les apporter au khan, qui les envoie aussitôt à la monnaie.

Les Khiviens calculant très-bien tout ce qui concerne les viremens d'argent, à force d'habitude, ils sont venus à bout de déterminer, avec précision, la valeur de chaque pièce de monnaie. Ils reconnaissent aussi, à la première vue, les tenga faux, qui se trouvent en grand nombre dans leur pays, et avec lesquels on trompe souvent les étrangers qui ne s'en méfient pas. Les Khiviens ont si bien appris à rogner leurs tilla, que quelques-unes de ces pièces, au lieu de valoir quatorze abases, ne sont reçues que pour dix et même huit. Ils connaissent fort peu, ou pour mieux dire, ignorent entièrement l'art d'allier les métaux; de façon que les monnaies sont d'or pur ou d'argent, qui en est mal séparé.

Les revenus du gouvernement et ceux du khan, étant compris dans un seul compte, nous mettrons ceux du prince au nombre de ceux de l'État. Les sources de ces revenus sont: l'impôt du chaudron, les présens que font au khan des personnes de toutes les classes, la vente du bled des domaines du khan, les fermes, la perception des douanes, le partage du butin, la taxe sur les caravanes qui arrivent, et les contributions en temps de guerre.

Tous les habitans ne sont pas également soumis à l'impôt. Les Ouzbek ne paient pas, parce qu'ils sont tous employés à l'armée ou au ser-

vice du khan, et que, dans toutes les occasions, ils sont obligés de s'équiper à leurs frais et de le suivre où bon lui semble : c'est par ce motif qu'ils sont exempts de toute autre charge, et ne paient que les douanes quand ils font le commerce.

Les Turcomans établis dans le pays, font aussi partie de la classe militaire, et sont par conséquent quittes de tout impôt. Ils forment une sorte de troupe salariée, que le khan entretient au moyen de différentes largesses, tant pour s'en servir contre les ennemis extérieurs, que pour contenir les Ouzbeck qui ne sont pas domptés. Comme ils lui sont indispensables, il tâche de toutes les manières d'en augmenter le nombre et de se les attacher.

La source la plus considérable des revenus du khan est l'impôt du chaudron, qui correspond à l'impôt personnel de quelques États. Il est digne de remarque que dans un pays aussi peu civilisé que l'est la Khivie, cet impôt est déterminé d'après la fortune individuelle, de façon à ce que personne ne soit grevé. Les gens sans asile, les ouvriers et les domestiques, n'y sont pas assujétis, s'ils ne sont pas assez riches pour posséder une kibitka pour y demeurer et un chaudron pour y cuire leurs alimens.

Les peuples qui habitent la Khivie se parta-

gent en une infinité de tribus et de branches qui portent différens noms : les plus faibles, qui ne comptent pas plus de deux cents familles, ont cependant chacune leur ancien. L'impôt auquel elles sont assujéties se perçoit d'après la richesse du terroir qu'elles occupent, d'après leur commerce et la date de leur établissement; il est fixé par l'ancien que choisit le peuple, et qui le perçoit sur chaque famille de sa tribu en ayant égard à leur fortune. L'élection de l'ancien dépendant de la tribu qui se réserve le droit de le changer, et ne fait ordinairement son choix que d'après l'avis unanime de vieillards respectables et dignes de confiance, la répartition a presque toujours lieu avec réflexion et impartialité; tout le monde est content et personne ne se plaint. Le plus fort imposé pour la taxe annuelle du chaudron, l'est à une somme qui, en monnaie persane, s'élève à vingt réaux, équivalant à environ cinquante francs. L'imposition la plus faible est de cinq réaux, ou à peu près douze francs.

Cet impôt se prélève sur les Sarty, et sur ceux des Kara-kalpak qui habitent près du lac Aral, et relèvent du Khan de Khiva.

La vente du bled, et en général de toutes les productions du domaine du khan, forme aussi une branche importante de ses revenus.

Quoique par sa puissance illimitée le khan possède réellement et en toute propriété toutes les terres de la Khivie, il a néanmoins un domaine particulier composé de terres, qui anciennement étaient l'apanage des Inakh ses ancêtres. Ce patrimoine a été augmenté par la confiscation des biens des malheureux Ouzbek, qui, ainsi que toute leur famille, furent exterminés à l'époque des brigues que le khan ambitieux forma pour parvenir au trône. Ces terres, qui sont sa propriété particulière, sont arrosées par un grand nombre de canaux, et soigneusement cultivées par des esclaves et des paysans appartenans à des villages de Sarty et de Kara-kalpak, qui y ont été placés exprès, et qui, en considération de cette charge, ont été exemptés par le khan de la taxe du chaudron; quoique sous un rapport il ait, par là, diminué ses revenus, il a réellement beaucoup augmenté ses ressources, parce que différentes sortes de grains, tels que le froment, le riz, le koundjout ou sesame, le djogan, etc. qui se récoltent en abondance sur ses terres, se vendent à Khiva, à un prix très-élevé, aux Turcomans qui arrivent de différens côtés dans la Khivie. Pour en faire hausser les prix, le khan défend à tous ses sujets, sous peine de mort, de vendre leur blé aux ache-

teurs étrangers, avant qu'il ait placé tout le sien à un prix qu'il fixe lui-même.

Les fermes rapportent aussi des sommes assez considérables au khan; il en existe de plusieurs espèces; la principale est celle des eaux: comme il est propriétaire du grand canal de Ghik-Tam et de beaucoup d'autres, il afferme une partie des eaux du premier, ou les embouchures des autres qui en dérivent; et le pays contenant en grande partie des sables et des terres stériles qui exigent beaucoup d'engrais, la qualité du sol s'opposant à ce qu'on le fume de la manière ordinaire et exigeant du limon ou des dépôts laissés par les eaux, on distribue soigneusement ces substances dans les champs, où ils donnent à la terre une fertilité extraordinaire. Les laboureurs s'occupent principalement du soin de conduire ces eaux, et les terres s'évaluent, non d'après leur étendue, mais d'après le nombre des canaux qui les arrosent. En affermant ces eaux, le khan en tire un gros revenu, puisqu'elles sont indispensables à la culture.

Les douanes forment également une des branches considérables des revenus du khan; des bureaux pour la perception des droits sont établis en différens endroits; toutes les marchandises et tous les bestiaux qui entrent dans

le pays, y paient trente pour cent. Une taxe assez modérée équivalant à un droit de patente, est acquittée par tous les magasins et toutes les boutiques de la Khivie; les places où se tiennent les marchés et les foires sont affermées.

Les brigands qui habitent la Khivie, et qui sont principalement des Turcomans, sont obligés de remettre au khan le cinquième du butin qu'ils font dans leurs invasions sur la frontière de la Perse, consistant en esclaves des deux sexes, chevaux, chameaux, bestiaux, marchandises et argent, qu'ils tâchent cependant de dérober en partie à sa connaissance.

En 1819, le khan frappa d'un impôt les caravanes turcomanes qui arrivent à Khiva pour y chercher du blé; chaque caravane paie un demi-tilla par chameau. Ce nouvel impôt lui rapporte annuellement près de 800 mille fr., indépendamment des revenus dont nous venons de parler, le khan retire un profit assez considérable des présens que lui apportent les Sarty et les Turcomans qui habitent la Khivie.

Les Sarty, ainsi que tous les peuples qui ont été privés de leur existence politique, ont perdu en même temps et leur fierté nationale et tout sentiment élevé; leur sort actuel est de ramper; ils ne se mêlent d'aucune affaire, et s'adonnent entièrement au commerce, ou plutôt à la fri-

ponnerie, tout leur commerce se réduisant à faire des dupes. Ils achètent à un très-haut prix le droit de tromper, et leur sûreté temporaire, en offrant au nom de toute leur nation, ou en leur nom particulier, de riches présens au khan. Ce prince, mu par son avidité, les accueille avec bienveillance, et s'acquitte en les laissant en paix pendant quelque temps.

Les Turcomans lui font aussi différens dons, surtout lorsqu'en allant à la chasse il s'arrête dans le voisinage de leurs demeures; mais ils agissent par des motifs différens de ceux des Sarty; ils n'ont en vue que de nouvelles faveurs, ou l'espoir d'obtenir du khan un présent beaucoup plus considérable. C'est ce qui arrive ordinairement, parce que pour maintenir sa puissance, il doit nécessairement chercher à s'attacher cette classe d'hommes: toutefois la somme des présens des Turcomans surpasse toujours le montant de ce qu'il leur donne, et forme une partie de ses revenus, qui bien que peu considérable, ne lui paraît cependant pas indigne d'attention.

Quand la guerre menace la Khivie, ou quand les projets ambitieux du khan l'engagent à faire la guerre à un peuple limitrophe, il frappe les Sarty et les Kara-kalpak d'un impôt particulier,

dont le produit sert uniquement à payer les frais extraordinaires qu'elle occasionne.

Il est presqu'impossible d'évaluer avec exactitude la totalité des revenus du khan ; on peut néanmoins supposer qu'ils s'élèvent à environ 4,000,000 de francs; car en supposant que l'impôt du chaudron se prélève sur cent mille Sarty et soixante-dix mille Kara-kalpak (1), en comptant deux individus par famille ou chaudron, et prenant pour terme moyen de l'impôt vingt-sept francs par chaudron, on aura pour total 2,375,000 francs. L'impôt sur les chameaux produit, comme on l'a déjà vu, 800,000 fr.; et en évaluant le reste des revenus au minimum d'un million, nous aurons pour total général plus de quatre millions.

Le petit peuple de Khiva et les Turcomans, croient que le khan possède d'immenses trésors en or et en argent; cette supposition est gratuite, car il n'enfouit ni ne garde son argent : il est modéré dans sa dépense; mais il emploie ses revenus à l'entretien des troupes, en présens

(1) J'ai diminué ici un peu le nombre que j'ai indiqué dans la première partie de cet ouvrage, parce qu'une portion de ce peuple, qui habite au-delà de l'Amou-Déria, ne paye pas d'impôts.

à ses officiers et aux fonctionnaires publics, à la construction et à la réparation des canaux. Sa principale richesse consiste en canons de différens calibres, en très-beaux chevaux, et en une belle collection de pierres fines.

Il dépense plus pour ses expéditions militaires qu'en acquisition d'objets de luxe. Le seul entretien des Turcomans lui coûte une somme très-considérable; car il paie pour équipement à chaque Turcoman qui se met en campagne, cinq à vingt tilla. Les présens qu'il fait aux officiers civils se montent aussi très-haut. Lorsque le gouvernement était confié à des Inakh, les fonctionnaires publics et leurs parens touchaient des honoraires, qui se prélevaient en manière d'impôt sur tout le peuple; cela est entièrement aboli. Le khan récompense chacun d'après les services qu'il lui rend, et le prix qu'il y attache.

Les peuples qui habitent la Khivie s'occupent principalement d'agriculture et de jardinage.

Les Sarty ou habitans aborigènes de ces contrées, se sont appliqués, dès le temps le plus reculé, à la culture et à l'arrosement du sol, au moyen des canaux qui apportent les eaux de l'Amou-Déria; après d'inconcevables travaux ils sont parvenus à convertir ces stèpes arides en terreins fertiles qui produisent des moissons

abondantes. Le centre du pays offre un coup-d'œil magnifique; ici de gras pâturages, là de riches moissons, des vignobles et des vergers placés sur les bords d'une quantité innombrable de canaux. Les récoltes que cette terre produit excèdent de beaucoup les besoins des habitans; ils vendent des grains aux habitans du Balkan et de Manghichlak, à une partie des Kirghis et des Turcomans des tribus de Téké et d'Ata.

Les Khiviens cultivent préférablement le froment. Ils sèment aussi du riz, mais en moindre quantité qu'ils ne le voudraient, parce que cette plante exigeant un terrein humide et de fréquens arrosemens, ne peut croître que dans un petit nombre de lieux; ainsi la récolte suffit à peine aux besoins des habitans.

Le koundjout (ou sésame) est très-commun dans la Khivie; on en extrait de l'huile qui se vend aux peuples voisins; on tirerait plus de profit de cette plante si l'on donnait plus de soins à sa culture. Cette huile est d'un usage universel dans le pays; les pauvres l'emploient pour éclairer leurs misérables chaumières. L'orge et le chanvre réussissent mal; l'on en sème fort peu; on fait des cordes avec la laine; on nourrit les chevaux avec le djogan, plante très-productive et très-commune, qui est probablement une espèce de sorgho; les pauvres

en préparent du koudja, c'est le grain qui a long-temps bouilli.

La nature a refusé le bois à ce pays, et ce n'est qu'aux travaux des Sarty, qu'il doit un grand nombre de vastes jardins, remplis d'arbres fruitiers qui portent des fruits exquis. On y trouve aussi plusieurs espèces de vignes, dont on fait sécher le raisin; il s'en vend des quantités considérables. On le connaît en Russie sous le nom de kichmych. Les Khiviens comprennent sous cette dénomination un raisin qu'ils n'emploient qu'à sécher; il est rond, de médiocre grosseur, transparent, sans pepins, et très-doux au goût.

Ces jardins contiennent aussi des pommiers et des poiriers de différentes sortes, des amandiers, des merisiers, des cerisiers, des muriers, des grenadiers et beaucoup d'autres arbres à fruit(1).

On retrouve à Khiva tous les légumes qu'on

(1) J'ai vu, à Khiva, un fruit qui, à la vue et au goût, diffère de tous les autres; et je n'en ai jamais vu de semblable dans les plus belles serres d'Europe. Il est oblong et ressemble à un grand œuf; sa pelure et sa pulpe sont de même nature que celle de la poire; et, par son goût, il se rapproche de la bergamotte.

cultive en Russie, à l'exception du chou, de la pomme de terre et des navets; les oignons y acquièrent une grandeur extraordinaire; quelques-uns y sont gros comme une belle pomme, et n'ont pas l'âcreté de l'oignon ordinaire.

Les melons de la Khivie sont d'une grosseur extraordinaire et d'un goût excellent; ils ont jusqu'à trois quart d'archine de long et plus de six verchok de tour; l'écorce en est très-mince; ils sont parfumés et sucrés; leur qualité supérieure provient sans doute de ce que leur culture exigeant un terrein sablonneux, ils se trouvent dans ce pays comme sur le sol natal. Les melons d'eau y sont également très-bons; ces deux fruits doivent être mis au nombre des plantes les plus productives de ce pays.

Le produit des champs et des jardins est très-avantageux aux Khiviens, parce que les peuples nomades viennent les acheter en échange d'objets manufacturés et des esclaves.

La Khivie est également riche en bétail; on y rencontre de grands troupeaux de chameaux, de moutons et de bœufs. Ces animaux s'y contentent de pâturages fort maigres; l'on voit paître des chameaux et des moutons dans des endroits où un européen n'imaginerait jamais qu'un animal quelconque pût trouver à pâturer.

Indépendamment des choses de première né-

cessité qui abondent en Khivie, et dont la vente est lucrative pour le pays, les habitans s'occupent de la fabrication de quelques objets indispensables; d'ailleurs il n'ont pas de manufactures, et ne peuvent se procurer chez les peuples voisins, beaucoup de marchandises qui leur sont nécessaires.

Ils savent faire des tissus avec la soie du pays et avec celle qu'ils se procurent de la Boukharie; mais leurs étoffes sont peu solides et de mauvais goût; ils font également des étoffes de coton. Les Turcomans construisent eux-mêmes leurs kibitki, et fabriquent en poil de chameau des camelots et des couvertures de bonne qualité. Les Khiviens façonnent aussi avec un art remarquable différentes espèces de ceintures en soie; mais toutes ces marchandises sont consommées dans le pays. La richesse du Khivien consiste, non dans la possession d'objets de luxe, ni en numéraire, mais dans une grande abondance de choses de première nécessité, qui suffisent à ses besoins et au payement des impôts.

En Khivie les arts mécaniques sont encore dans l'enfance; à peine y sait-on travailler le fer. Cette branche d'industrie est exploitée exclusivement par les prisonniers russes; les Khiviens font venir le cuivre de Russie, parce qu'ils ne savent pas préparer le minerai qu'ils retirent de

leurs mines. Ils n'ont aucune idée de la fabrication du verre, qui est entièrement inconnu à beaucoup d'entr'eux; c'est une des marchandises les plus rares et les plus chères.

Les Khiviens ne savent moudre le blé qu'avec des moulins à bras; ils n'en connaissent pas d'autres; pour faciliter le travail, quelques-uns ajoutent à la meule supérieure du moulin une barre à laquelle ils attellent un chameau.

Le commerce intérieur et extérieur de la Khivie est entre les mains des Sarty, qui sont doués du génie mercantile; mais ce peuple peu civilisé n'ayant pas d'idée de bénéfices fondés sur le calcul d'un intérêt modéré, ne cherche qu'à tromper en achetant et en revendant.

Le commerce intérieur de la Khivie est peu important; il se borne à porter les grains et quelques objets de détail dans les différens marchés, et à vendre des esclaves. Il est défendu de tenir plusieurs marchés journaliers dans un même emplacement; le khan a désigné différens lieux, où les habitans d'Ourghendj et d'autres villes, exposent en vente une partie de leurs marchandises. Ce sont à proprement parler de véritables foires de village. Dans les cinq principales villes, il se tient également des marchés à différens jours de la semaine; à Khiva c'est le lundi et le vendredi. Le khan a multiplié ces foires

dans les endroits situés sur les canaux où la population est la plus nombreuse; l'on y construit des espèces de baraques que les propriétaires du terrein louent à bas prix aux marchands, en payant un droit déterminé au khan.

Les Khiviens portent à ces foires les marchandises qu'ils ont fabriquées. Les Turcomans y font des provisions de bled qu'ils prennent en échange d'esclave dont la vente forme la principale branche de leur commerce; s'il cessait, la Khivie perdrait son unique richesse, qui consiste en bled, et redeviendrait une stèpe aride.

La Khivie est trop pauvre en produits indigènes, pour faire un commerce d'exportation. Mais sa position au milieu des stèpes où aboutissent les routes commerciales du centre de l'Asie avec la Russie, au nord de la mer Caspienne, en fait l'entrepôt d'une infinité de marchandises de l'Orient expédiées à cet empire, pour lequel ce pays est par conséquent de la plus haute importance. Cet état des choses a éveillé l'attention des Sarty; ils vont en Boukharie et dans d'autres contrées voisines chercher des marchandises qu'ils portent à Orenbourg et à Astrakhan. Ce commerce de transit qui enrichit les Khiviens et leur khan, aurait pu devenir plus important encore, si ce farouche tyran avait des idées justes sur ce point; mais

ne songeant qu'au moyen d'augmenter ses trésors par les extorsions qu'il fait éprouver aux marchands, il les effraie et les empêche de mettre leur fortune en évidence et de se livrer aux entreprises; c'est pourquoi le commerce extérieur qui, malgré tous les obstacles qu'il éprouve, ne laisse pas que d'être très-avantageux aux Khiviens, et même assez étendu, aurait pris une toute autre marche si le pays eût obéi à un gouvernement sage; ces régions seraient parvenues à un haut degré de splendeur et tout le commerce de l'Orient et même de l'Inde, aurait pu affluer sur les côtes septentrionales de la mer Caspienne; enfin les richesses de l'Asie auraient passé par la Russie pour aller vers l'Occident. Cette pensée ouvre un vaste champ à l'imagination ! j'y reviendrai en décrivant l'état actuel du commerce de Khiva.

Les marchands khiviens vont acheter en Boukharie des productions du pays et des marchandises étrangères, telles que toiles imprimées, coton filé, soie écrue, étoffes de soie et demi-soie, cachemirs, porcelaine de la Chine, thé, ceintures en soie, draps, peaux noires d'agneaux morts-nés de Boukharie, reconnues pour être les meilleures de tout l'Orient, tabac, etc. Une partie de ces objets est consommée en Khivie, le reste est transporté en Russie par Oren-

bourg et Astrakhan. Toutes ces marchandises sont déposées à Ourghendj, d'où l'on fait ensuite les expéditions. Cette ville est devenue le point central du commerce des Khiviens; elle offre un aspect très-vivant. Ses nombreuses boutiques remplies de marchandises de prix, venues de toutes les parties de l'Orient, éblouissent la vue par leur éclat. Il règne dans ses rues un bruit continuel, occasioné par l'affluence des marchands et les cris des chameaux, qui plient sous les pesans fardeaux dont ils sont chargés. L'observateur curieux y peut remarquer les manœuvres rusées des Sarty, pour acquérir le métal brillant qui est leur unique idole. La passion du gain leur fait quitter cette ville pour visiter des contrées éloignées, traverser hardiment des déserts immenses, et affronter les caprices d'une mer orageuse.

Les Khiviens et en général tous les peuples de l'Asie se servent de chameaux pour transporter leurs marchandises à travers les stèpes. Le Créateur, pour assurer la communication des peuples qui habitent des régions fertiles au milieu de stèpes sablonneuses et privées d'eau, leur a donné le chameau, animal aussi patient que vigoureux, qui supporte, d'une manière incroyable, la faim, la soif, la fatigue et les privations de tout genre. Sans lui ces contrées auraient

toujours été inhabitables et seraient restées le domaine éternel du néant. L'Européen habitué à fouler un sol fertile et fécond, a de là peine à concevoir qu'on puisse commercer en traversant un millier de verstes dans des stèpes sablonneuses et arides; mais en Asie un trajet semblable paraît ne pas présenter de difficultés. Les caravanes transportent sans peine, au moyen de leurs chameaux, des marchandises sur tous les points; et si leur marche n'était pas entravée par les fréquens pillages des peuples nomades, sans doute il eût été possible de diriger vers le nord, à travers les stèpes, tout le commerce de l'Inde qui offre de si grands avantages aux dominateurs des mers.

D'Ourghendj, les Khiviens se rendent avec leurs chameaux en six ou sept jours à Boukhara (1); ils font aussi flotter, sur l'Amou-Déria, des radeaux qui vont charger des marchandises en Boukharie; ces radeaux, que l'on tire à la

(1) Ayant demandé à un Khivien à quelle distance ils étaient de Bokhara, il me répondit: « Un marchand y arrive le septième jour, et un voleur en trois. » — Le marchand qui va avec sa caravane fait environ 72 verstes dans les vingt-quatre heures, tandis que le voleur en fait jusqu'à 120.

corde, sont assez grands pour porter une cinquantaine de chevaux; ils sont construits avec des madriers assez épais (1), et munis d'un gouvernail.

Les marchandises que les Khiviens vont chercher en Boukharie, sont en grande partie apportées en Russie, où ils les vendent avantageusement en numéraire, ou les échangent contre des draps fins anglais, des velours, du fil d'or et d'argent, du sucre, des aiguilles, des rasoirs, des couteaux, des toiles fines, des miroirs, du papier, du cuivre, du plomb, des vaisseaux de fonte et de cuivre, et en général des produits des fabriques européennes. Ce commerce lucratif avec la Russie a fixé l'attention des Sarty; ils y emploient de gros capitaux et en retirent des bénéfices considérables.

Pour transporter leurs marchandises en Russie, ils les amènent ordinairement à Manghichlak, et là les embarquent pour Astrakhan, ou bien les conduisent directement à Orenbourg, en passant par les stèpes des Khirghis. A une époque déterminée les navires marchands russes

---

(1) Ce qui me fait penser qu'il doit exister des bois de construction dans la Khivie, et vraisemblablement dans sa partie septentrionale.

arrivent d'Astrakhan à Manghichlak, et, par l'entremise des Turcomans qui habitent ce promontoire, ils annoncent leur arrivée aux marchands khiviens, qui leur envoient aussitôt leurs caravanes. Elles font communément ce trajet en vingt-neuf jours. Il s'établit alors sur ce cap un commerce d'échange, et les Khiviens prenant quelquefois des arrangemens avec les marchands russes, s'embarquent avec eux pour Astrakhan, où ils peuvent arriver en vingt-quatre heures, par un vent favorable.

Souvent les marchands khiviens pendant leur séjour à Astrakhan, expédient leurs meilleures marchandises à la foire de Makareiv (1), et

(1) La foire de Saint-Macaire se tient maintenant à Nijneï-Novgorod, où le gouvernement a fait construire un grand nombre de boutiques et de magasins. Cette foire est l'une des plus curieuses, par la diversité des peuples qui s'y rendent, et des plus importantes par les affaires qui s'y traitent. Elle a lieu vers la fin de juillet, les marchés s'y font partie en numéraire et partie en échanges. Cette foire, et quelques autres du second ordre qui ont lieu dans la même saison, rendent supportable aux marchands de Moscou, la nullité des affaires qui règne pendant toute la belle saison dans cette capitale.

On peut lire une relation authentique et très-intéres-

même à Moscou : les Sarty qui vont trafiquer à Orenbourg en passant par les stèpes des Kirghis-Kaïssak, s'arrangent avec ce peuple, et louent chez lui, pour le transport de leurs ballots, des chameaux qu'ils paient dix ducats par tête pour tout le trajet. Ces chameaux ne doivent pas porter moins de quinze pouds (1). Les caravanes qui vont d'Ourghendj à Orenbourg restent trente-trois jours en route.

Les Sarty, malgré leur finesse, sont fréquemment les dupes des Arméniens d'Astrakhan. Des Sarty sont quelquefois rentrés dans leur patrie après avoir perdu toute leur fortune par l'astuce et les friponneries des Arméniens qui les avaient enivrés pour leur enlever leurs marchandises. Souvent aussi des Sarty attirés par le commerce à Astrakhan, s'y marient à des filles de Turcomans et de Nogaïs établis depuis long-temps dans le pays, s'associent avec des Arméniens, avec lesquels ils chargent de concert des bâtimens de marchandises qu'ils envoient à Astrabad et au Ghilan; et après avoir vécu ainsi quel-

---

sante de la foire de Makareiv, dans les *Nouvelles Annales des Voyages* de MM. Eyriès et Malte-Brun, t. VII, p. 82.
Note du traducteur.

(1) 525 livres.

ques années, retournent à Khiva avec une fortune assez considérable (1).

Le khan défend sévèrement à ses sujets d'emporter de l'or et de l'argent de ses États; ils sont d'eux-mêmes disposés à se conformer à cet ordre, et se procurent ordinairement les marchandises au moyen d'échanges.

Indépendamment des marchandises de la Boukharie ou des pays limitrophes, les Sarty font depuis quelque temps le commerce de la marène ou garance, dont la préparation leur a été enseignée par un Lesghien de Derbend nommé Méchédi-Naurouz qui habite à Khiva. Cette branche de trafic est encore trop nouvelle à Khiva pour qu'elle ait pu y acquérir de l'importance; d'ailleurs il arrive à Astrakhan de grandes quantités de cette plante qui viennent du Daghestan, où elle croît en abondance (2). Un autre objet

---

(1) Pendant mon séjour à Khiva, j'y ai vu revenir d'Astrakhan un Sarty très-riche, qui avait passé quatorze ans en Russie, s'y était marié, avait élevé une grande famille et amassé beaucoup d'argent; la première chose qu'il fit, à son retour, fut d'offrir de riches présens au khan.

(2) C'est un article dont le trafic aurait pu prendre une bien plus grande extension, si les habitans du Daghestan étaient plus actifs.

d'exportation mériterait qu'on s'en occupât plus qu'on ne le fait, c'est le savon de Khiva, qui est réputé dans tout l'Orient par sa bonté et le prix modéré auquel il se vend.

Les marchands russes n'osent pas aller à Khiva, où ils auraient pu faire un commerce très-avantageux; les craintes qui les retiennent sont fondées ; s'ils y allaient ils seraient livrés à un supplice affreux, ou plongés dans une cruelle captivité au premier mécontentement que l'on concevrait contre leur gouvernement, ou sur un simple soupçon qui s'élèverait contre l'un d'eux. Cependant quelques Arméniens, poussés par l'avidité, sont allés jusqu'à Ourghendj; mais ils n'ont jamais osé visiter Khiva. Petros, le dernier de ceux qui firent ce voyage, l'entreprit sous le règne de Catherine II ; il demeure actuellement à Kouba dans le Daghestan; cet homme, incapable de faire aucune observation, sait seulement qu'il existe une ville d'Ourghendj; il ne connaît même pas les routes qui y conduisent, et n'a de notion ni sur le gouvernement ni sur ce qui concerne la Khivie.

Par l'effet d'une méfiance réciproque qui règne entre les Khiviens et les Persans, le commerce de ces peuples est peu important et presque nul. Il est très-rare qu'un Persan arrive, pour affaires de commerce, dans la Khivie,

et au milieu des brigands qui l'habitent. Ils y viennent quelquefois à la faveur d'une liaison et pour vendre du drap d'or; le plus souvent c'est pour payer la rançon d'un parent ou d'un ami. Pendant tout le temps qu'ils séjournent en Khivie, la crainte les oblige de se tenir cachés, et de ne fréquenter que leurs connaissances. Khiva fait un commerce assez important avec différens peuples nomades, entr'autres avec les tribus nombreuses des Turcomans, les Kara-kalpak indépendans, et les Kirghis-Kaïssak. Ces peuples leur apportent des moutons, des chameaux, et un drap fait du poil de cet animal. Le commerce des Turcomans consiste en couvertures, en feutre et en chevaux remarquables par leur beauté, leur taille et leur force, qui sont amenés par les habitans des bords du Gurghèn et de l'Atrek. Ces chevaux sont renommés dans tout l'Orient.

Les Kirghis-Kaïssak conduisent aux marchés de la ville de Kiat de grands troupeaux de jeunes chevaux des stèpes, dont la plus grande partie va l'amble : les Khiviens s'empressent de les acheter. Ils s'en servent pour les voyages de long cours; ils prennent aussi un grand soin des étalons turcomans; mais ils ne les emploient que dans un cas pressant. Les chevaux kirghis supportent le froid, la soif et la fatigue aussi bien

que ceux du Gurghèn. Ces Nomades fournissent aussi aux Khiviens une grande quantité d'esclaves russes, persans et kourdes. La richesse de plusieurs d'entr'eux est fondée sur ce trafic inhumain.

Les ravisseurs arrivent au marché de Khiva, entourés de leurs prisonniers, que des chalands viennent marchander comme des animaux, sans égard pour le sexe ni pour l'âge. Les Russes sont ceux qui se paient le plus cher, à cause de leur intelligence, de leur activité et de leur force physique. On paie audelà de mille francs un jeune Russe bien portant; le prix d'un Persan est moins élevé; un Kourde se vend à très-bon compte; mais en revanche les femmes persanes l'emportent de beaucoup sur les femmes russes. Il arrive assez fréquemment que les Khiviens vendent leurs esclaves en Boukharie pour de l'argent comptant ou en échange de marchandises. Quand parmi les esclaves persans il s'en trouve qui appartiennent à une famille aisée, on les paie fort cher, dans la seule intention de les revendre avec bénéfice à leurs parens.

Les peuples nomades ne pourraient, sans inconvénient pour eux, renoncer à leur commerce d'esclaves avec les Khiviens; car ce n'est qu'à Khiva qu'ils peuvent se procurer le blé dont ils manquent; et de leur côté les Khiviens ont be-

soin de bras pour cultiver leurs champs; de façon que ces deux peuples barbares ne peuvent se passer de cet épouvantable trafic, qui en assurant l'existence des Turcomans, fait en même temps fleurir la Khivie en augmentant le nombre de ses agriculteurs.

Hérodote, en parlant du commerce de l'Europe avec l'Inde, dit que les marchandises en étaient apportées sur les côtes du nord de la mer Caspienne; c'était comme de nos jours des étoffes de coton.

Il est étonnant que depuis ce temps ce commerce n'ait presque pas fait de progrès, et que la route qu'il suivait soit restée inconnue; la position de la Khivie et son avantage, auraient exigé qu'on en eût fait la découverte, et qu'on l'eût rétablie telle qu'elle existait jadis. Les profits que les Khiviens retirent de leurs relations commerciales, les ont déterminés à se frayer, par la force, un passage dans le centre de l'Asie, en bravant les obstacles que leur opposent les gouvernemens, et en s'exposant au pillage des Nomades.

En résumant tout ce que nous avons dit sur le commerce des Khiviens, on peut en tirer la conclusion, que leur pays ne renferme aucune richesse; ses habitans ne sont pas assez actifs, et son gouvernement est trop oppressif pour retirer

du sein généreux de la nature les trésors qu'elle pourrait fournir! Cependant le climat et le sol de la Khivie sont favorables à la culture de plusieurs plantes utiles des régions méridionales. Si ce pays s'était trouvé sous le gouvernement de la Russie, il aurait certainement donné la vie à l'industrie, et procuré de grands avantages à notre commerce; tout celui de la haute Asie et même de l'Inde aurait pu passer par Khiva pour aboutir à Astrakhan. Déjà des caravanes, venant des contrées méridionales, arrivent à Khiva; si le commerce n'y acquiert pas plus d'extension, c'est parce qu'il est entravé par les pillages fréquens des peuples nomades. Si nous possédions Khiva, dont la conquête ne serait pas difficile, les nomades du centre de l'Asie auraient redouté notre puissance; et il se serait établi une route de commerce par le Sind et l'Amou-Déria jusqu'en Russie (1); alors toutes les richesses de l'Asie auraient afflué dans notre patrie, et nous eussions vu se réaliser le brillant projet de Pierre-le-Grand; maîtres de Khiva, beaucoup d'autres

(1) Les sources de ces deux rivières ne sont pas très-éloignées l'une de l'autre.

états se seraient trouvés sous notre dépendance. En un mot, Khiva est en ce moment un poste avancé, qui s'oppose au commerce de la Russie avec la Boukharie et l'Inde septentrionale; sous notre dépendance la Khivie serait devenue une sauvegarde, qui aurait défendu ce commerce contre les attaques des peuplades dispersées dans les stèpes de l'Asie méridionale. Cette oasis, située au milieu d'un océan de sable, serait devenue le point de réunion de tout le commerce de l'Asie, et aurait ébranlé jusqu'au centre de l'Inde l'énorme supériorité commerciale des dominateurs de la mer. La route de Khiva à Astrakhan pourrait être de beaucoup abrégée, puisqu'il n'y a que dix-sept jours de marche d'Ourghendj à la baie de Krasnovodsk, d'où par un vent favorable, on peut aller en peu de jours à Astrakhan.

CHAPITRE IV.

Force militaire de la Khivie.

Par sa position, la Khivie a été, dès les temps les plus anciens, peuplée de nations guerrières; entourée de toutes parts de stèpes presqu'impraticables, et située près d'un grand fleuve, elle a toujours servi d'asile à toutes sortes de

brigands et de vagabonds; le nombre s'en est rapidement grossi, et les habitans aborigènes ou les nouveaux arrivés, dans la crainte d'être poursuivis, s'adonnèrent à un genre de vie paisible et laborieux; mais bientôt de nouvelles hordes d'aventuriers ou d'Ouzbek soumirent les Sarty, ces tranquilles habitans. Depuis ce temps les brigands nomades, répandus de toutes parts dans les stèpes environnantes, ont entretenu chez ces Ouzbek conquérans, l'esprit du brigandage et de la valeur militaire. Séduits par la fertilité de cette contrée, ils vont eux-mêmes s'y établir à titre d'hôtes, et grossissent les rangs de l'armée.

L'esprit militaire qui règne maintenant parmi les Khiviens, forme le trait le plus saillant de leur caractère; et, d'après la position locale de cet État, il semble que ce peuple guerrier s'accroissant constamment, deviendra enfin dangereux pour ses voisins.

Les divisions intestines qui déchiraient sans cesse cette contrée jusqu'à l'avénement de Mohamed-Rahim, obligèrent les chefs particuliers à construire des forts pour se mettre à l'abri du pillage. Ces forts ou châteaux sont assez généralement bâtis au milieu des champs et des jardins de leurs maîtres; ils renferment des granges, un réservoir, des logemens, des mou-

lins à bras, des pressoirs pour l'huile, des étables, des magasins et tout ce qui est nécessaire tant pour entretenir cent ou cent cinquante hommes pendant quelque temps, que pour se défendre dans le cas d'une surprise.

Ces forts sont carrés, construits en terre mêlée quelquefois de pierres; les murs ont à leur base quatre archines (1) d'épaisseur, et une demi archine à leur sommet, sur une hauteur de trois sagènes; ils sont soutenus en dehors par des contreforts circulaires qui sont également en terre. Au faîte de ces murs sont fabriqués des créneaux très-irréguliers qui ne servent à rien, parce qu'il ne s'y trouve pas de plate-forme sur laquelle on puisse se tenir pour se défendre; au reste ces créneaux ne sont pas faits de même dans tous les forts; la longueur de chacun des murs du carré, est de 25 à 40 sagènes; les coins sont flanqués de tours qui les dépassent de fort peu; elles sont terminées en forme de coupole.

Ces édifices en terre ne sont pas fortifiés par un fossé, et ne peuvent en défendre les habitans que contre un petit nombre de lâches bri-

(1) L'archine a 320 lignes. Trois archines font une sagène.

gands n'ayant pas à leur disposition une échelle; d'ailleurs ils n'oseraient pas l'employer pour entrer dans une habitation ceinte d'un mur, parce qu'ils y tomberaient entre les mains de leurs ennemis, faute de chevaux et de moyens de prendre rapidement la fuite. Un fort de ce genre ne pourrait pas tenir plus de deux heures contre cinquante fantassins russes; après que l'on en aurait soumis quelques-uns, ils n'oseraient pas résister à une poignée de bons soldats. Ces châteaux n'ont pour entrée qu'une seule porte assez grande qui se ferme tous les soirs avec un gros cadenas. Au-dessus de cette porte il y a une espèce de petite galerie, où le maître grimpe pour voir ses champs.

Ces murs s'écroulent quelquefois; cependant il pleut si rarement à Khiva, qu'ils durent plus que leur construction ne le ferait supposer, et ils remplissent parfaitement leur objet; car les Turcomans et les Kirghis croient y voir des forteresses imprenables. Les gens qui les habitent sont en partie armés, et se croient à l'abri de toute attaque. Les serviteurs et les esclaves du maître demeurent dans des kibitki placées au milieu des cours de ces châteaux; ils y tiennent également leurs chevaux avec lesquels il ne leur est pas difficile de faire une sortie, et de tomber de nuit sur les assiégeans.

Il existe une très-grande quantité de ces fortins dans le pays; quoiqu'ils ne puissent le défendre contre l'attaque d'une armée régulière, ils suffisent pour effrayer les brigands nomades qui l'entourent, et pour tranquilliser les Khiviens sur les dangers qu'ils auraient à en redouter.

Les cinq principales villes, Khiva, Ourghendj, Chevat, Kiat et Gurlèn sont également ceintes de murs, et regardées par les Khiviens comme des places fortes; ces murailles sont construites irrégulièrement; elles ont une épaisseur d'environ vingt pieds à leur base, sur une hauteur de vingt-cinq pieds, et consistent en un mélange d'argile et de terre. En quelques endroits elles sont flanquées de tours, et dans les intervalles les murs sont soutenus par des contreforts arrondis. En un mot, à leurs dimensions près, qui sont plus grandes, ces murailles sont en tout semblables à celles qui environnent les forts des particuliers; elles manquent également d'ouvrages extérieurs et sont absolument dégarnies d'artillerie.

Comme Mohamed-Rahim passe la meilleure partie de son temps à la chasse, il a plusieurs maisons de plaisance fortifiées de la même manière que celles de ses sujets, si ce n'est qu'elles sont construites sur un plan un peu plus éten-

du. Les principales sont Akh-Saraï, Maï-Djenghil, Khan-Khalassi etc.; quand le mauvais temps force le khan d'interrompre la chasse, il se retire avec sa suite dans celle de ces maisons qui se trouve la plus rapprochée, et y attend au milieu de la conversation de ses courtisans ou des occupations administratives, le retour du beau temps qui le rappelle dans la stèpe.

Les Khiviens n'ont pas d'armée permanente; en temps de guerre elle se compose des Turcomans et des Ouzbek qui forment exclusivement la classe militaire; au premier appel du khan, ces troupes de cavalerie sont obligées de s'armer, de se former et de se rendre à l'endroit qu'il leur désigne. Ce sont des corps sans subordination et sans discipline. Ceux qui se sont le plus distingués dans les invasions, dans les courses de brigandages, ou par quelqu'autre fait militaire, forment la garde particulière du khan et se tiennent auprès de sa personne; souvent en temps de guerre il en détache les plus distingués pour les charger de quelqu'expédition particulière; alors les chasseurs ouzbek et turcomans qui composent le gros de l'armée, s'en séparent, et, dans l'espoir d'un riche butin, se réunissent au partisan qui a été choisi par le khan; le corps séparé qui s'attache ainsi à ce nouveau chef, lui donne le titre de sardar, et le

suit partout, sans qu'il puisse exercer aucun pouvoir sur eux.

Quand ces bandes rencontrent l'ennemi, les plus braves s'avancent en poussant de grands cris, et se précipitent sur lui; le reste des soldats se comporte selon que son courage l'excite; quand les plus valeureux ont vaincu leurs adversaires, le sort du combat est décidé; les chefs prennent aussitôt la fuite; les vainqueurs qui les poursuivent, massacrent sans pitié ceux qui essaient de résister, et font prisonniers les fuyards qui ne recourent pas à la défense; c'est de cette manière que s'obtiennent ordinairement ces victoires que les Orientaux ont tant célébrées dans leurs poëmes : les héros de leurs poëmes sont des gens sans honneur, d'une valeur éphémère, avides de butin, et que l'on verrait fuir par milliers devant une centaine d'hommes de troupes régulières.

L'armée que le khan est en état de lever ne passe pas 12,000 hommes armés au complet. Quand un grand danger menace le pays, il fait prendre les armes aux Sarty et aux Kara-kalpak; et bien que par ce moyen l'armée se trouve plus que doublée, elle n'en est pas plus forte, parce que cette multitude n'ayant ni le goût ni l'habitude des armes, ne présente qu'une masse mal armée et plus embarrassante qu'utile.

Toutes les troupes de la Khivie s'entretiennent à leurs frais, à l'exception des Turcomans, auxquels, en cas de guerre, le khan accorde comme frais d'équipement de cinq à vingt tilla, qui peuvent former de quatre-vingt à trois cent vingt francs.

Chaque soldat est tenu de se munir de vivres pour tout le temps de la campagne; de façon que chaque homme un peu à son aise traîne à sa suite un chameau chargé de ses provisions; les pauvres en ont un pour deux personnes. On peut ainsi se figurer une idée du train qu'une armée khivienne traîne à sa suite et du nombre de valets et d'esclaves qui doit nécessairement l'accompagner, enfin des embarras et des difficultés que doit offrir une levée en masse menant à sa suite un bagage aussi considérable. Par ce motif, une armée khivienne ne fait et ne peut jamais faire plus de trente verstes (1) par jour, quel que puisse être son approvisionnement; elle en fait moins quand elle s'arrête pour piller le territoire où elle passe; ce qui lui est habituel.

Une armée de ce genre ne peut pas tenir la campagne pendant plus d'un mois et demi, tant

(1) Sept lieues et demie.

à cause du caractère inconstant des troupes qui ne reconnaissent pas de chefs; qu'à cause des intempéries de l'air, du manque de vivres, d'un échec et de beaucoup d'autres circonstances qui engagent les soldats à rompre leurs rangs pour retourner isolément chez eux. Cette armée n'étant pas inscrite sur des rôles tenus régulièrement, et ne recevant pas de solde, se sépare quand il lui plaît, et personne n'est exposé à la moindre recherche.

Comme l'armée khivienne n'a pas d'infanterie, elle ne peut combattre qu'en plaine, ni donner l'assaut à la place la moins fortifiée. Si parfois elle met pied à terre pour faire une attaque de ce genre, ce n'est que lorsque des circonstances impérieuses l'y obligent.

Quiconque a vu les troupes asiatiques, sait combien peu il en coûte d'hommes et de peines pour les détruire, ou plutôt pour les disperser; les seuls obstacles à vaincre consistent dans la difficulté d'atteindre ces bandes, et d'approvisionner les corps qui doivent les combattre.

Un cavalier européen ne doit cependant pas songer à escarmoucher avec ces partisans, qui regardent ce genre de combat comme leur principale et presque leur unique gloire militaire. Nos chevaux, gâtés par les allures du manége, ne peuvent, pour l'agilité, se comparer à ceux des

Turcomans; nos cavaliers, serrés par un habillement gênant et chargés d'un armement pesant, ne sont pas en état de suivre la rapidité et la légèreté des mouvemens de ces nomades. Une charge régulière et bien entendue de notre cavalerie culbutera une bande de cavaliers asiatiques, mais elle ne pourra pas l'atteindre dans la poursuite. L'infanterie russe, qui répand l'épouvante et la terreur dans les rangs des troupes de l'Asie, et remporte facilement la victoire sur l'armée d'un état civilisé comme la Perse, disperserait certainement en un clin-d'œil les Khiviens, qui sont loin de valoir les Persans; l'ordre, le silence et l'approche calme de nos colonnes soutenues par quelques tirailleurs, repousseraient un amas dix fois plus nombreux d'hommes qui craignent d'arriver jusqu'à la portée de la balle et qui ne sont animés que d'un désespoir, que les Orientaux décorent du nom de valeur.

Les Khiviens ont une artillerie qu'ils font monter à trente pièces de différens calibres; mais je n'en ai aperçu à Khiva que sept qui étaient placées dans l'une des cours du palais du khan. Ces canons sont en très-mauvais état; les affûts et les roues sont brisés; ils sont montés à la manière de l'artillerie russe.

Je ne puis croire qu'il y ait effectivement trente pièces d'artillerie dans ce pays; car elles

se seraient immanquablement trouvées dans l'une des cours du palais où je les aurais aperçues. Il faut supposer que les Ouzbek sentant leur faiblesse, cherchent à la cacher. Ils assurent aussi qu'ils possèdent plusieurs canons d'une grandeur extraordinaire. Au reste, comme le khan a établi une fonderie dans ses états, il est possible qu'il en ait quelques-uns de plus, quoiqu'en nombre moindre qu'on ne le prétend ; vraisemblablement tous sont dans le même état de délabrement que ceux qu'il m'a été possible d'apercevoir.

Les premiers essais de Mohamed-Rahim pour faire fondre des canons n'ont pas réussi, parce qu'on s'y est mal pris ; ils ont crevé quand on a voulu s'en servir. Après ces tentatives infructueuses, il a suivi le conseil des prisonniers russes, et a ordonné de fondre des pièces pleines; mais comme on ne sut comment s'y prendre pour les forer, il fit venir de Constantinople un fondeur qui lui coula et fora quelques pièces; cependant comme le cuivre est assez rare à Khiva, il y a tout lieu de croire que le train d'artillerie n'est pas bien considérable.

Pendant le temps de la campagne, l'artillerie qui suit le khan est traînée par des chevaux; la direction en est alors confiée à des esclaves russes que les Ouzbek reconnaissent comme

plus habiles qu'eux-mêmes à ce service. Outre cette artillerie, les Khiviens ont quelques fauconneaux.

Les Khiviens préparent eux-mêmes, et en assez grande quantité, leur poudre à canon : ce sont particulièrement les Sarty qui la fabriquent. Le salpêtre abonde en plusieurs endroits; ils tirent leur soufre des monts Chikh-Djéri. Cette poudre, qui se vend à bon marché dans tout le pays, est très-faible, parce qu'ils ne connaissent pas exactement la proportion des substances qui entrent dans sa composition.

Les forces militaires de la Khivie ne sont donc pas en état de faire face à une armée régulière. Les stèpes immenses et arides qui entourent ce pays, forment sa principale défense : cette fortification naturelle pourrait effrayer tout autre peuple que les Russes, et l'expédition même du prince Békevitch, quelque malheureuse qu'elle ait été, ne peut que nous confirmer la possibilité de faire la conquête de cette contrée, au cœur de laquelle il a pénétré avec de très-faibles moyens; s'il n'a pas su s'y maintenir, si son détachement a été massacré, et lui-même trahi et tué, il ne faut en accuser que son impardonnable négligence. Sans me permettre de prononcer sur un événement aussi éloigné de nous, il me semble que lors même qu'on se fut, par

trahison, emparé de sa personne, il eût pu, avec un peu plus de présence d'esprit, conserver sa troupe, en se refusant à ce qu'elle fût dispersée dans des cantonnemens éloignés.

De nos jours, et avec la connaissance que nous avons des localités de ce pays, on pourrait garantir le succès d'une semblable entreprise. Un corps de trois mille Russes, commandé par un chef déterminé et désintéressé, pourrait conquérir et garder ce pays, si avantageux pour la Russie, en raison de l'importance des relations de son commerce avec l'Asie. Maintenant on peut mettre à profit les notions acquises sur cette contrée, les personnages qui occupent les premiers postes de la Khivie, le secret mécontentement des Ouzbek contre Mohamed-Rahim, et les bonnes dispositions des Turcomans à notre égard; ceux-ci ne sont dévoués à la Khivie que parce qu'ils en tirent des vivres. En leur fournissant des grains qu'il leur serait plus avantageux de recevoir de nous que de Khiva, nous pouvons facilement leur faire embrasser notre cause. A Khiva même nous pourrions augmenter nos troupes, en recrutant les trois mille esclaves russes qui s'y trouvent, et les trente mille esclaves persans, qui souffrent tout aussi impatiemment que les Russes les misères qu'ils ont à supporter. La seule chose qui sem-

ble présenter des difficultés dans une entreprise de ce genre, c'est le passage des stèpes qui entourent Khiva; mais on pourrait facilement les surmonter. On connaît assez bien maintenant le trajet des bords de la mer Caspienne à Khiva; quant aux vivres, où s'en approvisionner? à Khiva même où ils abondent; pour le transport on pourrait se servir des chameaux des Turcomans qui habitent la côte de la mer Caspienne, et qui s'empresseraient sans doute de nous seconder; on pourrait également se procurer chez eux des chevaux habitués aux stèpes. Au reste, il nous suffit de rappeler que Mohamed-Rahim a pénétré jusqu'aux bords de la mer Caspienne avec vingt mille hommes de cavalerie, pour nous assurer de la possibilité d'arriver jusqu'à Khiva avec un corps d'infanterie moins nombreux, et en prenant d'ailleurs à l'avance toutes les mesures nécessaires. Je pense que cette conquête s'effectuerait aujourd'hui beaucoup plus facilement que dans tout autre temps, parce que nous profiterions des connaissances que nous avons sur ce pays, et sur sa situation politique; la domination du khan est mal affermie, et les esprits sont mécontens; plus tard ils s'apaiseront, l'ambitieux khan consolidera sa puissance et deviendra même dangereux pour ses voisins.

Quoiqu'un ramas de Khiviens soit peu redoutable pour une troupe régulière, il n'en répand pas moins d'épouvante sur les peuples nomades qui les entourent. Les Kirghis sont assez fréquemment exposés à leurs déprédations, et les armes victorieuses de Mohamed-Rahim ont triomphé de la tribu turcomane de Téké; ces avantages doivent être attribués, non à une meilleure organisation militaire, mais bien à la supériorité numérique de leur armée, ainsi qu'au vain bruit de quelques canons.

Le khan a l'humeur belliqueuse; il tâche d'encourager les combattans par sa présence et par des récompenses qui excitent l'émulation d'hommes uniquement propres à piller et à surprendre des gens désarmés. Sans s'exposer lui-même aux dangers, il se contente de passer en revue les prisonniers qui l'ont irrité par une résistance opiniâtre. Sa dignité lui donne le droit de se soustraire au péril, de sacrifier son peuple pour son avantage personnel, et de remplacer l'exemple de la bravoure, qu'il devrait donner, par des présens qui plaisent à des sujets avides de richesses. On dit que dans sa jeunesse il fut plus hardi, et qu'il n'épargna pas sa personne pour parvenir au but qu'il s'était proposé; mais une fois qu'il l'eut atteint, la fortune le gâta, et son courage dégénéra en férocité; il

agit par les mains de ses bourreaux, et souvent il remplit lui-même leurs fonctions.

Les armes des Khiviens, sont le sabre, le poignard, la pique, l'arc, les flèches et le fusil; quelquefois ils endossent une cuirasse et se couvrent d'un casque; et pour attaquer ceux qui s'arment de la même manière, ils emploient une hache d'armes.

Leurs sabres sont courbés; ils en ont d'excellens forgés en fer du Khorassân; c'est l'arme dont ils se servent de préférence, et comme ils ne savent pas les fabriquer, ils les font façonner par des esclaves russes. Ces sabres se vendent très-cher, et on les expédie dans des fourreaux de cuir rouge. Ils portent rarement des poignards, qui ressemblent à de grands couteaux.

Ils se servent quelquefois de la pique; le bois en est mince comme un roseau, et n'a pas plus de trois pieds et demi de long : la pointe en est d'excellent fer.

Ceux qui n'ont pas de fusil font usage de l'arc; il est de médiocre grandeur et peu élastique. Leurs flèches n'atteignent pas à deux fois près aussi loin que celle des Kabardiens.

Ils ont peu de fusils; les canons en sont longs, lourds, en grande partie tordus et d'un très-petit calibre; assez justes, quand ils sont chargés

avec de bonne poudre, mais très-incommodes. On ne s'en sert que dans les embuscades, parce qu'on ne peut les tirer qu'en les appuyant sur une fourchette; la crosse en est assez longue. Ils sont à mèche. Les Khiviens aiment à les orner de damasquinures en argent. Ils ont quelquefois des fusils avec des batteries, comme ceux des Persans.

Les Khiviens visent passablement bien; mais ils sont si lents dans leur manœuvre que souvent la mèche s'éteint. C'est ainsi que tirent tous les Orientaux; et malgré les éloges que les voyageurs donnent à leur adresse, ils n'en ont aucune. Les Khiviens n'ont pas de pistolets, vraisemblablement parce que la plupart de leurs armes à feu sont sans batterie.

Quelques Khiviens portent des cuirasses d'acier et des casques, dont l'usage n'est pas encore tombé en désuétude en Asie, surtout dans les contrées où les armes à feu sont peu répandues. Ils se servent aussi de haches-d'armes, qui sont des espèces de marteaux pourvus d'un long manche; l'un des côtés est obtus et l'autre pointu. Un coup violent de cette arme est mortel.

La meilleure défense des Khiviens, en temps de guerre, consiste dans leurs chevaux turcomans, qui sont recherchés dans toute l'Asie à cause de leur vivacité, de leur force et de leur

beauté. On ne saurait se faire une idée des fatigues que supportent ces animaux; ils parcourent, en huit jours, un millier de verstes dans des stèpes dépourvues d'herbe et d'eau; pendant tout ce temps, ils ne reçoivent pour nourriture qu'une petite quantité de djiougan, que le cavalier emporte avec lui, et ils passent quelquefois quatre jours de suite sans boire. Les Khiviens ne craignent pas d'abreuver leur chevaux quand ils sont couverts de sueur, en ayant toutefois la précaution de les faire galoper ensuite pendant assez long-temps (1).

Leurs selles ont une courbure aussi élevée, mais le dos plus large que celles des Persans. Au reste, plusieurs Khiviens couvrent leurs chevaux de harnois très-riches et garnis en argent mêlé de cornalines.

Les Khiviens, qui sont en général peu propres à une longue expédition militaire, ont un penchant décidé pour le pillage et le brigandage; c'est principalement sur les confins de la Perse qu'ils s'y adonnent. L'insouciance du gouverne-

---

(1) Même quand ces chevaux sont à l'écurie, ils ne reçoivent qu'une nourriture très-chétive; l'avarice et l'avidité des Khiviens s'étendent jusqu'à ces animaux, sans lesquels ils ne pourraient vivre.

ment de cet empire, et les stèpes sablonneuses qui le séparent de la Khivie, garantissent l'impunité de ces dépradations et en perpétuent la durée.

Ce brigandage forme l'une des principales ressources des Khiviens. Un jeune homme doit, en parvenant à la puberté, signaler son entrée dans le monde par son succès dans cette carrière; ce n'est qu'alors qu'il obtient de la considération. S'il se distingue, il finit par être connu du khan qui, pour l'encourager, le reçoit dans sa garde et lui fait des présens. Le khan protège ainsi le pillage, parce qu'il reçoit la cinquième part du butin.

Les Ouzbek s'adonnent rarement à ces courses; c'est exclusivement le lot des Turcomans. Quand ceux-ci se proposent de faire une excursion, ils réunissent une bande de cinquante à trois cents cavaliers, se pourvoient d'un nombre suffisant de chameaux pour emporter le butin, et s'avancent hardiment dans la stèpe pour gagner les frontières de la Perse, par des chemins qui leur sont connus. Quand ils en sont à une journée et demie de marche, ils s'arrêtent dans un endroit propre à s'y mettre en embuscade et à s'y défendre; alors ils détachent quelques-uns des leurs qui sont en liaison avec les Turcomans, établis sur ces frontières. Ceux-ci, quoiqu'en

apparence soumis à la Perse, accueillent volontiers ces brigands, et leur indiquent les lieux où ils peuvent faire un bon coup. Quand les bandits sont bien préparés, ils tombent à l'improviste sur les villages ou sur les voyageurs qui leur ont été désignés, et les pillent impitoyablement; ils ménagent la vie de leurs victimes, afin de faire un plus grand nombre de prisonniers, dont la vente augmente leurs profits. Tous ces infortunés sont ensuite transportés à Khiva; dans le trajet qu'on leur fait faire, plusieurs périssent de misère, de faim ou de lassitude; car ceux que l'excès de la fatigue empêche de suivre, sont abandonnés, sans secours, au milieu des sables arides.

A leur arrivée à Khiva, les Turcomans sont tenus de présenter, à titre de tribut, au khan, le cinquième des prisonniers et de tout le butin. Il les en remercie, et après avoir examiné ce qu'ils lui offrent, il leur fait don de vêtemens ou de quelques objets qui valent beaucoup moins que ce qu'il reçoit.

Il se trouve assez fréquemment, parmi ces esclaves, des gens appartenant à de riches familles; les Turcomans en prennent le plus grand soin et ne les vendent pas, pour pouvoir en retirer ensuite une forte rançon, en les rendant à leurs parens. Quelquefois même ceux du Gur-

ghèn vont à Khiva, pour y voler les esclaves qu'ils y ont vendus et les rendre à leurs parens, qui les ont chargés de cette commission, et reconnaissent ce service par de grandes récompenses.

Les Turcomans font ces incursions en Perse, sur plusieurs points; quand la bande n'est pas nombreuse, elle suit les bords de la mer Caspienne et pille dans les environs d'Astrabad. Mais quand leur troupe est forte, ils remontent le cours du Gurghèn et font une invasion dans le Khorassân, où ils sont favorisés par des bois. Ils s'y cachent et attendent une occasion favorable de se précipiter sur des voyageurs ou des caravanes de marchands. Ces courses se font principalement en automne, quand les travaux domestiques sont finis, et ils engraissent leurs chevaux à dessein pour cette époque.

Les Ouzbek sont moins propres que les Turcomans à des expéditions militaires; étant plus riches, ils se regardent comme les maîtres, et n'aiment pas autant à se hasarder dans les stèpes. Ils prennent plus de soin de leur habillement que de leurs armes, et sont accoutumés à voir, dans les Turcomans, des gens faits pour les défendre et leur vendre le produit de leur pillage.

Les Sarty n'ont absolument rien de belliqueux; ils ressemblent plutôt aux Juifs; ils n'aiment pas et craignent même les armes. Le gou-

vernement actuel de la Khivie et la politique de Mohamed-Rahim, qui essaie de réduire au même niveau les différens peuples qui lui sont soumis, ont excité chez les Sarty une sorte de fierté qui n'éveille pourtant pas en eux le moindre esprit martial; ils se plaisent tout au plus à raconter les hauts faits de leurs ancêtres, et n'entreprennent point d'expéditions où leurs jours pourraient courir des dangers; ils font plus de cas d'une pusillanime prudence, et de la ruse, que du courage et de l'audace. Dans leurs mains craintives, les armes ne sont qu'un objet de dérision, et les Ouzbek se moquent d'eux, en disant qu'ils savent mieux manier l'aune que le sabre.

La valeur des Ouzbek et des Turcomans est renommée dans toute l'Asie. Les Ouzbek, en convenant de l'infériorité en nombre de leur armée, comparativement à celle des Boukhares, disent que leur courage seul suffit pour suppléer au nombre, quelque disproportionné qu'il soit.

Les personnes aisées ont ordinairement, dans leur suite, des espèces de troubadours qui charment les loisirs de leurs maîtres en chantant, en faisant des contes et jouant d'une mauvaise mandore; quelques-uns font des vers et célèbrent les hauts faits des héros célèbres de l'antiquité. Ces chanteurs s'animent par degrés, et

s'efforcent d'exprimer du geste et de la voix l'activité, la valeur et les grandes actions de leurs aïeux. Ces chants se prolongent souvent pendant toute la nuit; le maître de la maison et ses hôtes les écoutent attentivement, en restant immobiles et plongés dans de profondes réflexions. Ces bardes, ou vieillards à barbe blanche, s'asseyent quelquefois devant leur porte, et rappelant à leur mémoire le souvenir des siècles passés, essaient de peindre les actions glorieuses des mortels qui illustrèrent ces temps reculés.

CHAPITRE V.

Mœurs, religion; coutumes et civilisation des Ouzbek.

Les Ouzbek sont généralement spirituels, et ont une conversation animée et agréable; leur caractère est décidé; ils ne manquent pas de fermeté lorsqu'il s'agit de suivre l'exécution d'un projet. Ils ont de la droiture et méprisent la bassesse, la fraude et le mensonge. Leur esprit martial leur fait préférer l'agitation à une vie paisible; ils n'aiment que la guerre et le brigandage. Ils sont forts, grands et bien faits; leur visage basané se rapproche de celui des Kalmouks, sans pourtant être désagréable; ils ont

de petits yeux, la vue perçante, les cheveux noirs. Ils passent leur vie dans l'indolence, et ne font cas que de la profession des armes; ils sont excellens partisans, et fanfarons; ils n'aiment pas à entreprendre une expédition lointaine; mais si une fois ils s'y sont décidés, ils y mettent de l'audace et de la suite. Ils sont gras et bien portans; et il n'est pas rare de trouver des centenaires parmi eux.

Leur habillement consiste en trois ou quatre robes ouatées, qu'ils mettent l'une par-dessus l'autre, même dans les temps les plus chauds. Ces robes, qui sont d'une étoffe de soie rayée, sont ordinairement de couleur lilas. Leurs chemises sont taillées comme celles des paysans russes, c'est-à-dire, sans collets et ouvertes de côté; en hiver, elles sont ouatées, ainsi que leurs caleçons, par-dessus lesquels ils mettent de grandes bottes jaunes avec de longues pointes et de hauts talons. Ils se rasent la tête et la couvrent d'un grand bonnet noir, en peau d'agneau, sous lequel ils ont une calotte de la même couleur que leur habit. La plupart des Turcomans portent des robes jaunâtres, en poil de chameau. Les gens riches ont des kaftans de drap. Ils aiment beaucoup à s'asseoir les pieds nus; la plus grande politesse à faire à quelqu'un que l'on reçoit, c'est de lui offrir de lui tirer ses bottes.

Dans leurs campagnes d'hiver, les Ouzbek se couvrent de pelisses de peau de mouton et d'une espèce de manteau de feutre, en guise de bourka (1).

Les armes qui font partie du costume des Khiviens, sont le sabre et le couteau, qu'ils ne quittent jamais, à moins que ce ne soit quand ils se rendent auprès de leurs chefs.

Leurs femmes sont très-jolies, quoiqu'elles aient un peu la physionomie kalmouke; elles ont le regard vif; leur teint basané ne nuit pas à l'agrément de leur figure : leur costume est bizarre; elles sont entièrement enveloppées.

Les Khiviens, comme tous les orientaux, sont très-jaloux, et tiennent leurs femmes enfermées dans des harems; elles deviennent souvent un sujet de querelles et de meurtres. Leur plus proche parent même n'ose pas pénétrer dans le sanctuaire où elles sont condamnées à passer leur vie. A la mort de leur maître, son fils les vend au premier venu.

---

(1) Ce sont des manteaux sans manches et en feutre, très-épais, qui se fabriquent dans le Caucase. On s'en sert en Russie, quand on y voyage pendant l'hiver à cheval. Ces manteaux sont impénétrables à l'eau, et, par leur épaisseur, ils garantissent également du vent.

L'éducation que les Khiviens donnent à leurs enfans est à peu près nulle; elle se borne à les battre fréquemment pour la moindre faute, quelque soit leur âge; il en résulte que ces enfans n'ont pas un véritable respect pour les auteurs de leur jour, et dans leurs emportemens sont prêts à leur jeter des pierres. Ceux-ci ne soignent aucunement leur moral, et leur enseignent tout au plus à remplir scrupuleusement les devoirs extérieurs de leur religion, et quelquefois à lire et à écrire. Quand un garçon atteint sa douzième ou treizième année, il est abandonné à ses caprices et aux leçons de l'expérience. A cet âge son père le prend à son service; ce qui dure jusqu'à ce qu'il ait atteint dix-huit ans; alors on le marie, et assez souvent il épouse une femme qu'il n'a jamais vue.

On a peine à s'imaginer l'esclavage dans lequel un père tient son fils, quand il a déjà parvenu à l'âge de l'adolescence. Celui-ci n'ose pas s'asseoir devant lui et ne mange pas à sa table; enfin il est le dernier de ses serviteurs. Les Ouzbek tiennent une conduite toute opposée avec leurs gens; ils les font asseoir avec eux, et quelquefois même ils leur font partager leur gamelle, quand ces valets sont des Ousbek; ils ne font jamais un semblable honneur à des étrangers et à leurs esclaves.

Ils sont d'une avarice extraordinaire, cachent leur argent et souvent même l'enfouissent, sans doute dans la crainte de passer pour riches, et de se voir exposés aux violences du khan.

Ils sont hospitaliers, mais cette vertu est ternie chez eux par leur avarice; ils accueillent toujours un étranger; mais ils évitent en même temps de faire beaucoup de frais; et pour compenser la perte ou la dépense qu'ils ont pu éprouver, ils se refusent ensuite beaucoup de choses pendant quelques jours, et tâchent de s'inviter à dîner chez un voisin. En général insatiables et gourmands, ils sont très-sobres chez eux: leur mets favori est le pilau, ou un gruau épais de riz; cependant tout grossier qu'est cet aliment, ils se l'accordent rarement, et se contentent habituellement d'un morceau de pain de froment et d'une soupe au lait, mêlée d'une petite quantité de mouton. Ce mets s'appelle chez eux *mustaphi*. Quand ils veulent bien régaler quelqu'un, ils ajoutent à leur dîner une soupe grasse, et du mouton sans beurre, grillé sur des charbons. Ils n'ont pas de répugnance pour la chair du chameau et du cheval, et souvent dans leurs expéditions ils tuent ceux de ces animaux qui sont fatigués et les font cuire.

Les Khiviens sont extrêmement friands; ils

aiment tellement le sucre et les confitures, qu'ils en mangent avidement jusqu'à se rassasier; mais seulement quand ces mets ne leur coûtent rien : dans le cas contraire, l'homme le plus aisé se décide à acheter difficilement un peu de sucre, et plus encore à s'en régaler.

Les Ouzbek ont de la répugnance pour toute espèce de liqueurs fortes, et méprisent l'ivrognerie; mais en récompence ce vice est assez répandu parmi les Sarty et les Kizil-Djils; l'ivresse est pour ceux-ci un bonheur auquel ils ne savent pas mettre de bornes.

Le thé forme la boisson habituelle et favorite des Khiviens; ils le prennent très-fort, et le font dans des bouilloires de cuivre; ils prétendent que ce métal lui donne un bon goût; ils le boivent sans sucre et à toutes les heures du jour : au lieu de jeter les feuilles qui ont déjà infusé, ils les mangent. La passion des Khiviens pour cette boisson est inconcevable (1) et telle, que dans leurs voyages ils préfèrent souffrir la

---

(1) Les marchands russes aiment aussi le thé à l'excès. Le docteur S..., qui traitait un malade, grand amateur de cette boisson, obtint, avec beaucoup de peine, qu'il se réduisît à n'en prendre qu'une soixantaine de tasses par jour.

faim pendant plusieurs jours plutôt que d'être privés de thé. Ils boivent aussi une autre infusion, nommée *thé kalmouk :* c'est du thé qu'ils font cuire avec du lait, du beurre et du sel : ce potage au thé paraît très-désagréable à ceux qui n'y sont pas habitués.

La grande abondance de fruits de tous genres qu'on récolte en Khivie, ne contribue pas peu à augmenter les agrémens des repas. Les Khiviens en mangent en très-grande quantité, sans que leur santé paraisse en souffrir.

Ils nourrissent très-mal leurs esclaves et leurs gens ; ces derniers doivent se contenter de la desserte, qu'ils se disputent. Les esclaves ne reçoivent de leurs maîtres qu'une ration de pain, dont ils vendent une partie pour amasser l'argent nécessaire à leur rançon et à leur habillement. Souvent ils passent des jours entiers sans nourriture, ou se nourrissent d'aumônes, et de ce qu'ils peuvent se procurer en volant.

Les Khiviens sont très-malpropres ; ils mangent, comme tous les Orientaux, sans cuillères, fourchettes ni couteaux ; se lavent les mains avant et après les repas. Ils ne montrent pas de répugnance pour l'homme le plus dégoûtant, pourvu qu'il remplisse leurs usages, et en manifestent au contraire beaucoup pour l'homme le plus propre, qui ne s'y conforme pas avec

la plus stricte exactitude; ils le considèrent même comme maudit.

Leurs maisons n'ont ni planchers ni fenêtres; ils savent également se passer de chaises et de tables, et s'asseyent à terre autour d'un plat de gruau. Cette coutume est générale dans toutes les familles, depuis celle du khan jusqu'à celle du dernier de ses sujets. Leur vaisselle est en terre et sans aucun ornement; ils en ont aussi quelquefois en bois, qu'ils achètent à Astrakhan; ils prennent leur thé dans des tasses en porcelaine de la Chine : la batterie de cuisine est en fonte.

Ils ne font que deux repas par jour; l'un peu de temps après le lever du soleil, et le second un peu avant son coucher; quand ils se disposent à manger ils font ordinairement une prière en se frottant la barbe; enfin il est impossible de les regarder manger sans avoir envie de rire et sans éprouver en même temps du dégoût.

Ils sont passionnés pour les épiceries et les aromates, mêlent souvent du poivre et du gingembre à leur thé, et mâchent de l'opium à toutes les heures de la journée. Ils fument du tabac de Boukharie, dont ils font passer la fumée à travers de l'eau contenue dans une calebasse qu'ils nomment Tchilim; quelquefois ils fument du beng, c'est-à-dire du chanvre.

Leurs demeures offrent en général beaucoup de simplicité et même de pauvreté; une grande partie du peuple habite toute l'année des kibitki de feutre; les gens riches même, par l'habitude de la vie nomade, demeurent dans des tentes, quoiqu'ils aient des maisons qui du reste n'ont aucune apparence et sont construites en terre; elles sont petites, malpropres, obscures et froides; on y fait le feu au milieu de la chambre et la fumée s'échappe par une petite ouverture pratiquée au plafond; on la bouche la nuit avec une poignée de foin ou des chiffons. La manière de vivre des gens riches ne diffère pas de celle des pauvres, si ce n'est que leurs tapis sont plus beaux, et que quelquefois ils font blanchir les parois intérieurs. Au lieu de toits, les maisons ont des plafonds faits en roseaux ou en branchages; et dans la plupart, la famille du maître et tous ses gens se logent dans une seule, ou tout au plus dans deux chambres fort sales et sans vestibule.

Comme ils aiment beaucoup les chevaux, leurs écuries sont tenues plus proprement que leurs maisons; mais la nourriture qu'ils donnent à ces animaux est très-chétive; ils ne laissent pas un seul grain d'avoine se perdre.

On voit dans la Khivie quelques mosquées assez bien bâties, particulièrement celle de

Khiva. Elle est grande et belle; la coupole est peinte en bleu de turquoise. Les monumens funèbres des Khiviens, ainsi que quelques ponts, sont bien construits, et ne manquent pas d'une sorte d'élégance. Ce sont les ruines d'anciens édifices qui fournissent des briques pour ces monumens. Les canaux et les réservoirs sont bâtis avec plus d'intelligence que de goût. En général toutes les bâtisses manquent de solidité, elles ne paraissent faites que pour durer peu peu de temps; la cause s'en trouve dans le peu de garantie qu'ils ont de pouvoir en conserver la possession; ce défaut se voit même dans les objets dont le perfectionnement aurait pu non-seulement contribuer à l'agrément, mais même leur procurer des avantages évidens. Ils ont auprès de leurs maisons des galeries couvertes et à jour, où ils vont respirer le frais pendant les grandes chaleurs.

La chasse à l'épervier paraît former leur divertissement le plus vif, et en même temps une de leurs principales occupations; ils prennent de cette manière des djéïrans et différentes espèces d'oiseaux. Ils chassent rarement au chien, peut-être par le mépris et le dégoût qu'ils ont pour cet animal, qui passe chez eux pour maudit. On peut aussi mettre au nombre de leurs plaisirs, le brigandage dans lequel ils excellent.

Il y a peu d'Ouzbek qui ne sachent jouer aux échecs, et la marche de leurs pièces est à peu près celle des nôtres, si ce n'est quand ils font roquer le roi avec sa tour. On trouve parmi eux des joueurs fort habiles. Ils connaissent aussi le jeu de dames tel qu'il se joue en Russie, le moulin, et un autre jeu de dames nommé ételᴗ. Ce dernier se joue avec trente-deux pions, qui sont tous de même valeur et se placent comme les échecs; il diffère du jeu de dames ordinaire, en ce qu'au lieu d'avancer les pions diagonalement, on les fait marcher en avant et de côté.

Les Khiviens aiment la musique sans y rien comprendre, et sans savoir ce que c'est qu'une mesure et un accord; le bruit paraît flatter principalement leurs oreilles. Le roulement d'un tambour, le cri ou plutôt le hurlement d'un homme qui s'époumone, les charme bien plus que la douce harmonie des instrumens (1). Ils ne connaissent pas de musique à deux voix, et ils font moins d'attention à l'exécution du chant

(1) Quand les ambassadeurs khiviens arrivèrent à Tiflis, ce ne fut pas l'harmonie de nos orchestres qui excita leur admiration, mais l'aspect et le bruit de quelques instrumens tels que le tambour, le triangle et la trompette.

qu'aux paroles qui sont ordinairement tirées de leurs meilleurs poëtes.

Ils ont une espèce de guitare à deux cordes semblable à celle des Russes, à l'exception de la caisse qui est hémisphérique : elle s'accorde par quarte et se pince avec une plume ou un éclat de bois; ils ont aussi une sorte de violon à quatre cordes dont le son est extrêmement agréable; ils le touchent avec un archet, et le tiennent comme une violoncelle, la base appuyée à terre. Les Ouzbek méprisent les musiciens et ceux qui s'adonnent à différens jeux, en disant que ce sont des occupations indignes d'un guerrier et qui ne conviennent qu'à des gens qui sont faits pour l'amusement des autres. Plusieurs d'entr'eux vont jusqu'à regarder la musique comme une chose maudite, et plutôt que de s'en occuper, ils préfèrent rester toute la journée les bras croisés.

Les Ouzbek, ainsi que les autres peuples qui habitent la Khivie sont, comme ceux du centre de l'Asie, Mahométans Sunnites, ce qui contribue à entretenir la haine implacable qui existe entr'eux et les Persans qui sont Chiites.

Les Khiviens s'acquittent avec une grande ponctualité de toutes les prières prescrites par la loi; ils remplacent celle de la nuit par une autre qu'ils disent le soir. Le temps de leurs

occupations est distribué d'après ces prières; l'habitude les leur a si bien enseignées qu'ils les récitent sans jamais se tromper. Ils comptent les heures comme tous les autres Musulmans, en commençant au lever du soleil ou à la première prière, et finissant à la dernière. Comme ces prières sont précédées d'une ablution, les Khiviens qui, au moment de la faire, se trouvent au milieu d'une stèpe aride, se lavent les mains avec du sable. Ils sont en général très-dévôts, et ne souffrent pas qu'on les dérange quand ils prient(1). Quand les Sunnites sont en prière, ils joignent leurs mains devant eux, tandis que les Chiites les tiennent séparées. Les Khiviens disent que ces infidèles ne joignent pas leurs mains, pour ne pas tacher leurs habits du sang des vrais croyans dont elles sont teintes (2).

(1) Pendant mon séjour à Il-Gheldi, comme je ne voulais pas déranger mes gardiens dans leurs prières, j'avais pris l'habitude de m'éloigner. Ious-Bachi m'engageait toujours à rester, en disant qu'il n'y avait qu'un même Dieu pour tous les peuples, et que la différence qui pouvait exister dans les manières de l'adorer, n'en mettait point dans la croyance religieuse. Cette opinion n'était pas celle du vulgaire des Khiviens.

(2) C'est à un événement historique qu'il faut en rapporter la véritable raison.

Ils haïssent les Chiites plus qu'ils ne détestent les Chrétiens, en disant que dans notre ignorance nous remplissons religieusement ce qui nous a été enseigné, au lieu que les Chiites enfreignent journellement la loi parce qu'il la méconnaissent et l'interprètent faussement.

Les Musulmans ou vrais croyans, et particulièrement les Ouzbek et les Turcomans regardent comme une bonne action de faire le plus de mal qu'ils peuvent aux Chiites et particulièrement aux Persans, et aiment à répandre leur sang.

Tous les Persans qu'ils font prisonniers sont forcés par la violence à embrasser les dogmes des Sunnites, et de rester esclaves en punition de ce qu'auparavant ils appartenaient à la secte d'Ali.

Lorsqu'ils font des incursions sur les états limitrophes, les Khiviens mettent cruellement à mort ceux qui leur résistent, et s'emparent avec joie des biens même des Turcomans qui sont de la même religion qu'eux; mais à leur retour, pendant leur carême, leurs ablutions et leurs prières, ils se purifient des meurtres et des violences dont ils se sont rendus coupables envers leurs coreligionnaires; ces purifications forment le plus clair des revenus de leurs prêtres.

On ne souffre dans la Khivie l'exercice d'aucune religion autre que la dominante; mais les prisonniers russes qui se trouvent à Khiva sont parvenus par leur fermeté et leur attachement à leur croyance à conserver leur religion, et malgré la sévère défense qui existe, ils se rassemblent assez fréquemment dans un lieu écarté pour y lire leurs prières et pour y demander, dans leur affliction, les bénédictions du Tout-Puissant pour leur patrie chérie, et le supplier de les y faire retourner (1).

La capacité, la force et l'activité des Russes, même dans l'esclavage, leur a mérité l'estime

(1) Ceci cependant souffre des exceptions, parce que quelques Russes y ont depuis long-temps embrassé le mahométisme, s'y sont mariés et élèvent leurs enfans dans cette loi. Ious-Bachi et quelques autres Khiviens m'ont dit qu'ils faisaient grand cas d'un homme qui tenait fermement à sa croyance, et méprisaient tous ceux qui en adoptaient une autre, lors même que c'était l'orthodoxe, parce qu'un homme qui n'avait pas su conserver celle dans laquelle il était né et qui avait trahi la loi de ses ancêtres et de ses maîtres, ne pouvait être fidèle à la nouvelle loi qu'il avait embrassée. Cette manière de voir et de juger était rare de la part d'un Khivien sans instruction. Ious-Bachi était Ouzbek.

de leurs oppresseurs, de façon que leurs maîtres, qui sont de zélés Musulmans, enfreignent en leur faveur leur intolérance religieuse, et leur permettent de célébrer tous les ans leurs trois fêtes les plus solennels; celle de Noël, celle des Rois et celle de Pâques; ces jours là les Russes sont exemptés de toute espèce de travaux. Ces malheureux esclaves se réunissent en grand nombre, s'amusent de plusieurs divertissemens en usage dans leur patrie, et en buvant une liqueur fermentée qu'ils préparent eux-mêmes, chantent l'oubli momentané de leurs peines.

On trouve également à Khiva des Juifs; mais ils ont depuis long-temps embrassé la loi des Sunnites, et sont des sectaires aussi zélés que les Khiviens.

Chaque Musulman ne peut avoir en même temps que quatre épouses, mais il peut entretenir autant de concubines que bon lui semble: à Khiva les gens du peuple n'ont guère plus de deux femmes; ceux qui sont riches en prennent par dixaines.

Les Ouzbek ont quelques Imans ou saints particuliers, dont les tombeaux se trouvent dans le pays; mais ils ne portent pas à tous la même vénération. Les Turcomans de la tribu d'Iomoud, révèrent particulièrement un saint, sur le tombeau duquel ils viennent terminer

leurs querelles; ils y prêtent serment, et il n'y a point d'exemple qu'ils l'aient jamais faussé; car parmi le peuple il règne un préjugé, d'après lequel le téméraire qui se rendrait coupable de parjure, mourrait immanquablement pour être livré dans l'autre vie à d'horribles et éternelles tortures.

Quoique les pratiques religieuses des Musulmans soient très-multipliées, il est très-rare que les Khiviens y manquent.

Ils ne s'allient par mariage qu'avec des personnes de leur croyance; ils n'oseraient pas prendre une femme d'une religion différente, ce que se permettent fréquemment les autres Sunnites. Une telle infraction serait regardée, par les Ouzbek, comme une profanation. Ils donnent le nom de *schismatiques* à ceux qui se la permettent: ils s'abstiennent de s'allier, et ne font pas leurs prières en commun avec eux.

Les Khiviens ont des devins, qui fondent leur science sur l'observation des astres. Le bas peuple emploie deux autres moyens pour lire dans l'avenir.

Pour le premier, on se sert du Coran ou de quelqu'autre livre. Le devin, après avoir lu une prière, pose le livre sur sa tête, l'ouvre, puis regarde quelle est la première lettre de la pre-

mière ligne du feuillet ouvert; il saute ensuite à la septième ligne; ensuite de ce feuillet ouvert il passe au septième qui le suit, et comptant sept lignes à commencer de la première, il en note les lettres initiales. Comme le peuple attribue à chaque lettre un sens propre et des propriétés particulières, le devin les explique et en tire une prophétie.

Le second mode de divination consiste à disposer en forme de rayons, qui se réunissent à un centre, autant de petites baguettes qu'il existe de lettres de l'alphabet. Chacun de ces petits bâtons représente une des lettres: l'homme qui consulte ayant fermé les yeux, jette sur ce cercle d'autres petits bâtons, et donne son explication d'après les bâtons qui ont été touchés.

Les Khiviens supposent que la colère doit être attribuée à une impulsion du diable, et disent qu'un homme doit s'abstenir d'agir, et même de parler quand il sent que le diable s'empare de son cœur. A quelques exceptions près, ils nomment mal tout ce qui peut nuire au prochain, et bien tout ce qui plaît sans faire du tort à autrui.

La langue khivienne est un dialecte turc, nommé *Djagataï;* il ressemble plus au tatare qu'on parle à Kazan, qu'à celui qui est usité parmi le bas peuple de la Perse septentrionale. Ce dialecte a

plusieurs mots qui lui sont particuliers. La lettre *b* y prend fréquemment la prononciation d'un *m*; et *vice versâ* l'*m* se prononce comme le *b* : le même changement a lieu pour le *p*, qui se convertit en *f*, et l'*f* en *p*; l'*ou* se transforme en *v* et le *v* en *ou* : on emploie dans la prononciation le *b* devant les mots qui commencent par un *o*, et on se sert souvent de la voyelle et de l'*u* français. Les Ouzbek parlent vite et changent souvent d'intonation : si ne connaissant pas la langue on les entend parler, on peut croire qu'ils se disputent et s'injurient.

L'instruction des Khiviens est très-bornée; l'on trouve rarement parmi eux des gens qui sachent lire et écrire; cependant il s'en rencontre par fois qui, versés dans les langues arabe et persane, les écrivent et les lisent, versifient, connaissent l'astrologie (1), et possèdent des notions en médecine.

Ils n'ont que des idées confuses sur l'astronomie; cette science se borne chez eux à la nomenclature de quelques-unes des constellations les plus remarquables. Ils donnent à l'étoile polaire le nom de *Demour-Kazik* ou *Pieu-de-*

(1) Ils ont érigé l'astrologie en science, et l'ont soumise à des règles.

25

Fer, parce qu'ils la regardent comme le pivot matériel de la révolution du firmament. Il y a parmi eux un homme qui calcule les éclipses, au moyen de petits bâtons et de petits os qu'il s'est procurés à Constantinople. Ce procédé pratique, dont il ne connaît pas la théorie, l'a fait admettre au nombre des sages, et le khan le garde auprès de sa personne. Cet homme, qui se mêle aussi de prédire l'avenir, est très-fier de son savoir; il s'imagine être versé dans tous les arts et toutes les sciences, et il ne sait même pas rendre compte d'une éclipse; il croit, avec le petit peuple, que le soleil ou la lune s'obscurcissent, parce que Satan saisit ces astres dans ses griffes, et pense que pour les délivrer il faut, par un bruit épouvantable, par des cris et des explosions d'armes à feu, effrayer ce féroce ennemi et lui faire lâcher prise; sans ce secours le soleil et la lune disparaîtraient et plongeraient la terre dans une éternelle obscurité : ils supposent cependant que la terre est ronde, et se la figurent semblable à un melon d'eau.

Quoique la médecine soit un peu plus cultivée chez eux que les autres sciences, elle y est encore dans l'enfance. Ils se dirigent, dans l'emploi de leurs moyens curatifs, par les symptômes extérieurs, et opposent les effets de ces remèdes à ceux de la maladie; c'est ainsi, par

exemple, qu'ils appliquent de la glace dans les ardeurs de la fièvre, et qu'ils réchauffent les malades quand ils ont le frisson ; ils donnent des échauffans en cas de faiblesse. L'art médical est héréditaire ; ceux qui l'exercent connaissent beaucoup de remèdes simples dont ils font un secret, ainsi que de la connaissance des propriétés de quelques plantes : ils sont fort habiles pour le traitement des plaies.

Les Khiviens, comme tous les Orientaux, aiment en général tout ce qui tient à la médecine : ils ont une grande confiance dans les talens des médecins européens. Il suffit pour être admis auprès des malades, de leur montrer une fiole, et de leur dire qu'elle contient une mixtion. Dans les maux physiques qu'ils éprouvent, ils ont souvent recours aux sorciers.

Tous les peuples de l'Asie ont conservé le souvenir d'un illustre médecin de l'antiquité, qui était d'origine persane, et se nommait *Lokman*. Cet homme, ainsi que tous ceux qui portent encore de nos jours le nom de Sages en Orient, fut moins célèbre par son art et sa science, qu'il ne le devint par ses allégories, ses sentences et ses maximes. J'ignore si Lokman fut véritablement un habile médecin, mais il est certain qu'en Asie on a conservé le souvenir de son art, sans que toutefois l'on rappelle quel-

qu'unes de ses cures; l'on se borne à répéter ses maximes. C'est ainsi qu'on raconte qu'il envoya un jour son esclave au marché, en lui ordonnant d'acheter une âme ou la vie; que s'il n'en trouvait pas, il en achètât une demie, et que dans le cas où cette dernière marchandise manquerait aussi, il lui apportât du poison. L'esclave revint sans avoir trouvé ce que lui avait demandé son maître, et ce dernier lui expliqua ainsi ses ordres qu'il lui avait donnés : l'âme, c'est la viande, attendu que rien n'est plus nourrissant et ne donne plus de force à la vie; la demi-âme, c'est un œuf, qui quelquefois est mauvais pour la santé; le poison, c'est le fromage, parce que rien n'est plus dangereux pour l'homme. Ces singulières allégories et ces apologues ont fait mettre Lokman au nombre des sages de l'Orient.

Les médecins asiatiques disent que des quatre choses qui sont indispensables à la vie, la bile et le sang sont les plus nécessaires, et que l'on doit porter toute son attention sur les moyens de les conserver. Ils croient qu'à la mort d'un homme le sang se dissipe ou s'évapore, parce qu'ils ne peuvent pas en retirer d'un cadavre refroidi. Ils font un grand usage de la saignée, et c'est un de leurs principaux moyens curatifs : ils la pratiquent souvent à la tête. Une de leurs

manières de saigner, consiste à faire, avec un couteau, une multitude de petites incisions sur la partie malade.

Les Khiviens instruits s'occupent beaucoup de l'étude de l'histoire ancienne de l'Orient, et y acquièrent des connaissances assez profondes, auxquelles malheureusement ils mêlent des fables.

Ils n'ont aucune idée des mathématiques; ils représentent leurs chiffres par des lettres, comme font les peuples qui se servent de l'alphabet slave; les plus instruits ne connaissent que le calcul décimal et l'emploi des chiffres arabes : du reste ils sont dans une entière ignorance; et la numération d'un nombre qui passe cent mille, est pour eux d'une difficulté extrême. Ils ont très-peu de disposition pour le calcul, et ignorent même les quatre règles de l'arithmétique. Ils connaissent par expérience ou par tradition, quelques propriétés particulières des chiffres et quelques problêmes, tels que celui des cent oies qui s'envolent, etc.

Ce peuple étant entouré de toutes parts de stèpes immenses, n'a que des notions bornées et confuses sur la géographie des autres pays; il ne connaît, avec un peu de précision, que les états limitrophes, tels que la Perse et la Boukharie, qu'il regarde comme l'empire le plus

vaste de la terre, en disant que l'empire grec avait été et était encore un très-grand état, mais que la Boukharie le surpassait de beaucoup en étendue.

Ils ne savent sur la Russie que ce qu'ils en ont appris de leurs marchands ou des Sarty que leur commerce y amène : ceux-ci ont su qu'elle était divisée en cinquante-deux gouvernemens ou états; ils les comparent tous au gouvernement d'Astrakhan, qui est celui qu'ils connaissent le mieux. Les Sarty leur ont aussi donné quelques idées sur la puissance de l'empire de Russie; mais ils ne comprennent pas comment un empire peut être assez grand pour renfermer plusieurs mers, et borner leur pays de deux côtés; de façon qu'ils regardent nos gouvernemens frontières, comme des contrées gouvernées par des princes indépendans, qui se soumettent à leur gré au Tsar-Blanc (1).

Les Khiviens nomment Astrakhan *Khadji-Terkhan;* ils appellent Orenbourg *Ienghi-kala* ou *Nouvelle forteresse*, et donnent à la ville de Gouriev le nom de *Saraidjik* ou *Petit-Sarai.*

Ils ont des idées plus exactes sur l'Afghanis-

---

(1) C'est ainsi que les Khiviens nomment l'empereur de Russie.

tan; ils connaissent également l'Inde, qu'ils appellent *Moultan* (1); ils ont quelques notions sur le royaume de *Kokhan*. Les Khiviens donnent à la Chine le nom de *Tchin* et *Tchini-Matchin*. L'Europe en général porte chez eux le nom de *Frankistan*, ou *Terre des Francs ;* ils appellent *Ingliz* le peuple qui domine sur les mers.

L'étude à laquelle les Khiviens s'adonnent le plus particulièrement, est celle de la théologie, du Coran et des écrivains arabes qui ont traité de la philosophie. Depuis quelque temps ils ont commencé à diriger davantage leur attention sur ce sujet, et ils enseignent un peu plus généralement à leurs enfans à lire et à écrire,

Les Khiviens datent, comme les Musulmans, de l'hégire, c'est-à-dire de la fuite de Mahomet.

---

(1) Le mot *Moultan* est chez eux une injure; quand ils veulent insulter quelqu'un ils l'appellent *moultan* ou *Moultan-oglou* (*fils d'Indien*).

FIN DU VOYAGE EN TURCOMANIE.

CATALOGUS

Animalium in itinere inde ab Orenburg ad Bokaram usque collectorum.

I. MAMMALIA.

Dipus jerboa. Jemurantchik cosaccis ad rhymnum.
Meriones Meridianus.
Arctomys bobak.
Lepus Tolai.
Lagomys Ogotona.
Mus sylvaticus.
Cricetus atillus.
Brachyurus.
——— *lemnus.*
——— *arvalis.*
——— *torquatus.*
Erinaceus auritus.
Mustela martes. L.

II. AVES.

Jynx torquilla. L.
Strix Atuco.
Emberiza passerina.
Podoces (*novum genus.*)
Podoces panderi.
Alauda tatarica.
Cypselus murarius.
Caprimulgus Europæus.
Tetrao chata.
Perdix rubra.
Phasianus colchicus.
Himantopus melanopterus.
Gallinula chloropus.
Tringa fasciata.
——— *platyryncha.*
Vanelli, an nova species? sursum fuscus, rectricibus nigris, rectricibus et caudâ albis. Rosteum nigrum, pedes flavescentes.
Charadrius cantianus.
Œdicnemus crepitans.
Totanus calidris.
Limosa melanura.
Phalaropus hyperboræus.
Podiceps rubricollis.
Anas ruficollis.
——— *Rufa.*
——— *Acuta.*

REPTILIA. III.

NOVEM CIRCITER SPECIES NOVO EXAMINE, SUBMITTENDÆ.

IV. INSECTA.

Cicindela clypeata.
Cymindis lateralis.
Anomœus (novum genus).
——— *cruciatus.*
——— *dorsalis.*
Harpalus? tridentatus.
Clivina picta.
Scarites interruptus.
Callisthenes (genus novum).
——— *panderi.*
Ateuchus Tmolus.
Gymnopleurus serratus.
Aphodius clypeatus.
Lethrus scoparius.
——— *longi manus.*
Melolontha porulosa.
Erodius ferrugineus.
——— *Pygmæus.*
Pimelia gigantea.
Pimelia verrucosa.
——— *nodosa.*
——— *imbricata.*
——— *hirta.*
——— *anomala.*
Diesia (novum genus).
——— *quadridentata.*
Akis limbata.
Macrophtalmus.
Tagona, (novum genum).
——— *acuminata.*
Tagenia cœrulescens.
Gnathosia, (novum genus).
——— *glabra.*
Brachyrhinus granulatus.
——— *leucophyllus.*
Curculio transparens.
Cionus trinotatus.
Cerambyx scapularis.
Coccinella buphthalmus.

FIN DU CATALOGUE.

NOTES

PAR M. KLAPROTH.

TURCOMANS.

Les Turcomans sont une nation de la race turque, qui, dans les onzième et douzième siècles de notre ère ont inondé la Boukharie, la Perse septentrionale, et à l'occident de la mer Caspienne l'Arménie, la Géorgie méridionale, le Chirvân et le Daghistân. Ils y mènent une vie nomade et composent la partie prépondérante de la population de ces pays, où on les appelle Tarekameh, Turcomans et Kizyl-Bachi. Pour expliquer le nom des Turcomans, les Persans racontent que des tribus turques, au temps de leur invasion dans le Khorassân, y avaient épousé des femmes du pays, et que l'on avait donné à leurs descendans le nom de Turcomans, qui signifie *semblable aux Turcs.* Cette étymologie spécieuse paraît être très-paradoxale, puisque les hordes de ce peuple qui parlent turc, et qui sont restées au-delà du Djihhoun, se donnent à elles-mêmes la dénomination de Turcomans.

Je pense plutôt que ce nom est composé de *turc* et de *coman*, et qu'il a été donné à la partie de la nation comane qui est restée à l'orient de la mer Caspienne sous la domination des Turcs de l'Altaï, tandis qu'une autre, qui était indépendante, vint s'établir dans les vastes plai-

nes situées à l'occident de cette mer, et au nord du Palus-Méolidir, et qui plus tard poussa jusqu'en Hongrie.

OUZBEK.

L'étymologie que M. de Mouraviev donne à la p. 257, du nom de ce peuple, ne me paraît pas heureuse. Les Orientaux sont grands faiseurs de calambourgs et peuvent passer pour inventeurs des étymologies forcées; c'est ce qui se voit par une foule d'explications de noms données dans l'ancien testament. Encore aujourd'hui si un lieu quelconque en Syrie, en Arabie et en Egypte a un nom significatif, le peuple invente une histoire pour expliquer la raison qui a fait donner ce nom. Il me paraît plus vraisemblable que le nom des Ouzbek dérive de celui des Ouz, nommés Gouz ou Goz par les historiens arabes. Ces *Gouz* sont les mêmes que les *Ouigour*, tribu turque qui habitait autrefois les contrées situées au sud de la *montagne céleste*, c'est-à-dire la petite Boukharie. L'ancien nom des Ouigour, conservé par les historiens chinois, était *Kiu-szu* ou *Kou-szu*, mot qui se prononce aussi *Gouz* ou *Guz*, et qui ressemble alors assez au nom des *Gouz*. Les *Hoei-hou* étaient de la même souche que les Ouigour.

Au commencement du seizième siècle les Ouzbek passèrent le Sihhoun ou Jaxartes et se dirigèrent vers l'occident. Partout ils répandirent la terreur et la désolation. A présent ils sont maîtres du pays de Balkh, du Khârism ou Khiva, de Boukhara, de Ferganah, et de quelques contrées situées dans le voisinage du mont Belout-Tagh. Les tribus Ouzbek, qui habitent la Khivie sont : Ouigour-Naiman, Kangli-Kiptchak, Kiat-Konkrad,

et Noekïous Mangoud, les Kiat-Konkrad se subdivisent *Imbei*, *Balgali*, *Atchataïli*, *Kandjirgali*, *Kochtamgali*, *Koegoescgli*, *Boegoedjeli*.

SARTY ou BOUKHARES.

Les Boukhares sont répandus dans toute l'Asie centrale, depuis la mer Caspienne jusque dans le nord de la Chine; ils sont Persans d'origine, et, indépendamment des villes de la grande Boukharie, du Khârizm et du Ferganah, ils habitent celles de Kachgar, Khotian, Iarkïang, Aksou, Ouchi, Thourfân et Khamil ou Hami. Leur langue maternelle est le persan pur. Ils sont appelés *Sarty* par les peuples turcs qui, dans leur voisinage, mènent la vie nomade. On a prétendu que ce mot signifiait un marchand; c'est à tort; on lui a donné cette signification uniquement parce que les Sarty ou Boukhares sont les seuls qui font le commerce dans ces contrées. Cette dénomination paraît être assez ancienne; car déjà du temps de Tchinghiz-Khan, les Mongols appelaient *Sartohl* le patrimoine de Tchagatai, fils de ce conquérant; patrimoine qui comprenait la grande Boukharie et la partie occidentale de la petite Boukharie. Les habitans des villes de ces deux pays se donnent à eux-mêmes le nom de *Tadjik*. Ce mot est l'ancien nom de la Perse et des Perses, ou plutôt la dénomination nationale des Parthes, qui la communiquèrent aux Persans leurs sujets. Les Chinois connaissaient déjà le nom de Tadjik vers l'époque de la naissance de Jésus-Christ, puisque la Perse s'appelait alors chez eux *Tiao-dji*. Ce n'est que plus tard qu'on l'a changé en *Po-szu*, prononciation vicieuse de *Parsi*. C'est donc à tort que jusqu'à présent les géographes ont compté les Boukhares parmi les tribus turques,

puisque leur nom et leur langue démontrent qu'ils sont d'origine persane.

THÉ KALMOUK.

pag. 373.

Ce thé est ordinairement appelé *thé en briques*, en russe *Kirpitchnoi-tchaï* et *Tchouan-tchha* en chinois. Il est la nourriture ordinaire des Mongols et des Bouriates. On le fait dans la Chine septentrionale des feuilles d'un arbuste sauvage, qui ressemblent à celles du merisier. Après les avoir échaudées on les humecte avec la sérosité qui se sépare du sang des moutons, et on en forme de grandes briques ou de doles, que l'on presse et qu'on fait ensuite sécher dans un four peu échauffé. Pour préparer ce thé on coupe un morceau de quelques onces de la brique, on le concasse et on le fait bien bouillir dans un chaudron, ou dans une haute théière de cuivre, remplie de l'eau dans laquelle on a dissous une demi-once de *koudjir*. C'est le nom d'un sel qui se produit naturellement par efflorescence dans les stèpes, et qui est composé d'un mélange de natron et de sulfate de natron. Après que le thé a bien bouilli, on le mêle avec du beurre et de la graisse, et avec un peu de farine. Cette boisson, dont la couleur ressemble à celle du chocolat au lait, est d'un goût détestable, âcre et dégoûtante pour un Européen, tandis qu'elle fait les délices de tous les nomades de l'Asie centrale.

Les gens pauvres, qui n'ont pas le moyen de se procurer du *thé en briques*, d'ailleurs à très-bon compte,

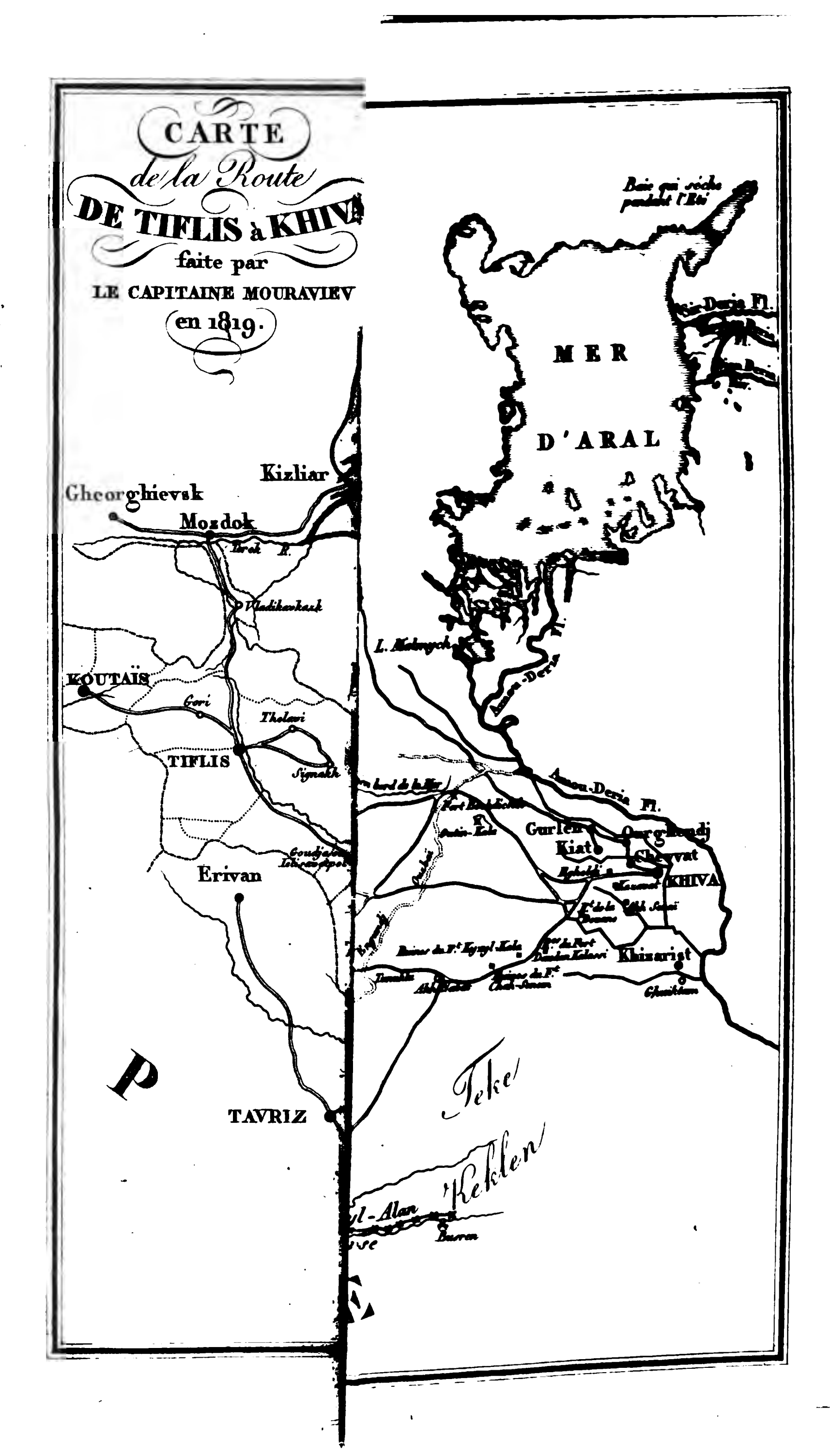
le remplacent avec les feuilles des plantes suivantes :

	En mongol.
Saxifraga crassifolia, ————————	*Badàn*.
Tamarix germanica, ————————	*Balgou*.
Potentilla rupestris et fruticosa, ————	*Khaltatsa*.
Glicyrrihza hirsuta, ————————	*Nakhatsa*.
Polypodium fragrans, ————————	*Serlik*, qui

a l'odeur suave de la framboise.

On y ajoute encore les racines d'une espèce de *sanguisorba* appelée en mongol *chudou*.

FIN.

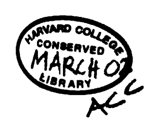


CARTE
de la Route
DE TIFLIS à KHIV
faite par
LE CAPITAINE MOURAVIEV
en 1819.
MER
D'ARAL
Baie qui sèche pendant l'Eté
Sir-Deria Fl.
Kizliar
Gheorghievsk
Mozdok
Vladikavkask
KOUTAÏS
Gori
Tholavi
TIFLIS
Signakh
Amou-Deria
Amou-Deria Fl.
Gurlen
Ourghendj
Kiat
Chevvat
KHIVA
Khizarist
Erivan
P
TAVRIZ
Teke
Keklen








HARVARD COLLEGE
CONSERVED
MARCH 0
LIBRARY

